

TRAITE
DU VRAI
MERITE

TOME
II



A
39
720



49-5.287

2-10-2385

Biblioteca Universitaria	
GRANADA	
Sala	C
Estante	27
Tabla	
Número	121

BIBLIOTECA HOS.	
GRANADA	
Sala:	A
Estante:	39
Número:	720

117501192



49-5.28-7

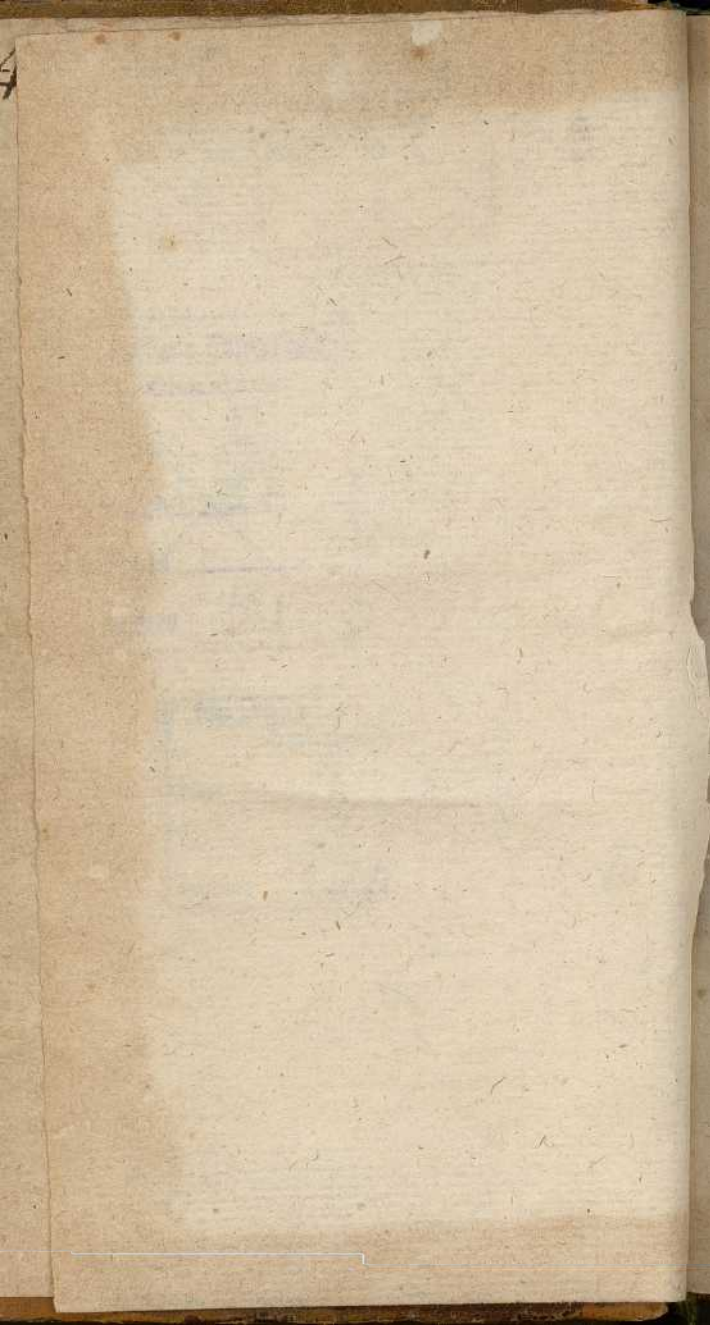
2-10-2385

Biblioteca Universitaria	
GRANADA	
Sala	C
Estante	27
Tabla	
Número	121

BIBLIOTECA HOS.	
GRANADA	
Sala:	A
Estante:	39
Número:	720

117501192





N. 1003

TRAITÉ
D U
VRAI MERITE.

TOME SECOND.

Comte de Toulencourt



201. 13

LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
NEW YORK

RECEIVED
JAN 10 1890

R. 21005
T R A I T É
D U

V R A I M E R I T E
D E L' H O M M E ,

C O N S I D E R É

D A N S T O U S L E S A G E S
& dans toutes les conditions ;

A V E C

D E S P R I N C I P E S D' É D U C A T I O N ,
propres à former les jeunes gens à la Vertu.

Par M. LE MAITRE DE CLAVILLE , ancien
Doyen du Bureau des Finances de Rouen.

Q U A T R I E M E É D I T I O N .

T O M E S E C O N D



A P A R I S ,

Chez SAUGRAIN , Libraire , Grande Salle du Palais ,
à la Providence.

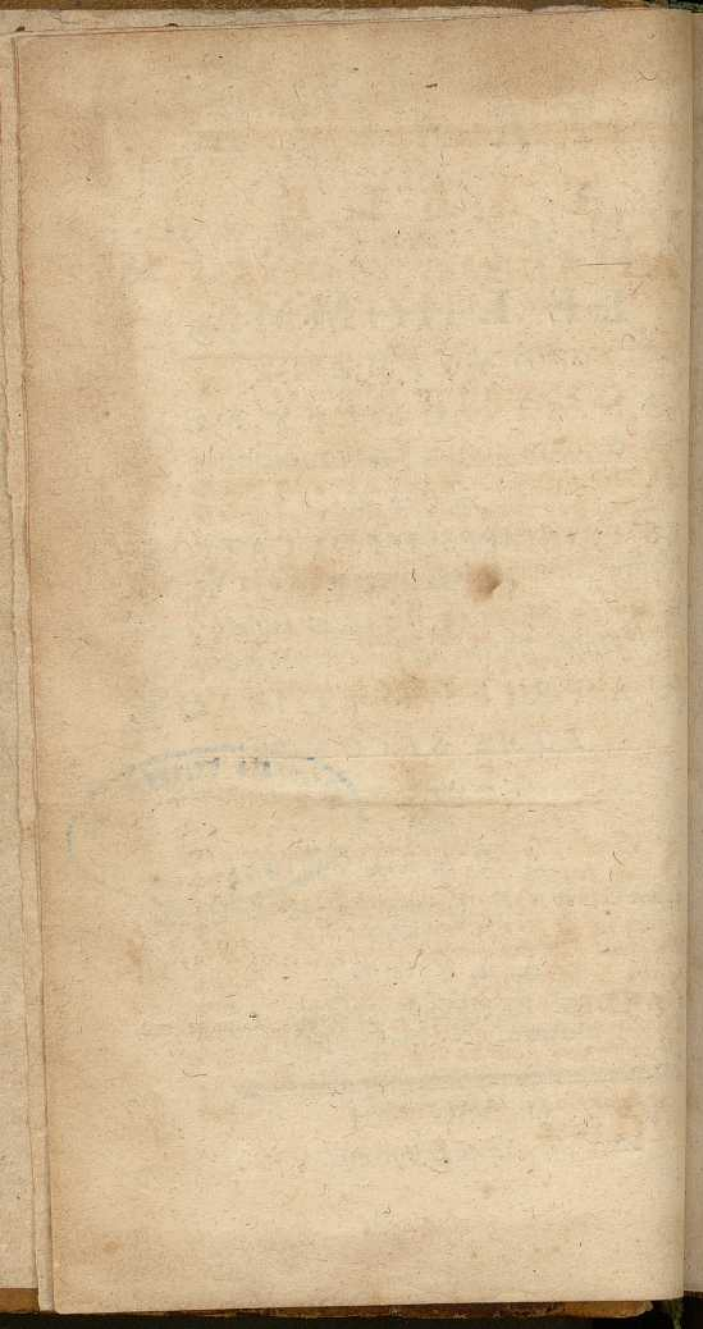
A L Y O N ,

Chez ANDRÉ PERISSE , Libraire , Grande rue
Merciere , à la Couronne d'Or.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





T A B L E

DES MATIERES CONTENUES dans la seconde Partie.

CHAPITRE V.

R ÉCAPITULATION du premier Tome ,	1
Des plaisirs de l'Esprit à la Ville & à la Campagne ; & combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préférables aux plaisirs des sens ,	21
De la justice , de la reconnoissance & de la géné- rosité ,	45
Episode sur les gens de robe ,	50
De la justice dans la vie privée.	62
Des fausses vertus ,	67
Grands exemples de générosité & de reconnoissance ,	77

CHAPITRE VI.

S' Attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du sort ,	88
Contre le trop d'attache aux richesses , & le desir trop vif de faire fortune ,	99
Du choix d'un état de vie ,	109
Contre la dissipation ,	124
Contraste de la dissipation & de l'avarice ,	129
Du bon usage des richesses & du crédit ,	131
De la fermeté dans les disgraces ,	136
Combien les disgraces sont utiles à la Religion , à la raison , à la fine volupté ,	144
II. Partie.	

CHAPITRE VII.

<i>D</i> U mariage : de ce qu'on doit à ses proches à son prochain & à ses amis ,	157
Précautions qu'on doit prendre avant & après le mariage ,	158. & 166
Des seconds mariages ,	171
Devoirs réciproques des Peres & des Enfans ,	177
Devoirs de l'homme à l'égard de ses proches ,	185
Devoirs à l'égard du prochain ,	193
Devoirs de l'amitié ,	196

CHAPITRE VIII.

<i>D</i> E la Morale ,	201
Le caractère de l'homme de bien est préférable aux autres ,	211
Du respect humain ,	221
Combien il est important de savoir sa Religion ,	244
Contre les Athées ,	261
Sentimens des Anciens sur la Divinité ,	250
Contre les impies , les incrédules , les esprits forts & les Déistes ,	250
Contre les Hérétiques ,	310
Des bonnes œuvres ,	327

Fin de la Table de la seconde Partie.

TRAITÉ



TRAITÉ DU VRAI MERITE DE L'HOMME,

*Considéré dans tous les âges & dans
toutes les conditions.*

CHAPITRE V.

Récapitulation du premier Tome ; des plaisirs de l'esprit à la ville & à la campagne ; combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préférables aux plaisirs des sens ; de la justice ; de la reconnaissance , & de la générosité.



Le succès de ce Traité est le premier bonheur de ma vie ; on n'auroit pas dû me l'en-
vier ; mais comment désarmer les jaloux & les caustiques ? Le
plaisant livre ! diront-ils : quoi de plus
I I. Partie.

A

aisé que de multiplier des volumes aux dépens des anciens & des modernes , des vivans & des morts ? Se faire Auteur sans composer , c'est la seule nouveauté qu'on trouve dans cet Ouvrage.

Je conviens avec ces Messieurs , que je pouvois m'épargner la peine d'amasser des matériaux pendant quarante ans , pour n'être qu'un plagiaire à leur égard : mais parce qu'ils savent tout , est-il défendu aux autres de s'instruire ? Eux-mêmes peuvent-ils se plaindre de ce que je rappelle à leur esprit ce qui les flattoit tant autrefois ? Que dans un sermon , au lieu d'un style de ruelle , on reconnoisse par-tout l'Evangile , les Peres & David ; que dans une cause importante l'Avocat nourrisse son plaidoyer des Ordonnances de nos Rois , du sentiment des plus habiles Commentateurs , & d'exemples décisifs ; ces Orateurs ne feront-ils que des plagiaires ? Quoi qu'on en pense , j'ai mieux aimé rajeunir d'anciennes beautés , que de hazarder des sottises nouvelles. Ceux qui sont d'un autre goût trouvent tous les jours de quoi se satisfaire.

Nous avons de grandes obligations aux hommes habiles qui nous donnerent en 1732. le Dictionnaire universel . Ces livres précieux contiennent la plus pro

fonde érudition ; on n'en peut trop van-
 rer l'utilité & la beauté ; mais ces grands
 ouvrages ne font propres que dans le
 cabinet. Cet inconvenient , auquel il
 est impossible de remédier , fait encore
 mieux sentir le mérite d'un livre porta-
 tif dont on peut jouir en tout temps &
 en tous lieux. Il est donc vrai qu'on
 enrichiroit beaucoup la république des
 Lettres , si on réduisoit en petit une in-
 finité de volumes immenses , dont le
 précis suffiroit pour l'instruction de ceux
 qui savent lire. C'est sur-tout à cette pré-
 cision que je me suis attaché ; je laisse
 une idée de nos meilleurs Ecrivains
 dans tous les genres , & si j'avois été
 bon paraphraste , j'aurois fourni aussi
 aisément huit volumes que huit cha-
 pitres : mais

Parler beaucoup & ne rien dire ,
 L'ennuyeuse fécondité !

Il sera toujours des gens de mauvaise
 humeur , & des critiques de toute espe-
 ce : on se fait honneur de n'être content
 de rien. Je veux préserver les jeunes
 gens de ce défaut ; j'ai redoublé mes soins
 en leur faveur ; ils font mon principal
 objet : peut-être aimeront-ils ou ma façon
 de penser ou ma manière d'écrire. Eh !
 pourquoi ne s'en trouveroit-il pas un à
 qui je pourrois inspirer le desir de deve-

nir homme de mérite ; & si j'en trouve un seul , ne serai-je pas bien vengé des censeurs ? Mais il arrive tous les jours qu'on rencontre sous sa main le second tome d'un ouvrage ; on l'ouvre au hasard, & quand on tombe sur quelqu'endroit qui pique la curiosité , on est fâché de n'avoir pas lu ce qui précède. Je répète donc ici pour ceux qui pourroient être dans ce cas , que dans le premier volume je m'attache plus à l'esprit qu'au cœur ; dans celui-ci, plus au cœur qu'à l'esprit. J'ai rendu cette espece de division imperceptible , parce qu'il faut faire entrer la vertu dans l'ame à mesure que la raison se développe : cet heureux concert dépend en partie d'une bonne éducation. Delà vient que je la recommande si souvent dans tout mon livre : c'est au pere à la procurer , au fils à en profiter.

Je prends mon Eleve en sortant du College , je l'introduis dans le monde ; mais je le conduis pas à pas & comme par la lisiere : je commence par lui apprendre à penser noblement ; cette premiere impression ne tend assurément pas à lui inspirer de l'orgueil , mais à le préserver pour toujours de la crapule & de la bassesse : à côté des sentimens nobles je place la politesse, la complaisance, la

douceur & l'égalité; à ce moyen je saisis mon jeune homme tout à la fois par le cœur, par l'esprit, par l'humeur & par les manieres: je tâche de le former à l'honneur, à la raison, à la religion: après ces idées générales, je lui fais sentir la fausseté de la plupart des vertus humaines & le prix de la vraie vertu; je lui apprends à s'y connoître, & à distinguer le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite & l'homme de bien. Enfin je le presse par les motifs les plus puissans, de devenir un *virtuosus*: j'ai pensé à cet égard comme le P. de Courbeville quand il a traduit l'*el Discreto* de Balthasar Gracian, sous le le titre de l'Homme universel.

Delà je passe à l'érudition; cet article a coûté des soins, & je me suis permis un peu d'étendue. Il n'est pas aisé de conduire les jeunes gens des premiers élémens de la bonne littérature jusqu'à la délicatesse du goût: j'aime fort le laconisme, mais les matieres importantes demandent des détails: les conseils méthodiques m'ont paru plus rebutans qu'instructifs; je me suis servi d'exemples & de paralleles. Le style suranné & le phébus, les expressions impropres & populaires, les pensées fausses, tous ces défauts mis à côté du beau, du juste &

du naturel forment un contraste qui fait une double impression sur l'esprit. Plus on se dégoûte du ridicule, plus on s'attache à la perfection. Les traits diamétralement opposés que je cite, doivent produire la justesse, & cette justesse produit un sentiment cent fois plus efficace pour l'instruction que tout le progrès de la plus heureuse mémoire.

La plupart des Précepteurs ne connoissent pas toute la beauté du Rudiment; ils en savent la mécanique sans en faire sentir l'esprit. L'enfant met sa mémoire à la torture pour distinguer le nominatif de l'ablatif; & quand après mille efforts il est parvenu à ne les pas confondre, il n'en fait pas encore l'étymologie. Voilà le premier désordre d'une mauvaise instruction & le principe de l'ignorance: delà le retardement de la jeunesse: on a beaucoup étudié, & l'on a rien appris. C'est ce qui fait que tant de gens ne savent ni parler ni écrire. Les suites fâcheuses de ce défaut ont ranimé mon zèle: ceux qui voudront assayer des remèdes que je propose ne me reprocheront pas d'avoir été trop long; & si j'ai réussi, je serai trop payé de mes soins.

Plus ce qu'on fait coûte de peine,

Plus le succès fait de plaisir.

J'ai fini le premier volume par le bon

usage des plaisirs. Je ne fais rien de plus important pour la jeunesse que d'éviter la débauche & de se garantir des grandes passions en se bornant aux plaisirs délicats. Je fais sentir toute l'horreur de l'ivresse & les dangers du gros jeu: j'anime les cœurs trop tendres contre les pièges de l'amour; mais je conseille l'usage modéré des spectacles. Ces deux propositions ont paru un paradoxe à mes frondeurs. Combien de sophistes préfèrent de faux préjugés à la droite raison! De ce qu'autrefois quelques spectacles faisoient horreur, est-ce une raison de conclure aujourd'hui que le Tartuffe, le Misantrope, l'Avare, le Grondeur, le Joueur, les Précieuses ridicules soient l'occasion prochaine du péché? Je suis persuadé que tout homme de bien qui a de l'usage du monde, regardera ce que je dis des plaisirs plutôt comme une leçon de bon esprit & de bon goût, que comme un sujet de scandale. Voilà en deux mots la récapitulation, j'ai pensé dire la peroraison de mon premier tome.

Quoique j'aie divisé mon Livre par Chapitres, il est pourtant vrai que d'un Chapitre à l'autre on trouve à peu près la même liaison que dans les chants différents d'un Poème. Puisque j'écris pour tous les âges, j'ai dû commencer par le

plan d'une bonne éducation, & finir par les moyens de parvenir à une heureuse fin. La vie est courte; cependant depuis quinze ans jusqu'à quatre-vingt, que de choses à apprendre, que de passions à craindre, que d'événemens à effuyer! J'ai tâché d'abord de faire d'un homme brusque un homme poli, & d'un ignorant un homme de lettres; aujourd'hui je veux faire d'un homme foible un homme fort, & d'un mauvais Philosophe un homme de bien. Mais que le plaisir que j'ai trouvé à m'étendre sur ce qui regarde la Religion, va m'attirer de nouveaux censeurs.

J'ai deviné tout ce que diroient les Déistes & les *Esprits forts* que je démasque. Quel fond d'orgueil, s'écrieront-ils, se trouve caché sous le vernis trompeur d'une fausse modestie! de quel front ce parasite littéraire ose-t-il faire tour à tour le Grammairien, l'Orateur, le Poète, le Philosophe & le Théologien? Nulle proportion dans ses Chapitres: sa Préface, qui est plutôt une Comédie Italienne, que l'Argument d'un Livre instructif, étoit plus que suffisante pour nous ennuyer. Quoi! le protecteur des Spectacles fait le Missionnaire & le Prédicateur: un sectateur des plaisirs paraphrase ensemble le Décalogue & Qui-

nault, Moliere & l'Evangile; quelle contradiction! effleurer tant de matieres, n'est-ce pas prouver au public qu'on ne fait rien? quand on fait tant de métiers, il n'en est pas un qu'on sache bien faire.

Eh! Messieurs, miséricorde! si je ne vous plais point ne me lisez pas. Ceux qui m'attaquent si vivement ne pensent pas qu'ils me font bien de l'honneur: est-ce ma faute à moi, si la vérité les offense? Et de quoi se fâchent-ils? je ne les peins tels qu'ils sont, que pour les engager à devenir tels qu'ils devroient être. Qu'ils regagnent l'estime des honnêtes gens, & nous serons d'accord. Deux maximes sont également incontestables pour eux & pour moi: on ne peut arrêter le progrès de la gangrene qu'en employant le fer & le feu; on ne réfute point des démonstrations par des injures.

Rien n'est plus étonnant dans la nature, que de voir tous les hommes tendre à la même fin, & prendre des chemins tout contraires pour y parvenir. Nous cherchons le bonheur, & nous vivons comme si notre unique étude étoit de l'éviter. D'où vient ce désordre? De ce que nous préférons les caprices ridicules à la droite raison, l'entêtement à la docilité, les inquiétudes dévorantes au

repos intérieur, l'insatiabilité à la modération des desirs, les passions brutales aux plaisirs de l'esprit, & l'impiété à la Religion. Il me semble pourtant qu'il est bien gracieux de s'attirer l'estime & la bienveillance des gens de mérite, de se croire assez riche avec une fortune médiocre, de pouvoir sans orgueil se suffire à soi-même, de s'élever au-dessus des événemens, de gagner tous les cœurs, & de vivre de manière qu'en craignant Dieu nous ne nous rendions pas indignes de sa miséricorde. Voilà l'esprit de mon second Tome: si ce système est faux, je ne connois ni la raison ni la Religion.

J'ai peut-être un peu trop allongé mon dernier Chapitre, mais aussi c'est le seul où je parle des devoirs du Chrétien, qui font le principal objet des hommes sensibles, parce qu'entre un petit nombre de jours & les jours éternels il n'y a pas d'équateur comme dans nos deux hémisphères. Rendons-nous heureux dans ce monde, mais sur-tout occupons-nous du bonheur éternel: ces deux points essentiels doivent partager la vie de l'homme en observant les regles de la proportion. A l'égard de cette félicité momentanée à laquelle nous aspirons tous, je suis persuadé qu'elle dépend bien plus du cœur droit & du bon esprit, que des ha-

zards de la fortune. Nous en serions tous également convaincus , si l'expérience & la réflexion nous apprenoient à bien penser.

Il y a plus de quarante-cinq ans qu'on me reçoit avec bonté au Château de Bailleul près de Fécamp : si j'avois été copiste entendu j'y aurois appris à peindre mieux le vrai mérite. C'est-là que j'ai trouvé depuis peu un distique fort ancien : on y reconnoit le goût d'Horace & le style de Bertaut ; je ne le crois pas imprimé , & on le lira avec plaisir : c'est un précis de la meilleure Philosophie : le style usé ni les casuels de la destinée n'effacent point le mérite des sentimens judicieux.

Voici , ami , si tu le veux savoir
 Qui fait à tous joyeuse vie avoir.
 Biens succédés & non acquis à peine ,
 Feu en tout temps, maison plaisante & saine;
 Jamais procès , les membres bien dispos ,
 Et au dedans un esprit en repos ;
 Contraire à nul, n'ayant aucuns contraires,
 Peu se mêler des publiques affaires ;
 Sage , simplessé , amis à soi pareils ,
 Table couverte , & sans grands appareils ,
 Facilement avec toutes gens vivre ,
 Puis sans grand soin , n'être point pourtant
 ivre ;
 Femme joyeuse , & chaste néanmoins :
 Dormir si doux que la nuit dure moins ;
 Plus haut qu'on n'est ne vouloir point at-
 teindre ;



Ne desirer la mort & ne la craindre.
Voilà , ami , si tu le veux savoir
Qui fait à tous joyeuse vie avoir.

Si l'Auteur avoit parlé d'érudition & de Religion, ne reconnoîtroit-on pas-là l'abrégé gothique de ce que j'ai étendu en style nouveau. Cette Poésie que Marot ne désavoueroit pas , est une espee de rondeau qui contient des maximes & des souhaits. Tous les hommes ne cherchent qu'à se rendre la vie agréable : les soins qu'on se donne , les peines qu'on s'épargne , les plaisirs qu'on se procure , tout tend au vrai bonheur ; mais ce monde est un séjour de trouble & de miseres , &

Il faut passer par les peines
Pour arriver aux plaisirs.

Quinault

En attendant que nous devenions impassibles , incorruptibles , impeccables nous ne saurions mieux faire que d'égayer sagement notre exil. La traversée d'une vie à l'autre est assez difficile :

Sur ce passage au moins semons des fleurs

Rien de plus judicieux que ce conseil si on le prend bien ; rien de plus dangereux si on l'empoisonne. S'élever au-dessus des peines de la vie par le secours du bon esprit , aimer la regle & le bon ordre , bien remplir tous ses devoirs , être

à tous égards d'un commerce sûr & d'un caractère aimable, éviter comme la peste l'injustice & la grossièreté, à toutes ces conditions semez des fleurs dans un chemin raboteux, livre vous aux plaisirs délicats. Je l'ai conseillé dans le Chapitre précédent : si on a mal pris ma façon de penser, le distique que je viens de citer la justifie. En effet :

Biens succédés & non acquis à peine.

Qu'il est doux de pouvoir jouir d'un patrimoine honnête quand on fait se mesurer sur son état, & qu'il est triste d'être toujours dévoré des desirs & agité d'inquiétudes ! Il n'est pas vrai que la nécessité contraigne la loi, elle ne contraint que le cœur qui s'égare, & rien ne peut justifier la prévarication. Je ferai voir dans le Chapitre suivant que le desir de faire fortune est un grand écueil pour la vertu, & combien les avares & les dissipateurs sont à plaindre.

Feu en tout temps, maison plaisante & saine.

L'hiver grand feu, l'été une allée sombre, un réduit commode & riant, que faut-il davantage ? Le Philosophe chrétien, l'homme modéré ne veut rien de plus. *Jamais procès.* Bientôt je vous ferai voir combien ils sont à craindre. *Les*

membres bien dispos. Rien n'est plus flatteur que ce souhait. L'Auteur a bien su qu'un tempérament robuste ne dépend pas de nous ; mais cette réflexion qui paroît inutile à ceux qui lisent mal, est une leçon bien importante pour les hommes qui pensent : elle leur apprend à ne pas sacrifier à la débauche, de quelque espece qu'elle soit, un trésor aussi précieux qu'une bonne santé. *Et au dedans un esprit en repos.* Dans ce point seul consiste toute la sagesse humaine. Suivez de près ces chercheurs d'or & de diamans dont parle Madame Deshoulières, & ces calculateurs éternels qui gagnent cent francs par minute, vous trouverez que tous les trésors de la fortune & que tous les plaisirs qui blessent l'innocence ne valent pas la modération des desirs.

Contraire à nul. Que ce mot est beau ! Cette partie de caractère est ce qui approche le plus l'honnête homme de la Divinité : c'est le dernier période de la malignité de nuire à son prochain, & de l'inhumanité de ne vouloir obliger personne. *N'ayant aucuns contraires.* La vertu ne procure pas toujours ce bonheur : je crois même que le mérite fait plus de jaloux que de sectateurs, ainsi ce souhait est plus de spéculation que de prati-

que. Le nombre de pervers qui grossit tous les jours me fait croire qu'un scélérat a autant de plaisir à faire du mal à un honnête homme, qu'un honnête homme en trouve à secourir un malheureux.

L'Auteur nous apprend ensuite que les affaires d'autrui ou de l'Etat ne sont pas les nôtres, que l'homme sage doit se resserrer dans ce qui le concerne, qu'une noble simplicité est infiniment préférable à tous les dehors fastueux, que nous devons bien choisir nos amis, & vivre poliment avec tout le monde; savoir à table répandre de l'esprit sans orgueil, des graces sans affectation, de bonnes manieres sans embarras, & du vin sans ivresse. *Sapias, vina liques*, dit Horace : mais *sapias ad sobrietatem*, la sagesse & la gaieté ne sont point incompatibles.

Femme joyeuse & chaste néanmoins.

Celui qui trouve ce trésor est bien riche : mais celui qui l'ayant trouvé n'en connoît pas le prix est un étourdi ou un libertin qui ne fait pas la valeur des choses. De même la femme qui se dérange, ruine ses enfans & désole son mari : & celle qui pleure toujours devient le fleau de la société civile. Ne sauroit-on rire modérément ? est-ce un mérite de

bouder : la sagesse , la raison & le bon esprit sont-ils des chimeres ? Si tout le monde pensoit comme moi du mariage , on verroit plus de gens heureux.

Dormir si doux que la nuit dure moins.

Les esprits inquiets , les cœurs obsédés par des passions trop vives & les humeurs atrabilaires ne connoissent guere ce précieux repos. Personne n'a mieux peint que Boileau un forçat surchargé de soucis.

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.

Ce vers est d'une beauté infinie : ce n'est qu'une traduction , mais précise & sublime de quatre vers d'Horace qui représente avec la force & les graces qui lui sont naturelles ce bourreau des hommes le chagrin , tantôt voltigeant sur tous les agrès d'un vaisseau , tantôt poursuivant pas à pas le galérien qui rame sur la terre. Horace ne connoissoit guere les peines de la vie : l'honneur des Latins & favori de Mœcene , il n'avoit rien à craindre ni à desirer. Aussi toujours éloquent & fécond on lui retrouve la même énergie quand il vante les charmes de ce dormir si doux. *Nec levis somnos sordidus aufert cupido*. Les songes légers ne sont point faits pour les cœurs

qui sont toujours esclaves de leurs desirs.

Plus haut qu'on n'est ne vouloir point atteindre.

Quel fonds de réflexions pour ceux qui ne cherche qu'à s'oublier eux-mêmes ! Si comme Esope les nouveaux parvenus mettoient dans leur coffre-fort les fabots de leurs peres , on ne verroit pas tant de faquins bâtir des Palais : & si les gens de considération faisoient usage d'une maxime aussi saine , ils seroient plus attentifs à conserver le bien de leurs aïeux , & on ne verroit pas tant de châteaux en décret. Qu'une belle terre coûte à faire ! l'arrondir , l'anoblir , la bâtir , la planter : quelle dépense , que de soins ! Mais on jouit sans réflexion : l'inattention produit la négligence , l'une & l'autre conduisent à l'abus : Delà , patrimoine mutilé , réputation flétrie , santé usée , amis & parens égarés , & peut-être perdus. Que de réflexions pour les jeunes gens.

Ne desirer la mort & ne la craindre.

Ce dernier vers fournit un beau champ à la plume délicate qui nous donne *le pour & contre*. Le sentiment général est que les hommes les plus malheureux ne desireront point la mort , & que les plus

vertueux la craignent. Pour moi je pense que les peines de la vie , la nécessité de mourir , la force de l'esprit , les bonnes mœurs & l'espérance devroient bien calmer nos frayeurs.

Que nos docteurs les plus scrupuleux, ceux qu'on appelle Rigoristes , fassent une analyse sévère de toutes les parties du distique que je viens de citer , ils n'y trouveront pas des conseils Evangeliques; mais on ne parle pas toujours de religion : & ils conviendront que dans ce plan d'une destinée heureuse on reconnoît la force de l'ame , la bonté du cœur , la justesse de l'esprit , la délicatesse du goût , & une correspondance parfaite entre la droite raison & les plaisirs des sens dont j'ai conseillé l'usage ; mais l'usage toujours modéré, toujours délicat. Je déclare donc à mes Censeurs que sur le Chapitre des plaisirs ce distique est mon systême ; je crois que jusqu'ici le grand nombre est pour moi : heureux si ce qui me reste à dire ne me dérobe point de suffrages.

Enjoindre aux hommes d'être insensibles aux plaisirs des sens, c'est, à l'exemple des Stoïciens , vouloir refondre la nature; se livrer inconsidérément & sans choix aux plaisirs grossiers , c'est vivre en bête fauve : mais épurer les plaisirs

& réduire les passions en amusemens, c'est accorder la nature & la raison; enfin subordonner la raison & la religion, c'est à quoi je réduis le vrai bonheur de l'honnête homme & du chrétien pour le temps & pour l'avenir. Il ne s'agit pas d'anéantir les sens, mais de les épurer.

Sur ce plan j'aurois pu conduire mon *Traité* jusqu'à trois volumes. Les usages de la vie, l'érudition & la religion méritoient bien chacun le leur: je n'avois qu'à étendre mes matieres dans tous ces jours précieux que j'ai passés chez M. le Marquis de Bailleul. Le Parc apprend à penser, la Bibliothèque apprend à écrire, la conversation y est une leçon tendre & pathétique de douceur, d'égalité, de politesse & de savoir: mais c'est surtout aux exemples que je dois ce qu'on trouve de meilleur dans mon Livre. Si j'y avois lu plutôt le beau morceau dont je fais part au Public, j'aurois pris un grand plaisir à le paraphraser: quoi qu'il en soit le Public s'est accommodé à l'idée que je m'étois faite, & dès la première édition je me suis attaché à démontrer combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préférables aux plaisirs des sens. Cette seconde proposition m'avoit paru réfuter radicalement la fausse interprétation qu'on avoit donnée à la précédente.

te, & je ne croyois pas qu'un Ecrivain public pût me tourner en ridicule, pour avoir offert à Dieu ma maniere de penser. J'aime le monde & les plaisirs délicats, j'aime sur-tout les gens de mérite; mais je suis chrétien & je ne rougis pas de l'Evangile: que peut-on trouver de contradictoire dans ce formulaire de conduite & dans cette profession de Foi?

Mais sur toutes les choses de la vie les goûts sont si différens qu'on ne doit pas s'étonner si les sectateurs d'une sagesse sombre & mélancolique, si des hommes presque inabordables, toujours hérissés d'épines & comme ennemis de tout le genre humain se sont scandalisés de ce que dans un même Traité j'aie osé allier la sagesse avec les plaisirs. Pour moi, dont le systême est tout différent du leur, moi qui crois les plaisirs un spécifique dans ces crises violentes de chagrin qui jettent l'ame dans une sorte d'abattement; moi qui crois l'usage des plaisirs aussi gracieux que l'abus en est funeste; moi enfin qui veut faire de vous un homme vraiment sage, mais un sage ami de la société, & aimant les bonnes choses, j'ai dû parler assez des plaisirs pour les faire connoître, & je me suis bien gardé d'ésfleurer la vertu & d'amollir le coeur par des images séduisantes. J'ai cru de

voir proposer aux jeunes gens des remèdes contre le poison que trop de goût pour les plaisirs, ou le choix pernicieux des plaisirs peut introduire dans l'ame; & je me flatte que l'idée qui restera de ma Philosophie, c'est que les plaisirs n'y servent que comme d'enveloppe à la vertu. On voudra bien faire grace à quelques tours plus égarés dont je me suis servi; je n'ai pensé qu'à procurer aux jeunes gens un tempérament qui les garantisse de la débauche, non pas un moyen qui produise la corruption. On se souviendra donc pour toujours que la morale que je prêche consiste principalement à s'éloigner du vice, & à pratiquer la vertu.

Sur ce principe j'ai conseillé l'usage des plaisirs, mais on n'a pas dû démembrer ma proposition; j'ai toujours ajouté que les plaisirs des sens, quelque délicats qu'ils soient, n'approchent pas des plaisirs de l'esprit & de l'ame. Les uns ne font, si j'ose ainsi les nommer, que superficiels & extérieurs: ils peuvent bien charmer nos chagrins ou fixer pour un moment la joie fugitive; mais il ne font qu'éclore le cœur, ils ne le remplissent pas. Essayons des plaisirs de l'esprit & de l'ame, nous y trouverons le comble de la satisfaction. Ce goût n'est

pas senti de tous : le petit nombre à qui il est donné, connoît la volupté la plus parfaite, la seule qui mérite le nom de vertu.

La Bruyere a dit, que rien ne rafraîchit plus le sang que d'avoir su éviter de faire une sottise. Par-là nous nous épargnons le remords, & c'est une exemption de peine qui produit en nous un commencement de plaisir : mais une bonne action que nous nous gardons bien d'éventer de peur que le mérite ne s'en évapore, c'est-là ce que j'appelle la plénitude de la volupté.

Que tous les plaisirs où il entre de l'esprit soient préférables aux autres, c'est une vérité de sentimens qui n'a pas besoin d'être démontrée. Les stupides ne connoissent de plaisirs que ceux qui leur sont communs avec la bête, & qui sont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la distinction & de l'élévation de l'homme : delà il est aisé de conclure que celui qui a plus d'esprit est capable de plus de plaisirs. Je conviens aussi qu'il en peut mieux sentir l'amertume des peines ; mais enfin, il est sûr qu'un homme d'esprit est plus flatté qu'un stupide dans le choix des plaisirs qui leur sont communs ; & j'ajoute que les plaisirs qui sont purement

de l'esprit, sont infiniment préférables aux autres qu'on goûte même avec esprit. L'expérience nous apprend bien que la plupart des gens d'esprit tirent de leur esprit même une corruption plus raffinée dans la jouissance des plaisirs; mais elle nous apprend aussi que l'homme d'esprit vertueux tire de la corruption même de la nature de quoi élever son esprit pour le choix de ses plaisirs. Ainsi l'on n'est point en danger de sacrifier ou de faire servir l'esprit aux sens, quand dans le choix des plaisirs on préfère ceux qui sont purement de l'esprit.

Que les plaisirs de l'esprit soient moins sujets à de fâcheux retours, c'est une vérité dont on ne sauroit disconvenir, & c'est une assez bonne raison pour leur accorder la préférence; mais si votre volonté est aussi délicate qu'elle doit l'être vous les trouverez encore plus piquans. Figurez-vous que vous jouissiez encore de ces mêmes momens où vous avez été comme accablés par les plaisirs, mais par les plaisirs des sens quoique délicats & variés: passez delà à ces instans de solitude gracieuse, où débarrassés des objets, vous vous êtes trouvé ne jouissant que de vous-même; où la lecture amenant ou nourrissant la réflexion, vous avez su vous livrer tour-à-tour à

l'amusant ou au solide ; où vous avez mis à profit la fatuité des uns & la dureté des autres ; où l'idée des grands Hommes vous a tourné & fixé du côté du grand : rappelez ces momens, où revenu à vous-même, & dépouillé de toute prévention , vous avez regardé le spectacle étonnant de la nature avec tant de plaisir, mais avec tant de respect pour l'infinité d'un Etre sans principe & sans fin ; où l'ordre des choses vous a donné du goût pour la sagesse ; où la faculté de jouir de ce qui semble n'être fait que pour vous, a piqué votre reconnoissance : comparez toutes ces heures si différemment & si utilement employées, avec tous les momens perdus dans le tourbillon du monde, & convenez avec moi qu'une imagination sagement ingénieuse vous fournit des plaisirs plus piquans, soit par des réflexions profondes, soit par de légères impressions, que tous vos sens satisfaits ne vous ont flatté.

Dans tous les lieux du monde , à la ville , à la campagne , jusques dans les déserts , on lit , on médite, & l'on trouve par-tout des ressources contre l'ennui , quand on sait s'amuser utilement. Je conviens que pour mettre à profit ce moyen infailible de bonheur, il ne faut pas être de ceux dont l'Horace du temps a dit :

Des

Des Créanciers , une Maîtresse

Le tourmentent comme un Forçat. (*M. Rouff.*)

Je suppose un homme né heureusement, ou aguerri contre les grandes passions par la réflexion & par l'expérience : je suppose un homme raisonnable qui a toujours aimé à compter avec lui-même , & qui victime de ses propres écarts , ou des crimes d'autrui , fait se relever avec courage & trouver dans sa vertu un spécifique contre le malheur, dans tous ces cas , le cœur droit, l'ame tranquille , le sage *solutus omni senore* jouit par les plaisirs de l'esprit de cette félicité parfaite que le faux brillant & le tumulte ne sauroient procurer, *quam mundus dare non potest pacem*. Il n'est pas difficile de jouir de cette situation précieuse , même au milieu du fracas ; il ne faut que deux choses , se prêter au monde par politesse , & se livrer par goût à la vertu.

Qu'il est doux de bien tenir sa place dans une petite société de gens délicats, où les plaisirs innocens sont toujours conduits par la raison & gouvernés par la sagesse. L'amour même , que trop de gens font parler en libertin, ne laisse pas de mesurer ses termes quand il rencontre ensemble la distinction , les graces , les plaisirs & la vertu. Il me dit un jour,

II. Partie.

B

à l'occasion des fêtes brillantes que donnoit souvent Madame de Staremborg Princesse de Louvestein.

Mes freres les Amours sont toujours de la fête :
Mais ces petits mutins ont un air circonspect,
Et pour les contenir j'ai prié le Respect
De marcher toujours à leur tête.

Quand on connoît la délicatesse des sentimens & les regles de la subordination, on ne s'émancipe jamais. Heureux celui que son mérite introduit chez les Grands , plus heureux celui qui s'en passe.

Dans toutes les capitales de Province on est sûr de rencontrer des hommes qui pensent bien , & qui feroient en état de faire profession du vrai mérite : que les jeunes gens se fassent admettre parmi eux en qualité d'aspirans ou de supernuméraires , ils deviendront maîtres à leur tour. Si cet usage s'établissoit dans un grand Etat , feroit-il impossible d'y renouveler les temps des Ciceron & des Horace.

Les Ministres , les Magistrats , tous ceux qui se sacrifient au bien public sont bien charmés quand ils peuvent donner quelques instans à la Littérature : pour quoy dans une situation moins glorieuse mais plus indépendante , aimons-nous

si peu à jouir de nous-même ? Nous ne faisons point assez d'attention au bon emploi du temps. Cependant quoi de plus beau , de plus sage , de plus utile que de pouvoir mener une vie retirée au milieu de Paris ? Les dedans , les dehors , tout y est enchanteur ; c'est le centre de l'érudition & de la politesse. Riches Bibliothèques , Nouvelles littéraires , Pièces fugitives , Dissertations , Sermon , Plaidoyer , Discours Academique , Pièces de Theatre ; le plus beau François , la meilleure Latinité , les Langues Orientales , Prose & Vers , on n'a qu'à choisir dans le meilleur. Peut-on imaginer une destinée plus heureuse que de pouvoir y rassembler quelquefois les Racine & les Patru de nos jours , & de les recevoir alternativement dans le salon à manger & dans le cabinet des Muses. Sentir le prix d'un genre de vie si pur & si délicieux & n'en pouvoir jouir , c'est un beau sacrifice à faire.

Dans ces cercles rares & choisis tout nourrit la politesse des manieres & du discours , tout élève l'esprit , tout enrichit l'ame. Mais il est permis à peu de gens de se faire un hermitage aussi gracieux dans la capitale de l'Univers : il faut tout ensemble un grand usage du monde , un discernement bien épuré ,

beaucoup de sagesse, de l'indépendance & de la fortune. L'esprit le plus délié & le connoisseur le plus délicat ne sauroit mettre à profit un plan si beau, s'il est réduit à un bien trop médiocre, ou fixé ailleurs par des engagements indissolubles, ou garroté d'inquiétudes, même sur le pavé de Paris : mais indépendamment de l'avenir que nous ne saurions prévoir, je crois fort utile à l'éducation d'un jeune homme de se trouver lié de bonne heure avec quelqu'un des prédestinés dont je parle. C'est le plus sûr moyen d'apprendre à distinguer Paris de Paris même, & cette connoissance est tellement essentielle, qu'elle est le principe presque infaillible de la perversité & de la perfection.

Un homme tout neuf, un élève docile peut-il comprendre que Paris soit l'assemblage confus de tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans le monde, & de tout ce qu'on peut imaginer de meilleur ? Il faut donc qu'un pere attentif fournisse à son Télémaque un Mentor zélé qui comme un bon tuteur sache ménager la vertu de son pupille, & améliorer les fonds qu'il vient d'acquérir au College. Il n'est plus temps de captiver ce jeune cœur, il faut le gagner par les plaisirs innocens & par les charmes de la Littérature.

ture. Bientôt de tendres insinuations accoutumeront l'esprit à ne pas écouter le tempérament ou à lui résister, bientôt les Discours de Cicéron sur l'amitié & sur la nature des Dieux élèveront ce mérite naissant au-dessus de la bagatelle : bientôt on verra ce jeune Cyrus instruit avec Eleazar à la Cour de Babylone : bientôt enfin la politesse & le savoir travailleront de concert à la perfection de celui qui n'étant encore que ce qu'on appelle un bon sujet, fera peut-être un jour honneur à la société, à quelque métier qu'on le destine. Un arbre de bonne espèce, cultivé avec soin & planté au meilleur espalier, ne tarde guère à rapporter de bons fruits.

Mais j'entrevois déjà le grand mystère de la vocation à un état de vie. Peres de famille prenez-y bien garde : l'établissement de vos enfans est peut-être le point de conduite le plus important pour vous & pour eux. Ecoutez-les d'après le Pere Porée.

Peres cruels & parricides
 Arrêtez un coupable effort,
 Songez que vous êtes nos guides,
 Non les maîtres de notre sort.
 Vous pouvez nous montrer la route.
 Où nous devons porter nos pas :
 La raison veut qu'on vous écoute,
 Mais conduisez, ne forcez pas.

Je le répète en vingt endroits , les commencemens de l'éducation sont décisifs. Plus on s'éloigne du vice, plus on prend de goût pour la vertu ; la folie réhausse le prix de la raison, & les Belles Lettres sont un préservatif contre les grandes passions. Il faut pourtant se faire peu à peu une idée de toutes les horreurs qui gâtent le monde , mais cette matiere est bien délicate à traiter : on a besoin de figures & d'allégories. J'ai été étonné que celui qui nous a donné les Amusemens sérieux & comiques n'ait pas conduit son Siamois à l'endroit le plus élevé de l'Observatoire , non pour contempler , encore moins pour mesurer les astres ; mais pour lui faire remarquer dans Paris tous les Palais du vice & le réduit négligé de la vertu. Qu'on a de risques à courir quand on marche quelques années sur les bords escarpés & glissant d'un précipice affreux. Le monde est un labyrinthe dont il n'est pas aisé de démêler tous les détours, si l'on n'est pas conduit par un bon guide. Connoître à fond le bien & le mal, c'est l'effet d'une bonne judiciaire : préférer les plaisirs de l'esprit aux plaisirs des sens, c'est l'effet d'un discernement délicat , c'est de quoi charmer les plus grands malheurs de la vie , c'est le mo-

yen de ne se corrompre , de ne se rouiller , de ne s'ennuyer jamais.

Ce n'est pas seulement au milieu de Paris qu'un homme bien élevé & tout-à-fait formé peut recueillir le fruit de ses peines & goûter toujours les plaisirs de l'esprit; on trouve en Province quelques maisons qui sont autant d'Ecoles du vrai mérite , & dont les exemples sont bien plus efficaces que mes conseils. L'homme sage ne peut-il pas se perfectionner de jour en jour au milieu de ses Lares paternels ? Qu'il est doux de cultiver en paix le champ de ses aïeux & de feuilleter sans distinction une Bibliothèque bien choisie ? Quand une fois on a senti le mérite des Patru & des la Bruyere , on ne pense plus guere aux *Tevenars* : on se partage entre d'illustres morts & les merveilles de la nature : on trouve dans l'Agriculture un trésor inépuisable , & l'esprit grossit son patrimoine à chaque instant du jour. Le cœur se détache par degrés de tous les objets séduisans , il rougit des premieres bourasques qui l'ont ébranlé , & il se porte par choix à toutes les vertus : on les met en œuvre tour à tour , & sans y penser on fait chef-d'œuvre du vrai mérite.

Je ne comprends pas qu'on puisse s'ennuyer un moment & regretter la vie de

Paris dont j'ai parlé, quand on a des fleurs & des fruits, des chevaux & des pépinières. L'Eternel toujours bienfaisant a attaché des agrémens dans toutes les situations : les goûts ont leur vicissitude, & il est des quarts-d'heure où la Quintinie est bien plus utile qu'Ablancourt & Madame Dacier. Ne faut-il pas se connoître en chevaux pour n'être pas trompé tous les jours? Qu'un fat de trente ans élève des vers à soie, j'y consens; mais je veux qu'un galant homme sache bien choisir un cheval, le monter encore mieux & le guérir dans le besoin: (on entend bien que je ne parle pas des grands accidens) : je veux qu'un pere entendu puisse tirer de ses écuries de quoi recruter la compagnie de son fils; je veux enfin qu'à tout âge & en tout état on puisse se secourir les uns les autres, & se suffire à soi-même. Quand on est né avec un bon esprit, un parterre bien émaillé & un fruitier commode plaisent plus dès vingt ans que la Foire Saint-Germain.

Le feu Roi aimoit fort à élaguer un arbre à son retour de Mons & de Namur. M. le Maréchal de Catinat, après une campagne glorieuse, ne dédaignoit pas de causer avec ses maçons : au contraire un sot veut toujours parler de son

métier, un fastueux craint de se communiquer aux hommes, il ne veut commercer qu'avec les demi-Dieux, ou ils s'imaginent que c'est une mécanique honteuse d'allonger une avenue & d'orner un jardin; la prudence & le goût fin lui paroissent un pédantisme; la Géométrie lui paroît une science de manœuvre, & il croiroit se deshonoré par les détails de l'ingenieuse & fertile agriculture qui nous éloigne du danger & qui nous procure d'utiles plaisirs. On perd bien des amusemens & des ressources quand on ne fait point accorder l'art avec la nature, & l'esprit avec la raison. Combien de remords on se prépare quand on ne veut point apprendre le grand secret de mesurer sa dépense sur sa fortune! Ceux que la dissipation, des penchans malheureux & de funestes habitudes éloignent de tous leurs devoirs, ne seroient pas devenus les victimes honteuses de la débauche, s'ils avoient essayé les plaisirs de l'esprit.

Tout le monde aime les fleurs, mais quand on pense avec goût, on préfère l'émail des prés à celui du plus gracieux parterre. C'est une foiblesse de se donner des soins infinis pour découvrir le premier œillet, & d'acheter bien cher une tulipe nouvelle. Il y a de l'esprit à

s'amuser de tout, & de la sottise à regarder un amusement comme une affaire sérieuse. Je pense des oiseaux comme des fleurs ; aimons les uns & les autres , mais modérément & sans trop nous en occuper. Il est beaucoup plus sage , plus noble & plus utile de planter des allées, des massifs , des bois taillis , des bosquets , ce goût , tout innocent qu'il est , n'en est pas moins picquant & agréable : le pere qui s'en amuse prépare des délices & des ressources à sa postérité. Il y a de l'esprit & de la raison à tirer parti d'un terrain ingrat , & tout homme entendu peut se faire un Marly dans sa chaumière.

Le goût du bâtiment est encore bien flatteur ; mais il est très-dangereux. Tel entreprend un château, dont la terre est saisie réellement, avant qu'il en soit aux lambris. *Plantez jeune & bâtissez vieux* , ce proverbe est sage. On plante beaucoup à bon marché , & peu de gens savent bâtir sans gâter leurs affaires. Si vous êtes dans la nécessité de vous loger , amassez vos matériaux de longue main ; assortissez la maison à la terre, au nom , à la fortune ; assujettissez - vous aux conseils d'un Architecte qui ait du goût & qui compte juste ; consultez un ami fidele ; ne précipitez pas l'exécu-

tion ; sur-tout attachez-vous au coup d'œil & à toutes les beautés de la nature, elles ne ruinent jamais. Je n'aime plus la dorure ni le marbre dans une situation lugubre, & je ne m'ennuie jamais dans un Tivoli bien placé. On passe d'heureux jours sous un toit rustique ; Bibliothèque & vin vieux, mérite personnel & beau paysage, tout cela ne vaut-il pas mieux que le Palais d'un fat ?

Je connois toutes les ressources & tous les désagrémens de la campagne, j'y jouis assez souvent de commerces délicieux, & je fais quantité de bonnes maisons qui seroient, même au milieu de Paris, un excellent noviciat d'esprit & de politesse : chaque regle à son exception. Mais j'ose dire qu'en général la campagne n'est pas la source du vrai Mérite : Heureux d'y pouvoir nourrir le mérite déjà formé. En récompense on y jouit du doux repos, on y mene une vie commode, on y trouve de la sûreté & de la probité, & c'est l'essentiel. Pour l'ordinaire on est fort content de démêler un homme de mérite dans un tourbillon de fâcheux. Que de gens y sont incommodes ! Tel mange fort bien qui parle fort mal, & qui pis est, une aimable maison devient quelquefois un cabaret de village. Enfin on n'y rencontre

guere de favans qui soient polis , encore moins de ces hommes dont Madame Deshoulieres a dit :

Dans plus d'un réduit agréable.

On voyoit venir tour à tour.

Tout ce qu'une superbe Cour.

Avoit de galant & d'aimable.

J'ai tâché de vous peindre en laid & en beau la campagne & Paris. Optez si votre état vous le permet ; & si votre choix est fait , fixez-vous ; mais sur-tout préférez en tous lieux & dès quinze ans, les plaisirs de l'esprit à tout ce qui pourroit intéresser votre ame , votre santé, votre fortune. Repassez ici tout ce que je vous ai dit de l'érudition ! réparez le temps perdu , apprenez à penser & à vivre seul , vous en sentirez bientôt l'importance. Si vous voulez vivre aussi long-temps que l'Abbé Regnier, élevez-vous au-dessus des desirs : lisez , méditez ; mais égayez la sagesse , amusez la vertu ; pourvu que dans le choix de vos plaisirs vous vous souveniez toujours que ceux de l'esprit sont les plus pi- quans , les moins dangereux & les plus utiles. J'ajoute par le même principe que toutes les grandeurs de la vie ne valent pas la noblesse des sentimens.

Quand l'ame est de part dans les plaisirs de l'esprit , quelle volupté ! En effet si l'ame est bien disposée , elle se sent

frappée, & savoure ce que l'esprit a goûté; & c'est peut-être dans cette situation que l'ame & l'esprit ne font qu'une même chose : un sentiment plus intime perfectionne la première impression; on en est là, quand on se sent saisi de certains traits dont la justesse, le sublime, le tour délicat & l'élévation, semblent se réunir pour vous enlever de toutes parts; mais ce n'est pas à cette sensibilité plus parfaite & plus délicate que je restreins les plaisirs de l'ame : le don de réfléchir plus juste & de mieux sentir ce qu'on a pensé doit être regardé comme le plaisir de l'esprit; vous en serez plus flatté, mais il ne flattera que vous, & la vertu demande des actions qui soient utiles aux autres. Pensons bien, voilà les fonctions de l'esprit; sentons bien ce que nous avons bien pensé, voilà le premier plaisir de l'ame : mais trouvons notre bonheur dans celui des autres, voilà le dernier période de la fine volupté.

Tantôt je vous ai placé au milieu de vos amis, & vous goûtiez tous avec délicatesse le plaisir de la table : rien n'est plus pur que ce plaisir; j'en ai supprimé tout excès, toute médifance, toute obscénité, & j'y ai supposé tout ce que d'honnêtes gens peuvent imaginer de meilleur en sentimens & en pensées :

mais il faut convenir que la partie intime de l'ame n'est pas frappée de volupté. Tantôt je vous ai fait rire avec Moliere ; tantôt j'ai varié vos plaisirs par le secours de Lulli ; tantôt je vous ai fait sur le haut d'une colline un fauteuil de gazon, où le plus beau coup d'œil du monde vous a fait jouir d'une tranquille supériorité sur toute la nature : mais dans toutes ces situations vous n'avez vécu que pour vous. L'homme affligé, le malheureux ne jouissoit pas de vous , & par-là vous avez perdu la mere-goutte de la volupté. Vivons pournous, vivons encore plus pour nos amis ; vivons surtout pour placer le mérite , pour protéger l'innocence, pour secourir l'homme qui souffre : songez que vous ne sauriez être heureux, qu'autant qu'on vous verra attentif au bonheur des autres, attentif à étudier toutes les occasions de leur épargner du mal ou de leur procurer du bien. Mais il ne faut pas que cette étude soit infructueuse ; mettez-la en œuvre cette heureuse occasion quand vous l'aurez trouvée, & vous gouteriez une satisfaction plus complete que celui-là-même que vous aurez secouru. N'est-ce point parce que le plaisir d'obliger est au-dessus des expressions qu'on le regarde comme une chimere ? On évite de

comprendre ce qu'on craint de sentir.

Cette dureté de cœur qui domine presque tous les hommes vient moins de ce qu'on ne vit que pour soi, que de ce qu'on ignore comment on devroit vivre pour soi : en effet ceux qui n'ont pas dans l'ame assez d'élévation & de bonté pour être bienfaisans, devroient au moins avoir assez d'étendue de génie pour comprendre que la politique la plus raffinée & l'intérêt personnel le mieux entendu & le plus avantageusement ménagé consiste principalement à faire plaisir. On ne sauroit mettre ses conseils, ses soins, son crédit & son argent à plus grand intérêt qu'en les faisant servir aux besoins des autres.

La bonté de l'ame peut, comme la Religion, trouver des incrédules : & dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, je ne serai pas étonné qu'on prenne mon opinion pour l'enthousiasme d'un visionnaire. Apprenez néanmoins, malgré les préjugés du grand nombre, combien la politique seule est intéressée à nous rendre bienfaisans. Si je vous amène à croire que ce que vous avez cru d'abord une vision est un principe, mais un principe avantageux pour vous, ne me fera-t-il pas permis d'exiger que ce principe établi de ma part, produise de

la vôtre, ou un sentiment réel, ou une réflexion qui vous fasse agir en conséquence ? Or, que je vous rende ou cordialement ou politiquement officieux, le fruit sera le même pour la personne obligée, la plus grande perfection du motif n'intéresse que vous. Quel est donc ce principe ? Le voici : quelque service que vous rendiez aux autres, en le rendant vous vous servez encore plus vous-même.

Vous, pour qui j'écris, & en qui je suppose une ame de la meilleure trempe, j'aime à croire que vous n'aurez pas besoin pour devenir bienfaisant de réfléchir sur les profits qu'on en tire. Livrez-vous tout entier à la bonté du cœur, le sentiment peut plus, pour mettre l'homme en mouvement, que toutes les démonstrations.

Vous étiez dans votre Capitale comme assiégé par les plaisirs ; mais ce qu'ils avoient de plus fin, de plus piquant, de plus séduisant, n'a pu vous séduire : vous avez volé dans un coin du monde au secours d'une famille affligée ; dans cette situation dites-nous tout ce qu'a senti votre ame ; vous êtes devenu comme le pere de l'homme secouru, comme le pere de ses enfans & de toute sa famille ; mais en cela d'autant plus flatté, que la vraie qualité de pere ne vous obligeoit pas au

service rendu. Le plaisir que vous avez goûté n'est pas un plaisir fugitif comme les sons harmonieux d'une bonne Musique, ou comme la lecture d'un Ecrivain sublime; c'est le plaisir de tous vos jours, vous avez beau vous en dérober le souvenir par modestie, votre action est peinte sur le visage de ceux que vous avez servis, elle est écrite dans le livre de vie. Quoi de plus parfait & de plus exquis qu'un plaisir qui est au gré du Créateur, & qui vous concilie les créatures !

Le parfait bonheur ne consiste

Qu'à rendre les hommes heureux. (*l'Ab. R.*)

M. Rousseau dit en parlant des Rois ,

Combien plus sage & plus habile.

Est celui qui par ses faveurs

Songe à s'élever dans les cœurs

Un trône durable & tranquille ;

Qui ne connoît point d'autres biens

Que ceux que ses vrais Citoyens

De sa bonté peuvent attendre ,

Et qui prompt à les discerner ,

N'ouvre les mains que pour répandre.

Et ne reçoit que pour donner.

Le défaut d'occasion ou de moyens ne peut pas être une excuse ; c'est un mensonge de se sauver par-là; convenons de notre dureté , il y aura du moins de la franchise. Oui, les plus disgraciés trouvent occasion de faire des graces : tant de gens ont besoin d'un conseil sage , d'un mot de consolation, d'un morceau

de pain. Il ne faut pas des prodiges pour montrer qu'on est bienfaisant.

Si vous ne trouvez pas matieres aux actions du premier ordre ; aussi n'est-ce pas dans les plus brillantes qu'on doit trouver plus de plaisir. De ces repas somptueux que vous donnez souvent par amour propre , supprimez-en le superflu pour secourir ce pauvre homme qui languit de misere & presque sous vos yeux ; un rien lui rendroit la vie , & de sa vie dépendent celles de sa femme & de nombre d'enfans. Supprimez ce faste souvent importun aux autres & à vous-même ; par ce moyen devenez le pere de tous , c'est sauver des malheureux a bon marché.

Je ne comprends pas comment les hommes qui aiment tant les plaisirs , ne veulent point essayer les plaisirs de l'ame. Si vous ne les trouvez pas durables , si vous trouvez une seule espece d'amertume dans le souvenir d'une bonne action , si vous vous la reprochez , n'y retournez plus , nous sommes d'accord ; commencez du moins par une , les frais d'une experience ne vous ruineront pas.

Mais ne seroit-on pas bien fondé à me dire que je travaille à la ruine de l'homme-même que je voudrois perfectionner , sur le fondement que la probité &

la bonté de l'ame sont les moyens les plus sûrs d'être la dupe de tout le genre humain ? En effet , tous les hommes vivent comme s'ils avoient fait entr'eux une convention de se tromper , de se nuire, de se déchirer ; la convention est tacite, mais elle est presque générale. On avoue bien qu'il feroit plus beau dans l'ordre des choses , de voir une même bonté , une même sincérité, une même probité faire cette uniformité de conduite ; mais parce que le grand nombre est gâté, on ne veut pas se corriger seul, dans la crainte d'être la victime des autres. A la vérité cette exception qui est le plus fort argument du vice feroit assez imposante, si quelque chose pouvoit autoriser la corruption. Mais le mauvais exemple est une mauvaise excuse : & parce que les plaisirs de l'ame sont ignorés de presque tous les hommes , ces plaisirs en sont-ils moins piquans pour le vrai voluptueux ?

N'attendez pas que la vicissitude des temps & la révolution des choses ramènent le regne de la droiture & du bon cœur ; le siècle d'or & l'esprit bienfaisant ne reparoîtront plus chez les hommes. Il naît seulement de temps en temps quelque ame privilégiée pour perpétuer dans le monde l'idée de ce qu'étoit la nature

dans sa pureté. Ha ! qu'il vous feroit glorieux d'avoir une ame telle , qu'on pût dire de vous, que vous êtes comme chargé d'en-haut du soin de justifier les intentions du Créateur quand il fit le monde , en montrant par votre vertu quelle étoit celle des premiers temps.

C'est donc dans la pratique de la vertu que je fais consister les plaisirs de l'ame. Toutes les qualités qui sont nécessaires au galant homme ne sont que la moindre partie du mérite personnel , & ne produisent que de légers plaisirs ; ce sont de gracieux accidens qui ne doivent entrer que comme par addition dans le caractère de l'honnête homme ; mais l'honnête homme & le galant homme ne sauroient être parfaitement vertueux qu'autant qu'ils rempliront tous les devoirs de l'équité, de l'humanité, de la bonté : dans ce point seul consiste la vraie vertu & la source des vrais plaisirs : ce doit donc être le principe de toutes nos vues & la matiere de toutes nos actions. Ce seroit un beau champ pour plusieurs volumes, mais j'ai dû resserrer un projet si vaste & donner seulement en petit l'idée des devoirs essentiels. Attachons-nous sur-tout à la justice, à la reconnoissance, à la générosité : de là dépend tout l'arrangement d'un parfait caractère & toute l'économie de la fine volupté.

La justice nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes, & la générosité nous fait faire pour les autres ce que nous serions bien aise qu'ils fissent pour nous; par conséquent, l'une & l'autre nous rendent reconnoissans.

La justice est moins une vertu que l'ame & le motif de toutes les vertus; on ne sauroit, sans la blesser, manquer à la reconnoissance, l'une & l'autre conduisent à la générosité; mais hélas ! la justice, la reconnoissance, & la générosité ne sont presque plus que de beaux noms.

Il est peu d'hommes reconnoissans, mais enfin il en est; on en voit peu de généreux, mais enfin on en voit: & où manque la générosité, on est dispensé de reconnoissance. Mais en quoi l'homme me paroît plus bizarre dans sa corruption, c'est que tel est reconnoissant ou généreux, & peut-être l'un & l'autre tour à tour, qui ne fait point être juste.

Etre généreux ou le paroître, ce sont deux choses. Celui qui passe pour tel, joue un rôle bien plus flatteur pour l'amour propre que l'homme reconnoissant. Souvent il envisage plus d'honneur qu'il ne sent de plaisir à faire de bonnes actions; & s'il n'est pas assez fat pour les publier lui-même, est-il assez pur

pour n'aimer pas qu'on les sache ? En ce cas j'adore sa vertu ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il est des hypocrites en générosité comme en pitié & en bravoure. La reconnoissance n'est pas susceptible de la même fausseté , c'est ce qui fait qu'on voit tant d'ingrats, & par la même raison encore plus d'hommes injustes.

La reconnoissance est un devoir essentiel , on se couvre d'une sorte d'ignominie quand on y manque ; mais n'en étalons pas l'accomplissement avec trop d'éclat, l'apparat gâteroit une vertu qui doit être simple & naturelle , & il y a un faste orgueilleux à vouloir être vertueux aux yeux de tous.

Ne cherchons point dans l'ingratitude des hommes une excuse à notre dureté : les bienfaits ne changent point de nature ; & quoique les ingrats en perdent le souvenir , ils ne sauroient en effacer la gloire. Plus on est en pouvoir de s'acquitter , plus l'ingratitude est odieuse. Il n'y a point de loi pour la punir , mais l'horreur qui l'accompagne fait son supplice. Aristote interrogé quelle chose vieillissoit le plutôt dans l'homme , répondit que c'étoit le bienfait reçu. Il est pourtant vrai que la reconnoissance est la vertu des gens sages & habiles : & que m'importe après tout , si je ne fais

que des ingrats ; ne suis-je pas assez flat-
té quand j'oblige ? Obligeons donc tou-
jours , & après le service rendu , ne
fournissons jamais par nos mauvais pro-
cédés une dispense légitime de la recon-
noissance qui nous est due.

La générosité me paroît supérieure à
la reconnoissance, en ce qu'elle est plus
vertu que devoir , & la reconnoissance
plus devoir que vertu ; mais aussi elle
m'est plus suspecte, en ce qu'elle est plus
brillante. On se livre avec trop d'atten-
tion à l'espoir séduisant de s'attirer l'ap-
probation publique , & dès-là on ne la
mérite plus. Cette approbation doit
être la récompense du bien , & non le
motif qui le fasse faire ; il faut même sa-
voir se passer de cette récompense , il
suffit de la mériter.

La justice est bien moins équivoque
& bien plus étendue que la reconnois-
sance & la générosité. Plus étendue, on
est en devoir & dans l'occasion de la
mettre en œuvre tous les momens du
jour , dans tous les états de la vie, dans
tous les degrés de la fortune ; moins équi-
voque, parce que de cette foule innom-
brable de devoirs de cette espece que la
justice impose , la plupart , si j'ose ainsi
parler, sont remplis *incognito*. Dans pres-
que tous les détails de la vie on ne sau-

roit être flatté ni soutenu par les louanges, ni par l'espoir de se faire de la réputation, on est réduit à se contenter d'avoir l'ame sans reproche ; mais aussi ce témoignage intérieur fait la plus exquisite volupté des cœurs vraiment droits. O Justice ! à qui seule il appartient de faire goûter à l'homme les plus parfaits plaisirs, pourquoi vous communiquez-vous si peu ? J'ose en deviner la raison, on aimeroit trop la vie, si l'injustice n'en dégoûtoit.

On ne peut être heureux sans être juste ; & on ne peut ignorer ce qui est juste, parce que le droit naturel est dans l'esprit ce que la lumière est aux yeux. La Justice & la Religion sont deux sœurs qui s'aiment uniquement, elles sont nées au même instant, & ne peuvent vivre & mourir qu'ensemble ; nous vivons à l'aventure & sans principes, nous cherchons ailleurs les principes de notre volupté.

Celui qui craint d'être généreux est bien près d'être injuste ; mais celui-là est déjà injuste qui n'est pas reconnoissant : il refuse ce qu'il doit à son bienfaiteur. Il est vrai qu'on n'a contre lui ni parole d'honneur, ni contrat pour le contraindre : mais les services reçus ne seroient-ils pas des titres plus que suffisans si l'on étoit

étoit honnête homme ! Je ne pousserai pas plus loin cette espece de parallele entre les trois vertus que je traite. Si je suis assez heureux pour inspirer du goût pour la Justice, je n'aurai pas grand'peine à faire aimer la reconnoissance, & par une gradation de vertus presque nécessaire, on sentira du penchant à devenir généreux.

La justice consiste uniquement à accomplir ce que nous devons à Dieu, & ce que nous nous devons les uns aux autres. L'Evangile, les livres de piété, la Chaire, tout cela nous apprend ce que nous devons à Dieu. C'est-là qu'il faut étudier le plus important des devoirs ; c'est par ce devoir qu'il faut commencer. Je ne m'étendrai point sur ce que nous nous devons à nous-mêmes ; c'est de nous aimer, mais de nous aimer comme il faut. Abadie vous apprend la bonne maniere de vous aimer, avec l'art de vous connoître. J'en parlerai dans le dernier Chapitre après vous avoir expliqué ce que nous devons à nos proches, à notre prochain & à nos amis.

La justice que nous nous devons les uns aux autres peut être divisée par l'observance de deux sortes de devoir auxquels tout aboutit. Devoirs généraux & communs de l'équité naturelle, devoirs

de l'état qu'on a choisi. Il n'est personne qui ne connoisse les devoirs de l'équité naturelle, ils sont imprimés dans tous les cœurs, & il n'est point de Juge plus incorruptible & moins flatteur que la conscience. Ces devoirs ne sont pas moins une loi pour les païens que pour nous. Il est vrai que nous avons des devoirs de Religion qu'ils n'ont pas; mais aussi c'est à l'observance de ces mêmes devoirs que nous devons les lumières, les sentimens & les secours qui rendent la condition du Chrétien si heureuse, en fortifiant le goût qu'il avoit déjà pour l'équité naturelle. Le joug du Seigneur est saint, il est raisonnable, il est doux.

J'ai déjà posé ce premier principe: Nous faisons aux autres que ce que nous voudrions bien qu'on nous fît à nous-mêmes, c'est le principe de l'équité naturelle, il s'étend loin. Je passe aux devoirs de l'état qu'on a choisi, & je perds de vue pour un moment l'injustice des hommes en général, pour examiner avec un peu plus d'attention quels sont les devoirs des Juges de la terre. Car quoiqu'il y ait la justice en soi soit une règle, ou si l'on veut, une loi universelle, à laquelle on est assujetti dans toutes les conditions de la vie, il est pourtant vrai que cette loi qui semble imposer également à tous

hommes, exige encore plus de ceux qui sont chargés d'administrer la Justice ; non-seulement par rapport à ce que chacun doit à son état particulier, mais encore parce que ce titre respectable de Ministre de la Justice demande à celui qui en est honoré un plus grand fond de vertu.

Les Juges doivent être l'ame & l'esprit de la Justice, au lieu que les Loix n'en sont que le corps ; ils sont comme les dépositaires du bon ordre, du repos public & de toute l'œconomie de la société ; ils sont tout à la fois dispensateurs & interpretes de la loi ; placés à la tête des Peuples pour éclairer la vérité, couronner la vertu & persécuter le vice : mais souvent l'homme chargé de rendre justice, & l'homme juste sont deux hommes.

On sent assez la différence qui se trouve entre l'esprit de justice qui doit être l'ame de nos actions, & le soin qu'on prend de poursuivre une action en Justice. Palais, Tribunal, Chambre, Justice, termes dans un sens synonymes, supposent moins le sanctuaire de la Justice que le rendez-vous de la discorde & de la cupidité : rendez-vous, où souvent la prévention, la corruption & l'ignorance illustrent le vice au dépens de

la vertu, & où le mauvais riche accrédité grossit ses trésors des dépouilles de l'honnête homme.

Qu'il seroit grand & juste de ne confier l'administration de la Justice qu'à ces personages respectables par le savoir, par la probité, par le travail, qui sacrifient au bien public leurs dons, leurs talens, leurs plaisirs, & presque tous les momens de leur vie; Magistrats vénérables dont la porte est ouverte à chaque instant du jour à la veuve & à l'orphelin, & dont l'exemple cent fois plus persuasif que l'Ordonnance & la Coutume, conduit les hommes à la vertu, tandis que l'autorité contient le vice.

Qu'on ne s'imagine pas que la vénalité des Charges soit un titre justifiant pour ceux qui n'en auroient jamais été pourvus sans la quittance de Finance. La volonté des Rois souvent forcée par les besoins de l'Etat, n'est pas une dispense de mérite; & celui qui remplit indignement une dignité n'en est pas moins un composé monstrueux d'ignominie personnelle & d'honneur accidentel. Croit-on pouvoir remplir une charge importante comme on jouit d'une terre ou d'une maison? ne faut-il pas un plus grand fonds d'esprit, de savoir, d'intégrité? Mais un homme de rien veut se faire

honorer, un pere veut que son aîné tienne sa place, & fait un Magistrat d'un ignorant, d'un stupide, d'un débauché : delà le Public est injustement jugé, & celui qui croyoit cacher sa turpitude sous le replis d'une longue robe, ne fait que la mettre dans un plus grand jour.

David crioit aux Juges de la Terre, instruisez-vous. Depuis son siecle jusqu'au nôtre, combien de jugemens iniques, combien de familles remises en honneur après coup, combien de restitutions faites au lit de la mort par gens qui ne pensent à la justice qu'ils ont vendue que dans le moment critique où ils se flattent de désarmer celle de Dieu !

J'entends les enfans se justifier de leur manque de vocation à la Magistrature sur l'orgueil ou sur le mauvais discernement de leurs peres ; mais je ne reçois cette excuse que comme un sophisme en fait de conduite, ou plutôt comme un aveu sincere, mais honteux, qu'on se sent incapable de tout bien. Il est encore plus aisé de justifier la conduite d'un pere qui croyoit en plaçant son fils au milieu de gens distingués, lui inspirer par émulation le goût de l'étude & de la vertu.

Un vraiment honnête homme qui n'a pas assez connu le monde commence par

se révolter contre l'iniquité publique ; il a peine à digérer les premiers procédés indignes qu'il effuie ; il se croiroit complice du tort public s'il ne cherchoit les moyens de se garantir de celui qu'on lui veut faire ; & il attache une sorte de vertu au soin qu'il prend de demander justice ; presque sûr que la justice triomphera : mais à la première épreuve d'un petit procès , dès qu'il voit les écrits se multiplier , l'accessoire engloutir le principal , & l'Avocat faire prendre le change aux Juges ; quand il réfléchit sur la corruption de celui-ci , à la stupidité de celui-là , à l'humeur sombre & féroce de cet autre , aux menées souterraines , aux sollicitations nocturnes , au pouvoir des femmes & de l'argent ; alors il rougit de s'être embarqué. En vérité l'on est bien sot & bien neuf quand on croit que les hommes sont justes.

Vous êtes Juge , vous êtes né d'honnêtes gens , vous n'avez gâté ni vos affaires ni votre nom , & le plaideur ne vous prend pas pour un concussionnaire . Ce la supposé , il ne vous offrira pas un sac plein d'or ou un brillant de mille écus ; mais il est adroit , il vous prendra par vos plaisirs , par votre humeur , par vos amis , par vos parens , par quelque puiffance : en ce cas , redoublez de vigilance

ce, défiez-vous de vous-même, craignez jusqu'aux flatteurs, examinez l'affaire de plus près, suivez la procédure dans tous ses détours jusqu'au fond du labyrinthe. Parmi tant de pièges plus ou moins délicats & tous également à éviter, craignez sur-tout l'intérêt & les plaisirs.

La sollicitation raffinée qui s'insinue le verre à la main est bien séduisante, les parties de jeune le sont pas moins. Dans plus d'une grande ville on trouve une société de faiseurs d'affaires & de sollicitieuses qui vivent aux dépens du Plaidier nouvellement débarqué. Il perd son argent au quadrille, il paye la Comédie & le souper, au moyen de quoi on l'introduit avec une lanterne sourde dans le cabinet des Graces.

O vous Juge incorruptible & toujours en garde contre les préjugés, démêlez toutes les ruses du plaideur; sur-tout gardez-vous bien de croire que ce seroit une vertu trop hérissée, ou manquer à la bonté du cœur que de refuser après le procès jugé, une bagatelle qui n'est offerte que comme une légère marque de reconnoissance, & comme un hommage qu'on rend à la justice que vous professez. J'ose avancer pour principe incontestable que tout Juge qui avant ou après

le Jugement reçoit un présent quel qu'il soit , & sous quelque couleur que ce puisse être ; je soutiens dis-je , qu'avec toutes ces exceptions , un tel Juge fait les premiers pas d'un frippon : il n'est encore qu'apprentif , il est vrai , mais il fera bientôt maître. Cette vérité trouvera bien des frondeurs , & je m'en console par avance , ils seront discrets.

Un intime ami , un proche parent , un patron vous sollicite ; disons-tout , une femme qui n'avoit déjà les yeux que trop beaux , prend des yeux plus vifs pour vous solliciter ? Oubliez tout , jusques à leur nom , & ne vous contentez pas d'opiner pour la justice , empêchez encore , s'il se peut , que l'injustice ne l'emporte.

Ce dernier conseil est délicat. Si vous le prenez mal , il vous conduira à deux défauts que vous ne sauriez trop éviter dans vos jugemens , l'entêtement & la prévention. Quand vous avez décidé juste , à la rigueur , vous êtes quitte ; & si pour faire plus d'honneur à la Justice , vous tâchez d'amener vos Confreres à votre opinion qui vous a paru la plus saine , vous avez besoin de toute votre politesse , de toute votre douceur ; joignez-les à la justesse de vos remarques & à la force de vos raisonnemens , & qu'on

reconnoisse en vous l'esprit de justice. Au contraire l'esprit de cabale, l'entêtement & la prévention se font sentir dans le Juge partial par un commentaire diffus & étranger, par une paraphrase captieuse & bruyante, par des manieres dures, par le haut ton; petits secours dont un raisonnement juste & précis n'a pas besoin, mais par lequel le cabaliste croit faire valoir une conséquence fausse.

Jene prétends pas qu'une grande politesse dans les manieres & dans les discours, ni que beaucoup de douceur soient les qualités les plus essentielles d'un bon Juge; mais aussi je dis que dans un Juge la douceur & la politesse sont moins des ornemens, que des parties principales de caractere: en effet, dans les procès criminels dont les preuves doivent être plus claires que le soleil en plein midi, s'il y a partage d'opinions, c'est une loi de décider pour le parti le plus doux; donc en ce cas la douceur est une loi.

Un Juge doit au Plaideur en toute affaire de la politesse & de la douceur. S'il gémit sous le poids du crédit & de la vexation, n'est-il pas assez malheureux? Voulez-vous ajouter à l'amertume de sa vie vos dédains, vos hauteurs, vos brusqueries, & peut-être vos refus de l'en-

tendre & de le voir? Pouvez-vous supporter de sang froid qu'il pleure intérieurement dans votre antichambre, tandis qu'il vous entend rire dans votre cabinet? Un peu d'affabilité, & vous lui ferez passer une nuit tranquille. Si au contraire il est la première cause de ses disgrâces, s'il est dévoué à la frénésie diabolique du procès, ne lui devez-vous pas un redoublement de pitié? Qui pourra lui remettre l'esprit & calmer l'agitation de son âme, si ce n'est la douceur? C'est bien assez que sa fureur lui coûte le repos & les aises de la vie. Que deviendra-t-il, si vous livrant à votre impatience vous êtes toujours inaccessible pour lui? Songez que c'est un possédé; & que vous auriez peut-être chassé le démon de la chicane, si vous l'aviez exorcisé par un accueil gracieux & par de bons conseils.

Il est vrai que de tous les fâcheux, il n'en est point de plus accablant que le Plaideur: pour l'ordinaire c'est un importun qui vous assiege de toutes parts: il se multiplie pour vous retrouver partout & pour vous interrompre à tout propos; plein de sa furie il voudroit que vous n'eussiez des oreilles que pour l'entendre, que vous ne vécutiez que pour lui. Et que vient-il vous dire? A-t-il fait

quelque découverte judicieuse ? a-t-il recouvré quelque piece décisive ! Non. Il vient vous déposer ses frayeurs & ses défiances , il vient calomnier sa partie , ou il vient vous répéter les mêmes impertinences que vous avez entendues cent fois. Juge , voilà la peine de votre état : elle est grande , j'en conviens ; mais vous avez le bien , il faut payer les Charges. Et dans quel état est-on dispensé d'écouter des sottises.

Enfin vous voulez décider si vous êtes propre pour la Robe , méditez avec attention sur toutes les qualités qui entrent dans le caractère de l'honnête homme ; ajoutez-y tout ce qui compose l'homme de mérite , & si vous pouvez vous flatter de réunir le tout en vous dans un degré supérieur , il ne vous restera plus qu'à appliquer aux devoirs de votre état cette probité , ce mérite. Connoissez donc ces devoirs , remplissez-les sans restriction , sans relâche. Cela supposé dans toutes ses parties , faites vous Juge , j'y consens ; à condition pourtant que vous n'oublierez jamais la réflexion que fait M. Rousseau sur la chicane & sur les Juges.

C'est la Chicane. Autour d'elle assemblés
De sa fureur cent Ministres zélés ,
Viennent tous d'elle apprendre la science

De devenir fourbes en conscience ,
Doux sans douceur , justes sans équité ,
Et scélérats avec intégrité.

Quoi , un assassin robuste échappe au supplice , parce qu'il a résisté à la question ; & un innocent, homme foible & simple , périt , parce qu'il n'a pas prévu les pièges qu'un concussionnaire lui tendoit ? Ah Dieu ! quelle horreur ! En vérité un Magistrat integre , affable & éclairé est un homme bien respectable.

Un Plaideur tente auprès de son Juge la voie de la corruption ? je ne fais qui dans le fond est le plus condamnable, de celui qui hazarde la proposition , ou de celui qui l'écoute. Un homme qui marchandela justice, ne la vendroit-il point, s'il étoit dans le cas ? Mais finissons ce trop long épisode sur la robe par cette dernière réflexion. Vous menace-t-on de vous faire Juge ? Tremblez. Vous menace-t-on d'un procès ? Frémissez.

Chaque profession a ses devoirs , & demande les qualités particulieres qui lui sont propres , mais l'homme ne s'étudie pas ; & delà viennent tant d'embarquemens inconsiderés , qui joints à la corruption générale dont on ne travaille pas à se garantir , sont la première cause des injustices que chacun fait dans son état.

Il seroit inutile d'alonger une dissertation sur tous les états différens qui partagent les hommes, c'est à chacun de nous à rendre compte du talent qui lui a été confié : mais, ou l'on abuse du talent qu'on a, ou l'on croit en avoir qu'on n'a pas, voilà ce qui gâte toute l'économie. Que chacun soit placé comme il doit l'être, & que chacun tienne bien sa place, le bon ordre sera rétabli, & par ce moyen on verra toujours dans toute sa beauté le grand Ouvrage de la Nature.

Vous décidez sur votre état dans un quart-d'heure, & vous vous chargez du poids du Sacerdoce, de la Magistrature, du maniement des affaires ? J'admire votre sécurité. Pour moi, je tremble du parti que vous prenez si rapidement; je tremble pour l'Autel, je tremble pour le Peuple, je tremble pour l'Etat ; & si vous êtes mon parent, je tremble encore plus pour vous. Mais enfin il est de l'ordre que toutes les conditions soient remplies ? j'en conviens ; mais au moins commençons par nous défier de nous-mêmes, & connoissons-nous.

Je vous entends : vous voulez absolument qu'on soit content de vous ; vous vous rendrez toujours de plus en plus digne de votre emploi, vous en connoîtrez tous les devoirs, & vous en avez

toujours le formulaire devant les yeux à la bonne heure. Je sens comme je le dois le mérite de cette disposition ; pratiquez, & j'admire : mais vous voulez bien que je vous ramene de la vie tumultueuse à la vie privée ; ce n'est pas assez qu'au dehors vous rendiez à la justice le brillant que vous en recevrez : foyez juste dans votre maison , en tout temps, avec toute personne ; c'est l'essentiel de notre mission , & le point le plus intéressant pour nous.

Après la mort de feu M. le premier Président de Lamoignon , on a dit de lui qu'il n'étoit pas moins grand dans sa maison de Baille sur un tribunal de gazon , que quand à la tête du Parlement il prononçoit les Oracles de la Justice. Un des plus polis Ecrivains du monde n'a pas cru pouvoir mieux faire l'éloge de ces vertus , que j'ose appeller domestiques , sur lesquelles la Justice est censée présider toujours.

La plupart de nos engagements nous font un devoir d'équité de ce qui n'est souvent en foi qu'un devoir de bienfaisance ou de politesse. Les marques d'amitié , les bonnes actions sont toujours méritoires ; mais telles ne sont pas de nature à demander de nous une observance indispensable dont néanmoins

l'omission devient criminelle par rapport à nos engagements & aux circonstances particulieres.

Justifions la Loi sur quelques chefs dont les hommes tirent le motif de leurs prévarications. On ne trouve écrit en nul endroit jusqu'à quel point un pere de famille doit porter son amitié pour ses enfans ; on ne lui fait point une loi de les élever de telle ou de telle façon , de les établir à un âge déterminé , ni à de certaines conditions. Dans ce défaut d'explication , dans ce silence de la loi , l'homme ne devoit-il pas venir au secours de la loi-même, s'en rendre l'interprete , se dire tout ce qu'il devoit sentir, & créer, pour ainsi dire, au fond de son cœur un tribunal de justice duquel il tirât tous les principes de sa conduite , non pour flatter sa dureté , son aveuglement ou son orgueil, mais pour remplir à la lettre l'esprit de la Loi & l'intention du Législateur.

On demande pourquoi il n'y a point un genre de supplice désigné pour les parricides ? On répond que les Législateurs n'avoient pas prévu qu'un parricide pût être commis. De même , si l'on me demande pourquoi l'on ne trouve point de loi qui explique tous les détails de ce qu'un pere doit à ses enfans ? je

réponds qu'on a cru que la Religion, l'honneur & la nature les expliqueroient assez, & suffiroient pour servir de regle. Sur ce principe, je crois qu'un pere qui sacrifie à ses plaisirs ou à sa dureté ce qu'il doit à l'éducation & à l'établissement de ses enfans d'une façon convenable à sa condition & à sa fortune, se rend personnellement responsable de tous les désordres dont il est la premiere cause.

Il est d'autres cas où la Loi parle de façon, que le texte même, si on le prend mal, sert d'autorité à la prévarication; & le même principe toujours régulier en soi conduit par une fausse interprétation, à l'injustice. Nous avons une Coutume qui permet aux débiteurs de ne payer que cinq années d'intérêts d'une rente constituée, quand même ils en devroient beaucoup plus, & qui rend de nulle valeur un contrat de rente qu'on n'aura pas fait valoir pendant quarante ans, ou qui anéantit toute obligation sous feing, si l'on a passé trente ans sans en former la demande. Il est certain que rien n'est plus sage que cette Loi. Il n'est pas à présumer qu'un créancier légitime passe trente & quarante ans sans demander la valeur de cette obligation & de ce contrat. Il n'est pas plus naturel de croire qu'un homme qui doit vi-

vre de ses revenus , en laisse écouler plus de cinq années sans presser un peu le débiteur trop morosif. L'esprit de la Loi a donc été d'empêcher la fraude , d'empêcher qu'on ne fût valoir une piece vicieuse ; & dans le cas des intérêts , qu'un nouvel héritier ne se trouvât abîmé de dettes par l'inattention d'un créancier morosif & d'un pere mauvais ménager. L'héritier nouveau , s'il a les intentions droites , si vraiment il n'a nulle connoissance de ce contrat & de cette obligation , s'il ne trouve point de pieces qui l'acquittent de tous ces intérêts demandés , je le crois d'autant mieux fondé à réclamer l'autorité de la Loi , & à opposer aux demandes qu'on lui fait ce qu'on appelle en termes de Palais prescription , que le créancier prétendu a été négligent à contre-temps : peut-être même n'a-t-il pas de connoissance de ce qui s'est passé entre les peres. Et combien est-il de créanciers apparens qui intentent des demandes dont ils connoissent la défectuosité.

Mais au contraire , si le débiteur se reconnoît pour tel , s'il fait que par des pieces égarées ou par quelque autre preuve soustraite il annulle un contrat ou une obligation bonne en soi , si lui-même dérangé dans ses affaires , & ayant

obtenu d'un créancier indulgent quelques délais, il abuse ensuite de sa grace sous le prétexte de la Loi qui permet quelquefois d'opposer la prescription, ne suis-je pas en droit de conclure que cette même prescription trouve dans le premier cas un fort honnête homme, & dans le second un franc frippon.

L'injustice a ses degrés de corruption, comme la vraie probité a ses délicatesses. Je crois qu'une grande injustice procède toujours d'une grande dureté. Quel malheur pour ceux en qui l'on n'a pas corrigé ce fond de dureté dès leur enfance! Vous êtes porteur de deux faits obligatoires sous signature privée. ? l'un est une lettre de change qui de main en main a passé jusqu'à vous : l'autre est le bail d'une Terre. Vous êtes obligé de vous faire payer de la Lettre au temps de son échéance; si vous ne faites pas de diligence dans les dix jours, vous ne pourriez en cas de non-paiement exercer de recours sur celui qui vous l'a donnée. Donc vous ne blessez ni votre probité ni votre bonté d'ame si vous agissez; & vous manquez absolument de prudence si vous n'agissez pas.

J'ose avancer qu'il n'en est pas de même des termes de paiement exprimés dans le bail d'une Terre. Le Propriétaire

re qui sous prétexte qu'il n'a pas été payé fait saisir son Fermier, le lendemain du terme, pour parvenir à un nouveau bail plus considérable par le résiliement du premier, se croira-t-il justifié aux yeux de Dieu & des hommes sur ce qu'il étoit fondé en titre? Il est vrai qu'à la lettre on ne peut pas qualifier cette action de fripponnerie, mais elle en approche très-fort. Une telle dureté ne peut partir que d'un homme injuste; & des procédés aussi indignes sont fort incompatibles avec la vraie probité.

On a ramassé dans un Livre, des réflexions fort judicieuses sur la fausseté des vertus humaines. Gardez-vous bien de ces bontés apparentes, que dans le fond de votre cœur vous devez reconnoître pour des injustices indirectes, puisqu'elles sont le fruit d'une cupidité condamnable. Votre Voisin, celui même qui vous regarde comme son ami, a une Terre, une charge, une maison, qui flatteroient votre insatiabilité; il tombe dans le besoin, il vous réclame, vous le secourez; mais par des prêts redoublés, par des intérêts accrus vous faites plus qu'il ne conviendrait aux siens; vous laissez grossir la dette assez pour le mettre hors d'état de s'acquitter, & dans la vue de pouvoir bientôt

vous emparer *prudemment* de ses fonds ; prompt secours , marques d'amitié , générosité apparente , dont un motif pernicieux fait un vice effectif.

Rien de plus libre que la plupart des Contrats , mais cette prétendue liberté de contracter ne justifie pas toujours toutes les clauses du Contrat. Il en est qu'on appelle inciviles , il en est de captieuses ; les deux espèces sont injustes. Vous traitez avec un homme pressé , vous profitez de sa situation , & vous achetez son bien à un prix trop modique ; vous contractez avec un homme droit qui n'est pas grand connoisseur en affaires , & qui incapable de tendre des pieges , ne se garantit pas de ceux qu'on lui tend. Vous glissez adroitement une condition captieuse qui vous prépare sur lui un avantage qu'il ne prévoyoit pas , & vous croyez pouvoir justifier une subtilité si odieuse ; parce qu'elle est qualifiée par vos pareils de prudence & d'habileté. Je crois que c'est la prudence du serpent , qui ne se cache que pour piquer. De telles actions sont diamétralement opposées à l'esprit de justice.

Dans les premiers siècles , la défiance étoit un vice , ou tout au moins une injure faite à autrui ; quelque temps après ce ne fut plus qu'une petitesse d'ame ,

aujourd'hui c'est une vertu. Du moins
 usons de cette vertu bien sobrement,
 n'en usons qu'en commerçant, & jamais
 en obligeant. Un homme vraiment bien-
 faisant n'est jamais la dupe d'un ingrat :
 un honnête homme, quoique prudent,
 est presque toujours la dupe d'un fourbe.

S'il est permis de se défier de quel-
 qu'un, c'est sur-tout de ces *Dévots* si bien
 peints par la Bruyere. On voit des hom-
 mes bâtir des Eglises, fonder des Hôpi-
 taux, se ruiner en œuvres pieuses, &
 qui n'en sont pas moins durs envers
 leurs Débiteurs, moins artificieux dans
 leurs procédures, moins dangereux dans
 leur façon de contracter, moins avides
 du champ voisin pour arrondir leur
 parc, ou pour allonger une avenue :
 ils sont *dévots*, font-ils justes ?

Supposons pour un moment qu'il y ait
 un petit coin du monde où regne la justi-
 ce ; si là quelqu'un s'avisait d'avancer
 qu'il est ailleurs une sorte d'hommes
 magnifiques en tout ; table somptueuse,
 grands équipages, bâtimens superbes,
 gros jeu, & qui avec tout cet étalage
 laissent mourir de faim le Créancier &
 le Marchand ; dans le monde juste ne
 prendroit-on pas pour un fou celui qui
 hazarderoit une telle proposition ? Ce-
 pendant, quoi de plus commun parmi

nous ? Souffrons donc qu'on se récrie hautement , & qu'on nous reproche en face notre injustice , ou faisons notre premier devoir de payer nos dettes ; il faut opter.

Depuis combien de temps voit-on languir à votre porte ce pauvre ouvrier ? Vous lui devez vingt pistoles qui fauveroient la vie à sa femme malade , ou qui lui aideroient à marier sa fille ; mais c'est un importun pour vous, votre dignité vous met à l'abri de ses poursuites ? Et comment le craindriez-vous ? Ses Mémoires ne sont pas arrêtés ; cependant quelqu'un de même trempe que vous , vous demande cinquante pistoles, vous les lui prêtez ; vous êtes charmé de votre grand cœur, cette dernière action affichée par vos soins aux quatre coins de la Ville vous tient lieu de Lettres-Patentes de générosité ? Mais vous ressemblez à celui qui fait dorer les lambris d'une mauvaise chaumière : encore n'est-il qu'un fou, & vous êtes tout ensemble un fou & un malhonnête homme. Votre générosité n'est qu'apparente, elle est fausse & mal placée, voilà la folie ; quand vous contrefaites le généreux , & refusez de payer vos dettes, voilà l'injustice réelle. Que ne commencez-vous par être juste , peut-être

vous aurois-je cru vraiment généreux ?

Un homme vous parle de grandes choses , il étale de grands sentimens , la voie publique vous a prévenu en sa faveur , vous l'admirez ? il conte un fait apochryphe , mais il jure en homme d'honneur , & c'est pour vous un article de foi. Si vous voulez garder la bonne opinion que vous avez de lui , tenez vous-en à ce qu'il montre d'imposant , n'entrez pas dans les détails. Il est le terreur de ses voisins , le tyran de ses vassaux & ne paye ses valets qu'à coups de bâton.

Sur quelques-uns le respect-humain fait ce que la vraie probité ne sauroit faire. La parfaite droiture de cœur est bien rare ; mais aussi ceux qui ont quelques ménagemens à garder avec le monde , n'arborent pas toujours l'étendart de la fripponerie , de l'indignité , de la vexation : delà vient que tel dont le fond est gâté , ne laisse pas de mériter en apparence une forte d'estime : semblable à la fausse monnoie bien surdorée. Si l'on fondoit , & si l'on pesoit les cœurs comme une piece d'or , combien s'en trouveroit-il de faux , & combien d'honneurs entre deux fers ? La vie privée est le creuset.

Je ne suis pas étonné qu'on trouve tant

d'alliage dans les vertus de l'homme. La force du tempérament, les foiblesses de l'âge, la bizarrerie de l'humeur, la prévention, la misere; fut-tout celle qui est l'effet de la dissipation; tout cela compose cette étrange bigarure qu'on voit dans les caracteres. Prenons le bon des hommes, comme l'Abeille prend son miel sur les fleurs; laissons-en le mauvais, tendons sans cesse à la perfection; & si nous ne saurions y atteindre, si nous restons toujours un composé de bien & de mal, du moins soyons irréprochables du côté de l'honneur. Si l'alliages'étend jusqu'à la droiture, tout le bon s'évapore, & l'iniquité corrompt toute la masse. Mille vertus ne sauroient compenser le défaut de probité.

Si l'homme étoit aussi attentif à se corriger qu'ingénieux à s'excuser, il ne songeroit pas à justifier sa conduite par des distinctions captieuses qui sont évidemment fausses dans les cas mêmes où ce qu'on appelle les plus grandes foiblesses, sont vraiment les plus grandes injustices. Je dis injustices, non-seulement par rapport à Dieu, mais encore par rapport aux hommes. Un libertin par exemple séduit la femme, la fille, la servante de son ami: n'est-il coupable que de foiblesse? & se servir du prétexte de l'amitié

tié pour corrompre la vertu , n'est-ce pas un trait qui tient sa place parmi les plus grands crimes ? Qu'on sache notre iniquité , ou qu'on ne la sache pas , elle est toujours la même ; il n'y a que le scandale de plus ou de moins.

Vous mentez ? vous êtes deshonoré. Vous volez ? vous êtes puni. Pourquoi ? C'est que cela nes'appelle point des foibles. Mais vous vous emparez du bien de votre voisin par des iniquitez colorées , par surprise , par subornation , par des conseils empoisonnés ; & vous passerez pour un habile homme ? Détrompez-vous , vous êtes un frippon plus adroit & plus lâche qu'un voleur de grand chemin. Quoi ! vous enlevez à votre ami le cœur de sa femme , l'honneur de sa fille ; vous lui corrompez une domestique sage , à qui il tient lieu de pere , & vous ne passerez que pour un homme galant ? Détrompez-vous ; vous n'êtes pas seulement un pécheur , vous êtes encore un malhonnête homme. Comment les hommes peuvent-ils ajuster leur façon de penser là-dessus avec la fureur , où nous les voyons tous les jours , quand on leur enleve un laquais.

Le mauvais état de vos affaires vous détermine à épouser sans inclination ? c'est une vieille peu ragoutante , ou une

jeune trop crédule; & vous êtes bien sûr de la mépriser & de la négliger dès que vous aurez vuïdé le coffre fort: la fureur de votre passion vous allie pour toujours avec celle dont le nom & la fortune ne vous convenoient pas; mais l'engagement vous dégoute dès qu'il est devenu indissoluble; & cette pauvre personne est la dupe de votre légèreté, peut-être même de vos reproches & de votre abandon, après avoir été la dupe de vos sermens? Ne vous abusez pas, vous êtes pire qu'un homme foible.

Je ne crois pas qu'on ne soit injuste qu'en faisant ce qu'on ne doit pas faire: je suis persuadé qu'on ne l'est guère moins en ne faisant pas ce qu'on doit. On trouve également condamnables les actions criantes & les omissions essentielles dont le crime saute aux yeux, comme de ne pas payer ses dettes ou de manquer à sa famille, à son maître, à son Roi.

Si nous comptons sur l'Eternité, soyons justes; si par impossible tout doit finir avec le Temps, soyons encore justes: c'est le moyen le plus infailible de nous procurer l'estime & l'amitié des hommes; enfin si nous avons les premiers principes de la vraie volupté, soyons justes: le moindre tort que nous ferions aux autres empoisonneroit tout.

nos jours ; & ce germe de vertu que nous portons , que nous sentons au-dedans de nous-mêmes , qui nous fait trouver par avance un Paradis ou un Enfer , ne démontre pas mal une Divinité.

Je ne vous dirai rien sur ce qu'un honnête homme doit à sa Patrie & à son Roi ; tout le monde le fait , tout le monde le sent. Nous n'aimons pas nos Rois , nous les adorons ; & il n'est point de François qui ne s'expose à périr de tout son cœur pour l'honneur de la patrie. Si quelquefois un scélérat ou un fou s'échappe , sa révolte ou sa désertion le couvre partout d'infamie , & les lieux les plus reculés ne lui procurent que le mépris & l'indignation de ceux-là même dont il va mendier le secours.

Soyez reconnoissant par devoir & par amour propre , si vous ne l'êtes pas par goût. Quel plaisir de baiser la main qui vous a secouru ! Il n'en est qu'un plus flatteur ; c'est de trouver une occasion plus essentielle d'effectuer votre reconnoissance : mais ne profitez pas de cette occasion seulement pour vous débarrasser du fardeau que la reconnoissance impose aux cœurs médiocres ; jouissez de cette occasion dans toute la plénitude de la volupté , & tous les momens de votre vie.

La corruption des temps a donné à la générosité tant de supériorité sur la reconnaissance, que mille actes de reconnaissance n'en valent pas un de générosité. Soyez éternellement reconnaissant, & ne croyez jamais vous être suffisamment acquité du bienfait reçu : songez au contraire que si la fortune vous interdit le plaisir d'être effectivement généreux, votre reconnaissance multipliée peut vous tenir lieu de générosité.

Vous avez d'essentielles obligations à un petit nombre de vrais amis, qui n'ont pas rougi de s'opposer pour vous au torrent de l'iniquité ? Que de soins, que de mouvemens en votre faveur ! ils vous ont ouvert leur maison & leur bourse ; en un mot, tous vos intérêts, tous vos besoins sont devenus les leurs. Mais si vous avez le cœur droit, quelle doit être la durée & la vivacité de votre reconnaissance ! Mais la fortune toujours contraire ne vous laisse que des sentimens, & avec les plus louables des sentimens, & l'attention la plus délicate, votre reconnaissance est toujours stérile ; on ne peut même en droit douter si vous en avez, parce que vous êtes dans l'impossibilité de la marquer par des faits : belle manière à la résignation.

Vos affaires viennent de changer

face? peut-être devez-vous cette révolution de fortune à votre patience dans les disgraces, & à l'esprit d'équité qui vous domina toujours? Vîte, profitez des momens, ils sont bien chers & bien précieux pour vous; devinez & prévenez tout ce qui peut faire plaisir à ceux qui vous ont obligé; fournissez à ceux qui vous réclament les mêmes secours que vous avez reçus de ceux que vous avez réclamés. Bien-loin de faire dire de vous que les honneurs changent les mœurs, épuisez à l'égard de vos bienfaiteurs tout ce qu'ils doivent attendre de l'homme le plus reconnoissant, & soyez à l'égard des autres, généreux; mais si j'ose le dire, généreux jusqu'à la prodigalité. Quand on a été plus malheureux qu'on ne devoit l'être, on ne faudroit devenir trop généreux. Souvenez-vous toujours que la reconnoissance & la générosité sont les articles secrets & les conditions tacites de votre racommodement avec la fortune. Tels sont les droits de la vertu, que tôt ou tard elle est récompensée; fût-ce par miracles: ils ne sont pas nouveaux en faveur des âmes d'un ordre supérieur. Je n'ai rien lu qui m'ait plus touché, ni qui m'ait tant fait sentir le mérite de la générosité & de la reconnoissance, qu'un événe-

ment presque miraculeux dans l'Histoire de François premier par Varillas. Je doute qu'on le lise, sans adorer la Providence, sans espérer en elle, & sans respecter autant qu'on le doit les hommes vraiment vertueux.

Guillaume du Bellay Marquis de Langey mérite bien par les services importants qu'il a rendus à l'Etat, d'être placé parmi les hommes illustres. Intrépide dans la guerre, faisant honneur aux plus grands postes, consommé dans les négociations les plus délicates, vertueux pour la seule vertu, aussi magnifique dans les actions sourdes que superbe dans celles qui demandoient de l'éclat. Tel étoit M. de Langey. Reconnoissons le doigt de Dieu dans ce qui lui arrive & devenons à cet exemple plus généreux & plus reconnoissant. Voici ce que dit Varillas.

» La seule commission expédiée à propos fut celle de Langey vers les Princes de l'Empire, pour leur représenter qu'ils étoient juges nés entre l'Empereur & ses Feudataires, lorsqu'il s'agissoit de maintenir les investitures anciennes & que le Roi Très-Chrétien soumettoit à leur Tribunal ses droits & ceux de ses enfans sur le Duché de Milan.

» L'humeur bienfaisante de Langey le
 » tira dans ce voyage du plus grand dan-
 » ger qu'il ait couru de sa vie : & sous
 » lequel il eût infailliblement succombé,
 » si Dieu ne l'eût réservé pour d'autres
 » négociations où il y auroit plus de
 » gloire à mériter, & moins de risque à
 » courir. L'Empereur étoit averti par
 » les Emissaires secrets qu'il avoit en
 » France, du voyage que Langey de-
 » voit faire en Allemagne : & la passion
 » de se venger de ce Gentilhomme, qui
 » lui avoit fait le plus grand mal qu'il
 » pouvoit recevoir en ruinant la Ligue
 » de Suabe, & l'intérêt qu'il avoit d'em-
 » pêcher qu'il n'en formât une entre la
 » France & les Protestans d'Allemagne,
 » furent deux motifs assez puissans pour
 » faire résoudre sa perte. On eul'adres-
 » se de le peindre sans qu'il s'en apper-
 » çût, & d'envoyer de ses portraits sur
 » toutes les frontieres d'Allemagne,
 » avec commandement de l'arrêter de
 » toutes manieres. Le Rhin sur-tout fut
 » bordé de gens de guerre, à qui l'on
 » avoit donné de ses portraits, avec or-
 » dre de se défaire de la personne qu'ils
 » représentoient. On n'a pas su précisé-
 » ment si Langey étoit bien informé du
 » péril dans toute son étendue, ou s'il le
 » négligea par l'intrépidité qui lui étoit

» naturelle , & par son zele ardent pour
» le service de sa patrie ; mais il est cer-
» tain qu'il arriva sans obstacle à Ander-
» nac , où il avoit résolu de passer le
» Rhin. La Providence divine qui le
» conduisoit comme par la main , avoit
» disposé ses affaires de sorte, que la pre-
» miere personne qui le reconnut dans
» la Ville , fut un Gentilhomme d'Alle-
» magne qu'il avoit obligé dans une con-
» joncture assez rare pour être ici re-
» marquée.

» Ce Gentilhomme avoit porté les ar-
» mes en France sous le Comte Guilla-
» me de Furstemberg, & s'étoit vu réduit
» à la dernière misere par la perte de son
» bagage, & de ce qu'il avoit d'argent; il
» s'étoit adressé dans un état si déplora-
» ble à Langey , qui retournoit alors de
» son premier voyage d'Allemagne , &
» l'avoit prié d'un ton & d'un visage où
» la pudeur paroissoit assez , de l'assister
» dans sa misere. Langey ne le connois-
» soit point du tout ; mais il ne laissa pas
» d'être touché de pitié, soit qu'il remar-
» quât dans la physionomie du Gentil-
» homme, ce je ne fais quoi qui surprend
» agréablement , ou que son génie tra-
» vaillât dès-lors à lui procurer un ami,
» dont la reconnoissance héroïque lui
» devoit être si nécessaire. Il tira de sa

» poche six pieces d'or , & les donna au
 » Gentilhomme avec une joie qui ren-
 » doit sa charité encore plus considéra-
 » ble qu'elle ne l'étoit d'elle-même. Le
 » Gentilhomme prit les pieces d'or , en
 » ajoutant à son remerciement un sou-
 » hait très-ardent , de ne pas mourir in-
 » grat ; & l'occasion s'en offrit plutôt
 » qu'il ne pensoit.

» Il avoit obtenu de l'Empereur la
 » principale commission d'observer la
 » marche de Langey vers le Rhin , &
 » toutes les autres qui avoient été expé-
 » diées de ce côté-là, étoient subordon-
 » nées à la sienne. Il l'avoit acceptée sans
 » savoir que celui dont il s'agissoit ,
 » étoit son bienfaiteur , parce que Lan-
 » gey en obligeant de si bonne grace ,
 » s'étoit obstiné à lui cacher son nom. Il
 » crut bien d'abord en recevant le por-
 » trait de Langey, qu'il avoit de la res-
 » semblance avec l'homme à qui il étoit
 » redevable ; mais outre que la ressem-
 » blance n'étoit pas exacte , le portrait
 » n'étant qu'une copie assez imparfaite ,
 » & le Gentilhomme ne s'étant donné
 » ni le temps ni la peine de faire sur sa
 » pensée toute la réflexion qu'elle méri-
 » toit ; ce ne fut qu'au moment qu'il ap-
 » perçut Langey dans la rue, qu'il recon-
 » nut dans la même personne son bien-

» fauteur, & celui dont on lui avoit com-
» mandé de se saisir mort ou vif. La gé-
» nérosité dont il se piquoit, ne lui per-
» mit pas de délibérer s'il lui sauveroit
» la vie ; il eut seulement peur d'en être
» empêché par ceux qui avoient le même
» ordre que lui, s'ils venoient à passer
» par-là ; & cette seule considération le
» retint d'embrasser Langey. Il se con-
» tenta de le saluer en françois, & de le
» prier qu'il lui pût dire deux mots dans
» une maison qu'il lui montra. Langey
» qui ne connoissoit point le Gentilhom-
» me, & se défioit de tout, douta d'abord
» s'il devoit avoir cette complaisance
» pour un inconnu ; mais sa bonne for-
» tune lui inspira un moment après, d'é-
» couter ce qu'on avoit à lui proposer. Il
» suivit le Gentilhomme dans la maison,
» & se laissa enfermer avec lui dans une
» Chambre. Alors le Gentilhomme après
» avoir sondé en vain, s'il étoit connu,
» se découvrit, & dit à Langey ; qu'il
» lui vouloit montrer qu'il n'avoit pas
» obligé un ingrat. Il lui découvrit en-
» suite le dessein formé de le perdre, &
» lui en montra l'ordre ; il lui fit com-
» prendre l'impossibilité où il étoit de
» poursuivre sa route sans être pris ou
» tué, ce qui ne seroit qu'une même
» chose ; dont il conclut, & tâcha de lui

» persuader qu'il devoit retourner en
 » France, sur l'offre qu'il fit de faci-
 » liter sa retraite par des adresses sûres
 » & secrettes.

» Langey, après avoir remercié son
 » ami, lui repartit en sa maniere courte
 » & coupée, qu'il devoit sa vie à son
 » pays, que le Roi son maître lui avoit
 » commandé d'aller encore désabuser
 » les Allemands des impostures dont ils
 » étoient prévenus; qu'en acceptant cet
 » emploi, il avoit bien prévu qu'il ne
 » pouvoit éviter la mort sans une affis-
 » tance de Dieu toute particuliere;
 » mais qu'il s'y étoit résolu, & qu'il
 » n'y avoit que la mort ou la prison ca-
 » pables de l'arrêter.

» Ce Gentilhomme ravi d'une intrépi-
 » dité si héroïque, repliqua en même
 » style, qu'il ne tiendrait pas non plus
 » à lui qu'il ne servit sa patrie, en contri-
 » buant à désabuser les Allemands; que
 » l'exemple de vertu que Langey lui
 » montrait, étoit trop beau pour n'être
 » pas suivi, quand même il lui en devoit
 » coûter la vie, & qu'il prétendoit au
 » moins participer à la gloire que Langey
 » alloit acquérir, en facilitant son voya-
 » ge. Il lui remontra ensuite, qu'en quel-
 » que endroit qu'il allât, il ne pourroit
 » éviter d'être découvert, s'il n'appor-

» toit les précautions qu'il alloit lui mar-
» quer. Elles confistoient à renvoyer le
» feul Domestique qui le fuivoit, & à re-
» cevoir en fa place de la main du Gen-
» tilhomme un Valet de confiance qui le
» viendrait prendre à l'entrée de la nuit,
» le feroit marcher tant qu'elle dureroit
» & le meneroit reposer le jour fuivant
» dans une maison champêtre de con-
» noissance, où il feroit en sûreté. Que
» le même Valet auroit soin de le con-
» duire ainfi toutes les nuits, & de lui
» trouver de semblables gîtes jusqu'à ce
» qu'il fût arrivé sur les terres du Duc
» de Saxe, ou il n'auroit plus rien à
» craindre. Langey connoiffant par l'ex-
» périence que son ami lui propofoit, le
» desir sincere dont il brûloit de le servir,
» s'abandonna à fa conduite, & l'éprou-
» va auffi heureuse que fidele, non-seu-
» lement pour le voyage de Saxe, mais
» encore pour le retour.

Cet événement ne me laisse plus rien à dire de la reconnoissance & de la générosité : il en fait l'éloge, il en donne l'exemple, il en impose la loi. On y reconnoît même l'abrégé de toutes les vertus; grandeur d'ame, justesse d'esprit, sage confiance, sage précaution, zele ardent pour sa patrie, fidélité inviolable pour son Roi; tout cela se trouve dans un même trait.

Je vais approfondir par le portrait d'un grand Homme l'impression que je crois avoir commencé de faire sur vous par le détail d'une grande action.

Je ne fais rien de mieux pour former le caractère d'un jeune homme que de lui mettre souvent de grands modèles devant les yeux. Les exemples touchent plus que les maximes. Il est vrai que rien ne seroit plus propre à porter à la vertu que les maximes de Marc-Antonin, si l'on ne trouvoit encore un plus puissant motif dans ses exemples. Lisons sans cesse les réflexions morales de ce grand Empereur, mais lisons & relisons en même-temps tous les traits de sa vie : en voici quelques-uns qu'on me permettra de rapporter ici ; j'aime à ramasser tout ce qui peut inspirer du goût pour les vertus dont je demande la pratique. Malheur à nous, si après avoir médité Marc-Antonin, nous ne sommes ni plus justes ni plus reconnoissans, ni plus généreux.

Marc-Antonin étoit constant & modeste, grave & complaisant, clément & juste, aussi indulgent pour les autres que sévère pour lui-même, insensible à la vaine gloire, inébranlable dans les desseins qu'il formoit toujours après y avoir bien pensé & jamais par passion ni

par caprice, ennemi des flatteurs, pieux sans affectation, modéré en toutes choses, toujours égal, toujours le maître de lui-même, toujours soumis à la raison, incapable de déguisement, toujours en garde contre l'amour propre, jamais impatient ni inquiet, très-prompt à pardonner les plus grandes fautes quand elles ne regardoient que lui seul, & inexorable quand la dernière nécessité, c'est-à-dire, l'intérêt du public, le forçoit à les punir. Il avoit toujours en vue le bien de l'Etat en tout ce qu'il faisoit, & jamais ni son plaisir, ni son intérêt, ni sa gloire particuliere : enfin, il suivoit en tout la justice & ne disoit jamais que la vérité.

On ne sauroit lire le discours que Marc-Antonin fit à ses principaux Officiers aux approches de la mort, sans être tendrement touché, sans être même édifié. On y découvre toute la force de son esprit, toute la grandeur de son ame, tout son goût pour la justice, & le desir dévorant qu'il avoit d'inspirer ce goût à son fils, qui trop jeune encore pour profiter des leçons d'un si digne pere, négligea même d'imiter ses exemples, & devint un composé monstrueux de tous les vices.

Enfin, celui qui nous a fait le beau présent de la vie de Marc-Antonin, ajouta

te, qu'il mourut, laissant un regret infini à ceux de son siècle, & un souvenir éternel de sa vertu à la postérité.... Il sembloit que la gloire, que la félicité de l'Empire, que tout fut mort avec Antonin. Les uns l'appelloient leur pere, les autres leur frere¹, ceux-ci leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur Prince prudent, sage, & le modele de toutes les vertus : & ce qui est très-rare parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges différentes, il n'y en avoit pas un seul qui ne dit la vérité. Le Sénat & le peuple l'adorerent avant même que ses funeraillles fussent achevées, & comme si c'eût été peu de chose que de lui élever une statue d'or dans la chambre Julienne, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara sacrilèges ceux qui n'auroient pas dans leur maison, selon leur fortune, ou un portrait, ou une statue d'Antonin.

C H A P I T R E V I.

S'attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du sort. Du trop d'attache aux richesses. De la modération dans le desir de faire fortune. Du choix d'un état de vie. De la dissipation ; du bon usage du crédit , de l'autorité & du bien. Conserver de la fermeté dans les disgraces.

IL est bien peu d'Antonins dans le monde. Préparons-nous de bonne heure à l'iniquité des hommes, & attendons-nous aux caprices du sort, si nous ne voulons pas être-les dupes des événemens. La fortune est une folle, passons-lui ses extravagances. Il est un peu plus difficile de s'accoutumer à l'injustice ; mais plus nous souffrons de l'iniquité, plus il est doux de ne la pas commettre.

Si nous sommes bien nés, nous restons persuadés jusqu'à vingt ans qu'il n'y a pas un malhonnête homme sur la terre, & parce que nous avons été mieux élevés que le commun des hommes, nous nous figurons que notre bonheur croîtra toujours. Ces deux préjugés sont bien flatteurs : pourquoi faut-il qu'ils soient

faux? De si douces erreurs ne nous séduisent pas long-temps : à peine notre âge avance que nous nous embarquons imperceptiblement dans un genre de vie dont les détails nous exposent à devenir presque toujours la victime de la dureté, de la cruauté, de la trahison, des faux jugemens, en un mot, de toute l'iniquité, ou du moins de la bizarrerie des hommes, & de tous les caprices de la Fortune.

Amassez en chemin faisant & par précaution assez de bon esprit, assez de vertu, pour pouvoir un jour vous familiariser avec la patience, le temps viendra que vous en aurez besoin. Cette prophétie n'est pas réjouissante, mais elle est vraie. Je souhaite pourtant que l'expérience ne vous en convainque pas, & que la patience qu'il est toujours nécessaire d'acquérir, soit pour vous une vertu de surabondance.

Si jamais l'injustice renverse vos projets, empoisonne votre mérite, vous préfère d'indignes concurrens ; si elle entame votre patrimoine, si elle attente à votre réputation, à votre honneur, vous vous ferez bon gré d'avoir médité par avance sur l'iniquité des hommes & sur l'inconstance de la fortune. Il n'y a que les malheurs auxquels on pouvoit natu-

rellement ne se pas attendre, qui puissent déconcerter l'homme fort & prudent; prévenez cette surprise, faites par prévoyance provision de fermeté; que la réflexion supplée à l'expérience: les coups prévus blessent moins.

Comment concilier deux maximes également sages qui paroissent contradictoires? Se préparer à ne trouver presque point de justice dans le monde, & penser bien d'autrui: rien de plus facile. Pensons mal des hommes en général, pensons bien de chaque homme en particulier.

En effet nous ferions de la prudence une vertu monstrueuse, ou plutôt un vice affreux, si elle nous portoit à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craignissions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un frippon; nous ne saurions nous former une telle idée sans détruire les principes & du Christianisme & de notre propre bonheur. Nous sommes donc intéressés pour le temps & pour l'avenir à penser bien de ceux avec lesquels nous avons à vivre; & si les jugemens que nous en portons sont faux, que ce ne soit que pour leur être trop avantageux; mais en même-temps attendons-nous à trouver dans le monde peu de

bonne foi, peu de probité, peu de défintéressement, peu de vérité, peu de justice.

Ce sentiment que nous devons avoir du monde en général, porte un grand fruit quand nous souffrons une iniquité; mais il demande un tempérament, c'est de ne nous pas faire souffrir par avance de l'idée d'une injustice que nous n'essuyons peut-être pas. Vous ne sauriez montrer plus de petitesse d'âme qu'en vous défiant de tout le genre humain, vous ne sauriez montrer moins d'esprit qu'en vous fiant à tout le monde.

Si vous êtes bien convaincu que la probité & la bonne foi ne sont plus les vertus favorites des hommes, vous ne serez point désolé quand on vous jouera un mauvais tour. Mais je croyois cet homme-là le plus honnête homme du monde: mais je le croyois mon ami, mais il étoit mon parent, & mon proche parent? Tout cela peut servir à justifier votre confiance; mais enfin, pensez une bonne fois pour toujours, que chez la plupart des hommes l'intérêt est au-dessus de tout sentiment d'amitié, de parenté, de probité.

Je vous trouve dans la consternation; qu'avez-vous? On vous a manqué de parole, on vous a juré le faux, on vous

a supplanté dans vos vues , au moment même qu'on vous promettoit de les seconder ? Souffrez patiemment , & ne vous plaignez que de vous-même d'avoir cru que les hommes étoient vrais.

Un Créancier vous presse; cependant il regorge de bien , & il vous fait dans une crise affreuse ; si vous ne le payez promptement, vous allez périr. Déjà les diligences se multiplient , meubles , immeubles , tout lui convient ? Vîte , empruntez , vendez s'il le faut , & le satisfaites sans murmurer. Il est riche & dur , c'est l'usage.

Quoi , vous soupirez pour un procès perdu ! je conviens que vous ne deviez pas le perdre : on vous a fait une injustice criante de deshonorer votre terre à propos de rien quand vous aviez fourni des titres incontestables : il sautoit aux yeux que vous ne deviez rien de la somme à laquelle vous êtes condamné : on vous devoit des éloges , & l'on vous blâme d'avoir protégé votre parent, votre ami, votre voisin, votre domestique. Vos Juges vous promettoient merveilles , mais enfin , une belle femme a séduit votre Rapporteur. Et de quoi soupirez-vous ? Que n'appreniez-vous à perdre à propos , c'est un gain sûr ; que n'évitiez-vous de plaider à quelque prix

que ce pût être ; & si le mal étoit inévitable , que ne vous attendiez-vous à l'iniquité , vous ne soupireriez pas ?

De toutes les injustices auxquelles nous sommes en butte , il n'en est point qui coûte plus à digérer que celle que nous souffrons de la part des hommes sur qui nous avons le plus de droit de compter. Plus la main qui frappe est chère , plus le coup est sensible ; & telle est le malheur de la condition humaine , que ce qui devoit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie , est souvent la source de nos chagrins les plus cuisans. La femme la plus vertueuse ne trouve pas toujours un mari raisonnable , l'époux complaisant & attentif n'est pas toujours le plus aimé , le pere le plus tendre travaille souvent pour de mauvais sujets , & l'ami le plus fidele trouve quelquefois qu'il ne s'étoit attaché qu'à un inconstant ou à un ingrat. Dans tous ces cas , recourez à la résignation , armez-vous d'une patience mâle , voilà l'antidote : mais faut-il souffrir par précaution d'un mal qui peut ne pas arriver ? Non , je viens de le dire. Que faut-il donc ? s'attendre à tout , & ne rien craindre.

Il n'est pas décidé ce qui mettra votre patience à de plus rudes épreuves , ou l'iniquité des hommes , ou l'inflexibilité du

fort. Pour résoudre la question, il faut droit savoir la qualité de l'injustice, le degré de malheur, & quelle est votre disposition : d'ailleurs, il est une infinité d'événemens où l'injustice des hommes produit les disgraces de la fortune, Que celui-là est à plaindre sur qui le malheur & l'injustice s'acharnent comme de concert ! Quand l'un & l'autre semblent se réunir pour travailler à votre désolation, il ne vous importe guere de savoir qui des deux y a le plus ou le moins de part. N'usez pas la force qui vous reste, en vaines considérations, en méditations séches, stériles & accablantes. En des cas moins pressans, & quand vous n'aviez qu'un ennemi à combattre, je vous ai conseillé la résignation & la patience ; ici vous en avez deux, & j'ai deux remèdes à vous proposer : tandis que la crise dure, méditez la belle maxime d'Horace, *levius sit patientiâ* ; & si l'on met votre patience à trop d'épreuves, fortifiez-la par cette réflexion si consolante du même Auteur : *Non si malè nunc, & sic olim erit.*

Si la fortune ne s'est point encore attachée à vous persécuter, si vous n'en avez effuyé que quelque bizarrerie qui ne fût pas pour vous faire conclure que vous êtes né vraiment malheureux, vous

regarderez comme le plus grand malheur de votre vie la première injustice que vous aurez à soutenir; c'est une erreur, & c'est l'erreur de votre probité, qui croyoit la probité commune. Détrompez-vous par la réflexion, avant que d'être obligé de vous détromper par l'expérience; ne croyez pas être souverainement malheureux, parce que vous souffrirez plus d'une injustice, songez que c'est une condition presque nécessaire de l'humanité. Ne croyez pas non plus être l'homme du monde le plus à plaindre, parce qu'il arrivera quelque dérangement dans vos biens. Un incendie, un débordement, des années stériles, la perte d'un procès, la suppression d'une charge, la mort d'un patron, de grandes maladies, voilà des revers & des malheurs: mais avez-vous dû vous attendre en cette vie à une félicité fixe & complète, détrompez-vous; le monde n'est le Paradis terrestre que pour une très-petite poignée de gens qui payeront peut-être bien cher un jour les délices de leur pèlerinage: & d'ailleurs, dans ce monde, combien de millions d'hommes cent & cent fois plus malheureux que vous?

Il est des revers de fortune de tant d'espèces, que vous ne sauriez les éviter tous; & il n'est point d'homme qui ne

soit la dupe de l'idée qu'il se forme du monde en y entrant. D'abord on ne marche que sur des fleurs , tout rit , tout est beau : on attend d'une charge, d'un emploi , d'une alliance l'agrément de mener une vie qui pour devenir plus rangée n'en sera pas moins réjouissante. Un état plus indépendant, plus brillant, une fortune plus arrondie , des plaisirs plus sûrs , plus réglés , plus innocens , tout cela vous tente & vous séduit. Mais en vous affranchissant d'une espece de dépendance , vous n'avez pas pensé à celle dont vous alliez vous charger ; vous ne regardiez que dans un point de vue fort éloigné les soins de votre ménage , les amertumes de cet emploi , les peines de cette charge ; vous n'avez point compté sur la diminution que pourroit souffrir votre fortune par vos propres folies, par une augmentation nécessaire de dépense , par la révolution des choses , par les élémens , par vos malheurs , par l'iniquité des hommes : enfin des chagrins réels prennent la place de vos espérances chimériques , & vous souffrez d'autant plus vivement , que vous vous êtes plus lourdement trompé dans votre calcul. Vous souffririez moins, si l'on vous avoit accoutumé à compter juste.

Ce Ministre vous ouvre son cabinet,

&

& il vous promet mille bons offices ? la mort vous l'enleve dans le temps qu'il alloit effectuer ses promesses , peut-être même le voyez-vous ne vous aimer plus : vos défauts ou vos ennemis vous ôtent sa bienveillance. Ce pere qui fut peut-être le meilleur pere de son siecle, & par un justeretour le pere le plus tendrement aimé ; pere sur la vieillesse duquel vous aviez fait de si louables projets de respect & de reconnoissance ? la fortune lui devient contraire, ou un mal contagieux va vous l'arracher. Ce fils unique est le premier motif de vos soins , & le seul objet de votre espérance ? il se tourne au mal, ou vous le perdez quand vous en aviez besoin pour vous soutenir. Ce proche parent étoit devenu votre ami intime, (heureux & rare événement, dont j'ai pourtant vu plus d'un exemple !) vous n'aviez ensemble qu'un cœur, qu'un esprit ; la conformité de vos sentimens & de vos manieres étoit un garant infail-
 lible que vous vous aimeriez jusqu'au tombeau ; & ce terme paroissoit fort éloigné pour vous qui étiez jeunes l'un & l'autre ; la fièvre vous le ravit, & il ne laisse qu'un fils qui craint de vous connoître, ou une veuve qui vous persécute. Que d'amertumes au lieu des douceurs que vous attendiez.

La perte de nos proches est une perte irréparable : dès-là elle peut nous causer une douleur bien sensible ; mais quand vous ferez dans le cas , souvenez-vous de ce beau mot : Il n'y a qu'une premiere mort , non plus qu'une premiere nuit , qui ait mérité de l'étonnement & de la tristesse.

Je fais que le chagrin de perdre notre parent ou notre ami , peut devenir plus vif par les circonstances particulieres. L'âge peu avancé qui ne nous faisoit pas prévoir un accident si funeste , ces secours de toute espee sur lesquels nous comptions , ce commerce de sentimens délicats qui vous est interdit pour toujours ; que de malheurs dans un même malheur ! Mais n'ai-je point tort de proposer aux hommes , comme un des plus grands malheurs de leur vie , la mort de leurs proches , de leurs amis ? Ce sentiment est-il donc le sentiment général ? Non , la plus légère perte que nous souffrons dans nos biens , nous jette dans une plus grande consternation que la mort de notre ami. Pourquoi cela ? Chez la plupart des hommes la bonté du cœur est une foiblesse , l'esprit d'intérêt est une vertu.

Laissons vivre les hommes à leur fantaisie , plaignons-les , & corrigeons-nous ;

pefons tout , non au poids de la cupidité , mais dans la balance de la justice , mais selon les regles de la raison. Consultons en tout la prudence , non cette prudence fausse qui s'empare du bandeau de la fortune pour nous fermer les yeux , mais la prudence chrétienne & raisonnable qui nous apprend à nous procurer & à nous conserver les besoins de la vie , sans nous rendre insensibles à ceux d'autrui ; qui nous apprend à prévoir les disgraces , à connoître nos vrais avantages , & à modérer nos desirs.

Vous souffrirez bien moins de l'iniquité des hommes & des révolutions de la fortune , si vous n'avez qu'un attachement raisonnable aux richesses. Que l'avare en fasse son Dieu , cela est juste ; mais que le goût outré pour le bien infecte presque tous les hommes , c'est ce que j'ai peine à concevoir. Garantissez-vous de cette erreur que j'ose nommer une véritable hérésie en fait de morale & de raison ; prévenez cet abus par des réflexions judicieuses. Un peu plus d'argent n'est pas un moyen aussi sûr , à beaucoup près , pour devenir heureux , que de savoir modérer ses desirs. Vous parviendrez à sauver votre cœur , si vous savez désabuser votre esprit. N'oubliez point ces trois maximes : Ce qui est de-

sié est toujours plus agréable que ce qui est possédé : un homme qui ne desiré point une chose n'est pas moins heureux que celui qui la possède. Rien de mortel pour un cœur immortel.

Ajoutez à cette réflexion celle d'un Auteur très-délicat. Il dit que le mauvais raisonnement :

A l'avare peint l'opulence
Comme le seul suprême bien ,
Et dans le sein de l'abondance ,
Par la frayeur de l'indigence ,
Il le réduit à n'avoir rien.

Un autre Auteur a dit que :

Pour ne manquer jamais , l'avare sur son or
Meurt de faim , sans oser entamer son trésor.

L'attachement trop vif aux richesses est de toutes les passions la plus honteuse , la plus tyrannique & la plus nuisible à celui qui en est possédé ; c'est le vice le plus déshonorant , & celui qui conduit à plus d'injustices. Il marque tout à la fois un caractère de bassesse & d'inhumanité ; il nous porte à faire souffrir les autres , & nous fait souffrir nous-mêmes ; il nous prive du plaisir de jouir , il nous livre au trouble , à l'agitation , à l'inquiétude ; en un mot , il a presque tous les traits de l'infame avarice. Sur-tout souvenez-vous que toute a-

tion qui n'est qu'équivoque pour un prêteur usuraire, est un crime effectif pour un honnête homme.

Comparez un moment le trésor d'un homme sage au trésor d'un *harpagon*. L'un avec peu est toujours riche, l'autre est toujours pauvre au milieu de l'abondance ; l'un est toujours égal, toujours tranquille, toujours noble & libéral, l'autre est toujours agité, toujours allarmé, toujours consumé de frayeurs & de craintes, desirant toujours, ne jouissant jamais, toujours emprisonné dans sa turpitude comme dans un cachot noir, où il se refuse l'aumône à lui-même : l'un est toujours heureux, l'autre toujours malheureux. C'est donc le jugement sain, le bon esprit, le bon cœur ; en un mot, c'est la sagesse, & non le plus de bien, qui nous procure par la tranquillité de l'ame la véritable abondance, le vrai bonheur & les vrais plaisirs.

J'ose appeller la Bruyere l'Evangéliste de la probité & de la raison, je ne citerai qu'un seul de ses traits sur les faiseurs de fortune. Il y a, dit-il, des ames sales, pêtries de boue & d'ordure, éprises du gain & de l'intérêt comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu, capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir & de ne point perdre, cu-

rieuses & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquietes sur le rabais ou sur le décri des monnoies, enfoncées & comme abymées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent.

Au contraire, voyez cet homme cité par tout pour un homme fort, pour un homme sage : il n'est pourtant que raisonnable ; & vous pouvez l'imiter. Le tonnerre a foudroyé un pavillon de son château ; la grêle a moissonné ses guérets, la mortalité a dépeuplé sa bergerie ; il se console de ce qu'il a perdu, par ce qui lui reste ; & loin de faire un procès aux élémens, aux accidens, il moralise avec ses amis, & se réjouit en moralisant. Il s'étoit accoutumé à méditer sur l'inconstance de la fortune, il s'étoit préparé aux événemens, fruit merveilleux de la réflexion.

Entrez dans la maison de ce vieux Citadin. De la cave au grenier, tout est coffre fort chez lui ; il n'a jamais su offrir un verre d'eau à personne ; mais s'il est incapable de faire du bien, il est en place à pouvoir nuire. Il est sans enfans, il a trente mille livres de rente : tout vieux

qu'il est, il a de la santé ; cependant il est abymé dans la douleur , toute la ville le complimente. Quelle est donc le grand malheur qui fait trembler pour sa vie ? Il lui est mort un cheval de carrosse de vingt-cinq écus. Image naturelle de l'avarice , mieux peinte encore dans ces Vers de la Motte.

Montre nous l'Avarice à l'œil sombre , au
reint blême ,

Ardente à se tyranniser.

Et qui craint follement de perdre le bien
même

Dont elle ne veut point user.

Quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais sortir de ses fers ; c'est un contrepoids au mérite qui fait pancher la balance. Ce vice seul suffit pour faire tomber dans le ridicule des gens qui se feroient distinguer par de bonnes qualités.

L'homme moins vicieux que l'avare , mais toujours né petit , murmure pour un verre cassé ; l'homme né grand supporte avec tranquillité une perte considérable. Le premier ne demande point aux hommes de la délicatesse dans les procédés , pourvu qu'ils le laissent dans sa petitesse , & qu'il ne soit point en butte à leur injustice ; il a moins de plaisirs, mais il souffre moins. Le second, qui a vu brû-

ler sa maison de sang froid , est inconso-
lable de ce que son ami ne lui a pas tenu
parole. Que n'étudioient-ils le monde ?
L'ame manque à l'un , l'usage à l'autre ;
ni l'un ni l'autre ne sont ou tout-à-fait
heureux , ou tout-à-fait malheureux.

Celui-là est presque toujours tout-à-fait
heureux , qui pénétré de bonne heure des
sages conseils d'Horace , fait s'éloigner
du tracas des affaires , & cultiver tran-
quillement le champ de ses aïeux , qui
fait se croire assez richement meublé en
révoquant sur sa table la salière à l'anti-
que que son pere lui a laissé comme un
monument précieux de la modération
des premiers temps ; qui fait mépriser l'i-
nutile & jouir du nécessaire , & qui con-
tent avec un bien médiocre , voit à l'abri
de la tranquillité & du désintéressement
tous les naufrages qui se font sur la mer
orageuse de la fortune. Grands postes ,
biens immenses , les hommes vous sou-
haiteroient-ils avec tant d'empressement
s'ils étoient capables de cette disposition
intérieure , qui procure tout ensemble
la satisfaction , le repos & la sûreté ?

Le Chêne ambitieux , malgré sa fermeté ,
Tient peu contre Eole irrité ,
L'humble Roseau craint moins l'orage.
L'heureuse médiocrité ,
Qui plaît si fort à l'homme sage ,
Assûre sa félicité.

Dans la médiocrité on se regle, on mesure, on se contient : mais les grandes richesses conduisent ordinairement à la pauvreté par le mauvais usage qu'on en fait. Cette médiocrité est d'un grand prix pour ceux qui connoissent la valeur & l'usage des choses. Je ne fais qu'un plus grand bien, c'est la modération des desirs.

Savoir jouir de ce qu'on a,
 Ne rien souhaiter au-delà,
 Ne craindre en ses procès l'argent ni la cabale,
 Un bon livre, un ami, voilà le vrai bonheur ;
 La modération du cœur
 Est la pierre philosophale.

Ce grand Roi, le modele de tous les Rois, ce souverainement honnête homme, autant le pere que le maître de ses peuples, Henri IV, avoit le cœur droit & l'esprit juste. Du faite des grandeurs, qui l'embarrassoient pourtant moins qu'un autre, il faisoit l'éloge de cette heureuse médiocrité : il trouvoit heureux le Gentilhomme, qui avec dix mille livres de rente savoit vivre loin de la Cour. Que cette réflexion est judicieuse ! Prenez-en l'esprit. Henri IV, plus soldat & plus vainqueur qu'Alexandre, n'en étoit pas moins le plus pacifique & le plus débonnaire de tous les Princes. Il avoit aussi tout l'esprit du monde, & on ne fait lequel l'emporte, de ce qu'il

a dit, ou de ce qu'il a fait. Qu'il pensoit bien ! mais il parloit en grand Roi.

Heureux, disoit Quinault, qui peut être assuré

De disposer de son cœur à son gré !

Mais plus heureux celui qui dans sa solitude,
Sans desirs, sans inquiétude,
Se console d'être ignoré !

Je ne prétends pas pourtant nuire à l'émulation : mais enfin quand on est guéri des grandes passions, & revenu de l'étourderie ; quand le cœur est libre, & que la raison est dans tout son plein, quand on réfléchit solidement, & qu'on connoît toute la valeur de l'indépendance, ha ! que l'ame est tranquille, que les jours sont beaux, que les nuits sont douces, que la vie coule légèrement ! Je suis persuadé que c'est à cette tranquillité intérieure que l'Abbé Regnier a dû le plaisir de jouir de toute sa santé, & de tout son esprit, même au-delà de quatre-vingts ans.

Soumis aux loix, libre du reste,

Je me suis proposé toujours

De suivre le tranquille cours

D'une vie égale & modeste,

Où m'accommodant à mon sort,

Ne comptant pour rien de paroître,

Et de mes desirs rendu maître

Je vécusse à moi-même en attendant la mort.

Maintenant, graces à mon âge,
 Graces à la droite raison,
 Qui ne luit jamais davantage
 Que dans notre arriere saison,
 Exempt de crainte, exempt d'envie,
 Satisfait d'un modique bien,
 Je commence à mener la vie
 D'un homme qui n'aspire à rien.
 Je ne fais la cour à personne :
 De la paix de l'esprit je goûte les plaisirs ;
 Et je jouis dans mon automne
 De l'indépendance que donne
 Le retranchement des desirs.

Ces maximes sont excellentes : elles ne dispensent pas pourtant les peres de famille, moins libres que l'Abbé Regnier, de tout ce qu'ils doivent à leurs enfans. Je suppose ces devoirs sage-ment remplis : mais l'homme devenu tout à fait maître de lui-même, doit devenir peu à peu maître de ses mouvemens. Il doit commencer par en émouffer le *corrosif*, & s'élever par degrés jusqu'à des objets dignes de ses réflexions. Parvenu à cet état heureux & paisible, combien trouve-t-il à plaindre ces cœurs tumultueux, toujours inquiets, toujours agités, à qui la Religion, la raison, la paix intérieure & le bon esprit paroissent des chimeres ?

Celui qui n'est que malheureux peut ne l'être qu'en partie, & ne l'être pas toujours ; mais les événemens n'ajou-

tent guere aux malheurs de l'avare. Il ne laisse rien à faire à l'injustice des autres , ni aux revers de la fortune ; il porte au fond de son cœur les premiers principes de toute disgrâce , de toute iniquité ; iniquité , dont il se punit lui-même , puisqu'il est tout à la fois l'auteur & l'exécuteur de son supplice. Son ame de boue lui fournit cent fois par jour de nouvelles causes & de nouveaux moyens de souffrir.

Je n'ai point d'assez vives couleurs pour bien peindre l'avarice. Heureux si je vous ai fait sentir que par ce vice vous seriez toujours malheureux , toujours déshonoré. Dès que vous n'aimez le bien que pour en faire un honnête usage , vous n'en souhaiterez l'accroissement qu'avec modération. Si l'injustice , si les revers , si des malheurs domestiques ont dérangé vos affaires , si vous n'avez pas trouvé dans vos successions le bien que vous en attendiez , mettez vos talens en œuvre , profitez du crédit de vos patrons , je le veux bien & je vous le conseille ; mais souvenez-vous toujours que la fortune n'est qu'une capricieuse. Tout ce qui porte ce caractère , ne mérite pas un grand attachement. La fortune même dans sa bonne humeur n'est auprès de la modération

des desirs que ce que les coquettes & les folles sont auprès des femmes raisonnables.

L'honneur & la sagesse imposent de grandes restrictions au desir de faire fortune. Les conditions paroissent dures : mais dans le vrai rien ne doit être pénible quand il s'agit de réprimer la vivacité d'un desir aussi dangereux. Tout bien qui vous expose au murmure intérieur de votre ame, à la critique des censeurs, & à sentir l'amertume des revers, n'est qu'un bien apparent. Tâchez de faire fortune : mais soyez toujours consolé si vous ne la faites pas ; toujours gracieux, toujours bienfaisant si vous la faites ; toujours infiniment délicat sur les moyens, infiniment circonspect dans l'action. Quoi de plus propre à vous consoler de ne pas obtenir ce qui vous est dû, que de voir accorder à cent faquins ce qu'on ne leur doit pas. Mais aussi c'est un plaisir bien flatteur pour un Ministre, que de réprimer l'avidité d'un insatiable pour rendre un honnête homme heureux.

Si toutes réflexions faites, & faites judicieusement, vous prenez le parti de vous embarquer, choisissez le meilleur vaisseau, attendez le vent favorable, mettez à la voile, voguez ; mais en route ne perdez jamais de vue la carte du vrai

honneur. Il vaudroit mille fois mieux périr dans le port, que d'aller briser contre les écueils de l'avidité & du gain fordide. Souvenez-vous ici de ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent sur le parti de la Robe.

La fortune de la guerre est sans contredit la plus belle de toutes. Si les périls sont plus grands & plus fréquens, la gloire qui en résulte les surmonte; & tout est possible à l'homme d'honneur, qui aime autant qu'il le doit sa patrie & son Roi. Il n'est question que de savoir exposer sa vie & d'allier la prudence à la valeur. Si vous parvenez aux grands honneurs & aux grands biens, sâchez jouir des uns avec modestie, des autres avec bonté.

Mais que cette fortune est difficile à faire, qu'elle exige de vertus ! Il faut de la souplesse avec des sentimens nobles, de l'œconomie & de la générosité, de la fierté sans arrogance, de la valeur sans emportement : il faut de la sagesse, de la vigilance, de la patience & de l'exactitude : il faut se souvenir toujours de sa naissance pour éviter la bassesse & la crapule, & sans s'en prévaloir jamais avec ses supérieurs ni avec ses égaux : il faut si bien régler sa dépense qu'on ne passe pas pour un emprunteur, encore moins pour un escroc. J'aime fort qu'un Garde-

marine se rappelle souvent la fortune d'un Duquesne & d'un Jean Bart parmi nous, d'un Trump & d'un Ruiter chez les Hollandois, & d'un Drac chez les Anglois. Mais qu'il y pense toujours par émulation, jamais par envie. Qu'il apprenne d'eux à vivre souvent de biscuit. Tous les commencemens sont pénibles.

Un pere chargé d'enfans fait des efforts pour les placer: si quelques-uns paroissent nés pour la guerre, il met tout en œuvre pour leur procurer de l'emploi. Qu'un de ses fils bien pénétré des bontés de son pere n'en abuse pas, qu'il ait toujours devant les yeux l'état de sa fortune & de sa famille, qu'avec une dépense sagement mesurée il se fasse estimer de tout son corps: en ce cas le pere charmé sent redoubler sa tendresse paternelle; de nouveaux efforts ne lui coûtent rien, il s'épuise avec plaisir, il achete: & c'est la porte de l'avancement. Au contraire qu'un étourdi mange avec une actrice ou perde au lansquenet l'argent destiné pour sa compagnie, qu'un fanfaron se fasse purger quand il faut monter à l'assaut, qu'un efféminé s'adonise quand il faut marcher à l'ennemi, qu'un débauché ne recrute pas sa troupe, qu'un orgueilleux ou un brutal ne fasse jamais sa cour à ses supérieurs, qu'un mutin

insulte ses camarades, tous se font chasser. La guerre est l'Ecole du vrai Mérite: quand on a bien fait cet apprentissage, à la fin, pour peu qu'on ait de bonheur, la fortune enrichit la vertu, & la gloire la couronne.

Tout persuadé que je suis que le métier de la guerre est de tous les moyens celui qui supplée le plus honorablement au défaut de patrimoine, je ne vous conseille d'embrasser ce parti qu'autant que vous vous sentez l'inclination & les dispositions nécessaires pour le succès. Tous les hommes ont une vocation. Si on se sent le talent qui lui est propre, & qu'en soi la vocation soit louable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des ressources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des ressources au mérite.

Mais prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous supposez pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'est pas un motif qui doive vous déterminer à un choix si important. Ne prenez pas non plus pour des dispositions naturelles, ce que l'amour propre vous dit en votre faveur. Il est

bien plus sûr de vous en rapporter à vos amis qu'à vous-même; ils vous connoissent mieux que vous ne vous connoissez; ils vous doivent toutes leurs attentions, toutes leurs lumieres. La Religion & le vrai honneur présideront toujours à un conseil aussi décisif. Consultez encore votre nom, la situation de vos affaires, la portée de votre génie, la trempe de votre cœur; examinez, & du côté de l'ame, & du côté de l'esprit par quelle espece de mérite vous pouvez aller plus loin. Après toutes ces précautions sagement prises, dès que votre choix est fait, rapportez-y tous les moyens d'avancement que vous avez au dehors, & que la perfection dans votre état attire vos premiers soins, & fasse toujours votre principale étude. On estime un bon Ouvrier, on abhorre un méchant Juge.

Les services qu'on rend à la patrie, de quelque espece qu'il soient, sont toujours glorieux, & il est bien flatteur de devoir sa fortune à ses services. Connoissez-vous l'Europe & les ressorts qui font mouvoir chaque Puissance? avez-vous le génie assez délié pour manier des affaires délicates? saurez-vous persuader l'homme épais & défiant, pénétrer les vues d'un autre plus adroit, & l'amener lui-

même à vos fins , démêler & flatter les intérêts cachés du Ministre qu'on vous mettra en tête ? serez-vous ferme avec l'un , condescendant avec l'autre , poli , doux , insinuant , libéral avec tous , assez maître de vos humeurs & de vos goûts pour savoir également & vous réjouir & vous ennuyer pour le plus grand bien de votre mission , & pour pouvoir , s'il le faut , donner des Fêtes brillantes , même en apprenant la mort de votre frere ? à toutes ces conditions allez négocier chez les Nations voisines , soutenez-y la gloire de la vôtre ? montrez-vous digne Ministre d'un grand Roi , & que l'intérêt de votre patrie soit le premier de vos intérêts. On fait toujours une fortune assez grande , quand on se fait une grande réputation.

L'éloquence vous offre une réputation & une fortune moins dépendantes des accidens. Ce n'est pas un gain sûr que de cultiver la bienveillance d'un protecteur , & c'est un profit clair que de cultiver ses propres talens. Allez au Barreau faire trembler le mensonge , l'artifice & l'iniquité ; portez-y tant de force & de justice , que le Juge encore capable d'émulation , rougisse de ne pouvoir vous imiter , & que l'Auditeur judicieux , charmé de vous entendre , connoisse toute l'excellence du grand don de la parole

toujours consacré à la justice & au triomphe de la vérité. Cicéron quoi qu'issu d'une Maison illustre doit son plus grand nom au Barreau, & Annibal ne fut pas plus estimé à Carthage que Démofthene chez les Grecs.

Mais pourquoi faire le tort à la valeur de ne compter entre deux Orateurs qu'un Capitaine ? pourquoi faire le tort aux Romains, d'aller chercher Annibal pour comparer l'éloquence & la valeur ? & pourquoi m'embarquer dans des comparaisons si délicates ? Corneille, qui dans son beau, surprend, fait, ravit, enleve, le grand Corneille à qui tout est permis, n'ose pourtant essayer le parallèle de César & de Pompée ; & parce que dans Corneille cette timidité est divine, il croit devoir la prêter aux Dieux indécis eux-mêmes sur le mérite de ces deux Rivaux, du sort desquels dépendoit le sort du monde.

Le Destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.

Ne pourroit-on pas, à l'exemple de Corneille, supposer que ces mêmes Dieux si long-temps indécis entre César & Pompée, furent toujours & sont en-

core partagés sur le mérite de la valeur & de l'éloquence ? En effet , quelle attention n'ont-ils pas à former dans le même temps les grands Orateurs & les Héros ? Démosthene vient avec Alexandre ; Cicéron vient avec César ; les Godeaux , les Flechiers , les Bourdaloues , les Bossuets , les Fenelons , & vingt autres sont venus avec Louis XIV. Mais que l'éloquence ne tire pas avantage de cette multitude , elle avoit besoin du grand nombre pour atteindre jusqu'à la gloire du Héros ?

Outre cette indécision des Dieux dont Corneille enrichit son poëme , je trouve encore les mêmes traits de différence entre l'éloquence de Démosthene & celle de Cicéron , qu'entre la valeur d'Alexandre & celle de César ; comme si le Ciel pour tenir en tout point la balance égale avoit pris soin d'opposer une éloquence foudroyante à une valeur téméraire , & de n'opposer par le même esprit de justice qu'une éloquence forte , mais gracieuse , à une valeur qui osoit tout , mais qui n'étoit que hardie.

Ce parallele sur le prix de la valeur & de l'éloquence peut être justifié par un beau mot qui a été dit pour honorer la mémoire de feu M. de Nîmes , à l'occa-

tion de l'Oraison funébre de M. de Turenne : *Les grands noms de Turenne & de Flechier s'éterniseront l'un & l'autre dans un discours , où la posterité la plus éloignée verra la gloire du Conquérant confondue avec celle de l'Orateur.*

Vous contenterez-vous d'exemples qui ne conviennent qu'au Barreau ? Le Montholon Avocat ne fut pas moins respecté, ne parut pas moins grand que le Montholon Garde des Sceaux. Patru n'est pas mort riche , mais il a vécu content, sans desirs, honoré, & son nom vivra toujours.

L'épée, les négociations & le Barreau sont les seuls moyens de fortune auxquels je crois qu'on doit se réduire, parce qu'ils sont plus compatibles avec la noblesse des sentimens dont on ne doit jamais s'écarter, & parce que nous sommes moins en danger de nous souiller l'ame & l'imagination du desir infame d'accumuler de l'argent. D'ailleurs, quels autres moyens aurions-nous ? l'Eglise : mais on est indigne de vivre, si l'on ne prend le parti de l'Eglise que dans l'espoir d'y faire fortune, ou d'y trouver le nécessaire. A la bonne heure, si une grande piété soutenue d'un grand mérite y procure des dignités utiles : mais les mérite-t-on ces dignités, si elles sont le fruit

de la sollicitation & de la prévoyance ? L'orgueil ou l'avarice doivent-ils être les motifs qui conduisent à l'Autel ? Confondra-t-on le Sanctuaire & le Bureau ? Aura-t-on indifféremment pour l'un & pour l'autre mêmes vues , mêmes desirs ; & portera-t-on dans le ministère le plus auguste & le plus saint, des idées de corruption & de bassesse qu'on a peine à souffrir dans les conditions les plus méprisables ?

Les Anglois ont dans leur politique un trait de sagesse qu'on ne fauroit assez estimer. Comme on y peut dans les familles les plus distinguées retourner des plus grands emplois au commerce, on monte sans orgueil du commerce aux premiers emplois. Je ne fais pas pourquoi le commerce est moins en honneur parmi nous ? Trouve-t-on moins de probité, moins de sincérité, moins de franchise & moins d'esprit chez un bon Marchand que chez la plupart des gens de qualité ? La fortune qu'on doit au commerce n'est-elle pas reconnue pour juste, pour innocente, pour la moins équivoque ? Celui qui la fait, ne doit-il pas rassembler en lui une droiture infinie, une grande intelligence, beaucoup d'habileté & de bonheur ? Quelle est donc la raison qui interdit à un homme de qualité une res-

source d'un si grand prix , & pourquoi rougit on d'être fils d'un Marchand ? N'est-ce point-là un des plus grands torts de notre Nation ?

Je crois que le commerce & la guerre concourent également à la gloire d'un Etat , & qu'il est aussi convenable aux intérêts d'un grand Roi d'enrichir ses sujets que de reculer ses frontieres. La France n'est pas d'une fort grande étendue , cependant le Roi est peut-être le plus puissant de tous les Potentats. L'Europe en est plus convaincue que jamais. Un long repos n'amollit point nos Guerriers , & le commerce entretient toujours l'abondance. M. Colbert a mieux connu que personne toutes les ressources d'un commerce florissant. Quoi de plus beau que de pouvoir nous passer de l'Etranger par l'établissement de nos Manufactures , & de voir partir de nos Provinces maritimes mille & mille vaisseaux qui vont commercer jusqu'au bout de l'univers. L'Art militaire toujours en vigueur , la culture des autres arts & du meilleur terrain du monde , la sage police au dedans , & au dehors l'étendue du commerce , voilà , ce me semble , les parties principales d'un grand gouvernement , & nous en jouissons.

Peut-on regarder comme un petit su-

jet dans un Royaume celui qui par une probité infinie se fait estimer de toutes les Nations ! J'ai connu un homme qui né peut-être avec cinquante mille francs de patrimoine, a laissé plusieurs millions à ses enfans. Ses enfans ont fait passer dans l'épée & dans la robe les profits d'un commerce utile & respecté : des filles d'une conduite admirable mariées avec distinction ; des fils alliés à de grandes Maisons , & montés par la valeur à des postes superbes : peut-on souhaiter rien de mieux ? Combien de riches Négocians ont fourni à des Souverains de très-grands secours dans des situations embarrassantes ? Sommes considérables, cavalerie remontée, vaisseaux de transport, tout sert à affermir un Trône ébranlé, ou à réprimer l'orgueil d'un ennemi téméraire.

Si vous avez l'esprit & l'humeur assez souples pour pouvoir vous former à un genre de vie un peu plus assujettissant, vous pouvez vous approcher des Princes. Mais si vous vous attachez à la personne d'un Prince, que ce soit à celui en qui vous connoîtrez le plus de vertu. Ce parti demande plus de qualités qu'on ne pense. Il fait honneur, il fournit des ressources, & peut conduire plus loin qu'on ne s'en étoit flatté. Mais enfin consultez

vous

vous bien, ne vous trompez pas en vous consultant, & souvenez-vous toujours que si les biens de la vie ont une apparence qui attire, ils ont quelque défaut réel qui rebute. On ne sauroit éviter ce mélange dans tous les genres de bonheur qu'on ne doit pas à la paix intérieure & à la modération des desirs. On demandoit à un homme de la Cour comment il s'y étoit tant avancé : il répondit *injurias ferendo, & gratias agendo*.

Le malheur de votre naissance & la fatalité de votre étoile vous ont réduit précisément à rien, & vous êtes d'un tempérament si foible, que vous ne sauriez porter le mousquet ? Je vous entends ? vous voudriez bien vous jeter dans les affaires : mais avez vous bien compté ? Ne vous reste-t-il point quelque petit coin de terre où vous puissiez vous-même conduire le soc de votre charrue ? n'avez-vous pas le plus petit talent ? n'avez-vous point un ami ? ne connoissez-vous point sur la terre un seul homme qui soit bienfaisant ? Cherchez bien, vous trouverez quelque ressource ; & la moindre des ressources vaut mille & mille fois mieux que des torrens d'or qu'on amasse en grapillant. On peut dire de la fortune comme de l'amour, qu'on ne passe ja-

mais de l'imagination à la réalité sans y perdre.

Le Cordonnier siffle sa linotte , le Manœuvre chante en servant les Maçons , vous ne verrez point l'homme d'affaires chanter en amassant.

Quelque voie qui se présente à vous de faire fortune , quelques moyens que vous choisissiez , à quelque point que vous soyez parvenu, souvenez-vous toujours de l'état où vous étiez en commençant , & tenez-vous prêt à toute heure d'y retourner sans chagrin. Cette disposition ne sera pas difficile à acquérir , si vous savez vous garantir de trop d'attachement aux richesses ; & si vous faites tout le cas que vous devez des dons de l'ame , vous ne tomberez point dans l' esclavage de l'avidité. Pour vous en garantir plus sûrement , ajoutez à tout ce que je dis de l'avarice ce beau trait de M. Rousseau.

Oui c'est toi monstre insatiable ,
Superbe tyran des humains ,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme a fermé les chemins.
Pour appaiser sa soif ardente ,
La terre en trésor abondante ,
Feroit germer l'or sous ses pas ;
Il brûle d'un feu sans remede ,
Moins riche de ce qu'il possède ,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

On peut dire de l'avarice comme de l'ambition, qu'elle s'augmente à mesure qu'elle se remplit : aussi les souhaits des avares comme ceux des ambitieux ne peuvent être comblés que par la terre de leurs tombeaux. Ces réflexions firent dire à Auguste, que l'une des plus importantes regles de la prudence étoit de se prescrire des bornes.

L'homme est un être composé, moitié Ange & moitié animal. L'ame & le corps ont chacun leurs besoins, & le Créateur à soin de sa créature à tous égards. Ici je fais un hypothese ; si les dons de l'ame & de l'esprit étoient des biens successifs, comme les terres, les maisons & les meubles ; si ces deux sortes de biens de nature toute différente, mais non incompatibles, étoient ainsi confondues & rapportées à la masse, & si votre cadet à qui il appartiendrait de faire les partages mettoit d'un côté un jugement sain, une grande droiture, une noble simplicité, de la franchise, de la sincérité, de l'affabilité, la modération des desirs & une ame bienfaisante, & qu'à tant d'abondance pour ce qui regarde l'Ange, il n'ajoutât que ce qui seroit nécessaire à la vie animale ; si de l'autre côté il mettoit tout le superflu qu'on peut imaginer pour flatter les sens, & que d'ailleurs il ne laissât de lumière, de goût & de raison que ce

qu'il en faut précisément pour n'être pas réduit à la nature des bêtes ; quelle part choisiriez-vous ? O ! aveuglement des hommes ; tous pourroient être aînés & choisir le meilleur , & presque tous vendroient leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Je relis toujours avec un plaisir nouveau ce souhait de M. de la Motte ?

Heureux , cent fois heureux , si de votre
bonté

J'obtiens les biens que je desiré ;
Un cœur pur , un sens droit , une ferme
santé ,

Du vin , des amis , & ma lyre.

Si le trop d'attache aux richesses détrempe quelques-uns à prendre d'indignes moyens de faire fortune , il en est d'autres qui par leur dissipation s'imposent une espece de nécessité de recourir à ces mêmes moyens ; en ce cas , la nécessité n'est plus une excuse , puisqu'elle se l'est volontairement préparée. Gardez-vous donc de l'avarice , mais ne vous gardez pas moins de la prodigalité.

Il est vrai que la dissipation n'est pas aussi universellement méprisée que l'avarice , parce qu'elle est au moins de quelque utilité aux escrocs , aux flatteurs & aux parasites. L'avare est un riche ho-

teux, qui ne s'occupe qu'à faire sentinelle nuit & jour auprès de sa cassette. Il se cache, & cache son argent, comme le pauvre honteux cache sa misere; il vit seul; c'est un homme détaché de la société civile, c'est un criminel isolé: au contraire, le prodigue fait parade de son dérèglement, il est entouré de faux amis & de fourbes qui feignent de l'adorer en le méprisant; il reçoit l'encens d'une foule de libertins, d'adulateurs, & de mendiants galonnés; & le sot qu'il est, ne s'apperçoit pas qu'il troque son bien contre des louanges meurtrières, parce qu'il se nourrit dans sa débauche du suffrage empoisonné de ces misérables prôneurs qui se nourrissent eux-mêmes de son patrimoine.

Mais si la dissipation a le petit avantage sur l'avarice, d'oser plus effrontément se montrer; avantage pourtant qui n'est qu'apparent, & qui ne dure qu'un quart-d'heure; aussi est-il vrai que l'avare se fait des plaisirs de la privation même qu'il s'impose, au lieu que le dissipateur par sa folle jouissance se prépare des remords éternels. La prodigalité conduit nécessairement à une mendicité imprévue celui qui s'y laisse emporter, il est bientôt obligé d'avalier la honte d'être à charge aux autres. Mais toute ressource lui man-

que, ceux qu'il a défrayés ne le connoissent plus ; des amis plus nobles qui l'auroient secouru s'il n'avoit été que malheureux , l'abandonnent. Il ne sauroit se souffrir lui-même ; le souvenir de sa première situation le déchire à tous momens ; chaque besoin de la vie lui fait sentir avec plus de vivacité l'amertume de sa situation présente , & ses besoins qui se renouvellent tous les jours font autant de reproches muets , mais bien convaincans , de l'horreur de sa conduite ; mille fois plus malheureux que l'avare , parce qu'il sent tout son malheur , parce que sa retraite est forcée , parce qu'il souffre d'autant plus d'être dénué de tout , qu'il a trop inconsidérément joui. Le dissipateur n'use pas de son bien , il en abuse : & ce qui fait sentir toute l'énormité de son dérèglement, c'est qu'après s'être rendu indigne de l'estime des honnêtes gens , il n'excite pas même la compassion de l'homme le plus généreux. Si la charité parle encore en sa faveur , du moins elle ne diminue pas le mépris qu'il inspire.

Qu'on ne s'y trompe pas, le prodigue n'est point un homme bienfaisant. Un jeune fou qui dissipe son bien ne connoît point les bonnes actions. On en voit qui font des dépenses prodigieuses en sottise.

ses de toute espece, & qui laisseroient périr un malheureux pour un écu. Au contraire, l'homme qui aime vraiment les bonnes actions conserve son bien pour être toujours en état d'en faire, pour ne se point manquer à lui-même, pour n'être point à charge aux autres. Non ! la dissipation n'est rien moins que l'effet de la libéralité ; c'est un désordre de l'esprit qui nous ôte le jugement & le goût, & qui nous porte sans discernement & sans choix à mille dépenses extravagantes ; c'est un dérangement de conduite qui fait indistinctement tous les moyens de nous rendre misérables. La prodigalité deshonne l'esprit, comme l'avarice deshonne le cœur. Celle-ci nous fait ignorer jusqu'au nom de toutes les vertus ; celle-là nous en interdit l'usage. Par l'une nous nous refusons le nécessaire ; par l'autre nous parvenons à l'impossibilité de nous donner nos besoins ; toutes deux sont également ennemies de la vraie vertu.

Tel est le progrès de la corruption sur le cœur de l'homme, que ce qui n'est que défaut ne tarde guere à dégénérer en vice ; cependant nous ne nous tenons point en garde contre ce funeste progrès ; notre défaut dominant nous flatte, comment nous en défier ? Nous ne craignons

rien tant que de nous bien connoître. Le prodigue ne se croit que liberal, l'avare ne se croit que ménager. C'est ainsi que l'amour propre toujours adroit réunit dans le même point d'aveuglement deux caractères diamétralement opposés. Défiez-vous de toute épargne qu'on peut blâmer ; défiez-vous de toute libéralité qui est hors de place ; tirez de l'avare & du prodigue de quoi former votre caractère. Soyez vraiment & tout ensemble ce que tous deux se flattent d'être, & ce qu'ils ne sont pas ; ne soyez jamais ce qu'ils sont.

Si l'on supposoit de l'impossibilité à réunir les deux qualités de ménager & de liberal, mais en même temps si l'on vous donnoit la liberté d'opter entre l'une & l'autre, je vous conseillerois de faire pencher la balance du côté de la libéralité. Je fais que l'excessive libéralité se ruine comme le feu en consumant la matière qui la doit entretenir ; mais enfin défaut pour défaut, je souffrirois moins de vous voir trop peu que trop d'œconomie, persuadé que sur le chapitre de la dépense l'étourdi jusqu'à un certain point peut retourner à la raison par des réflexions que la nécessité impose, & qu'au contraire l'avare s'enfonce toujours de plus en plus dans le borbier. Mais pourquoi

imaginer des incompatibilités chimériques entre les dons de l'ame & ceux de l'esprit ? Le bon ordre est le don de l'esprit, le don d'être bienfaisant est le don de l'ame. Réunissez-les ces dons. Si la prodigalité & l'avarice sont des contraires qui s'excluent & qui se détruisent, il n'en est pas de même des vertus; pas une, s'il m'est permis de parler d'une vertu comme d'une proposition, n'est la contradictoire de l'autre : est-ce que la valeur exclut le pardon d'une offense ? est-ce que l'homme sage ne sauroit être ensemble homme d'ordre & bienfaisant.

Entre l'avarice & la dissipation, qui de toutes les extrémités sont les plus vicieuses, il est un milieu judicieux qu'on peut attraper : mais prenez garde que de ce milieu jusqu'aux extrémités il se trouve deux grands intervalles ; l'intervalle de la libéralité à la dissipation est rempli de projets vains & vagues, de folles espérances, de confiances mal fondées, d'entreprises extravagantes, de confusion & de désordre dans ses affaires, d'affectations ridicules à faire plus qu'on ne peut, de générosités mal placées, de marchés inconsiderés, de partis pris sans délibération, de l'assemblage de tous les mauvais goûts, de fureur pour les nouveautés, de fantaisies trop

tôt satisfaites , en un mot de dépenses hazardées dont la fortune souffre , & dont l'ame ne profite pas.

L'intervalle de l'œconomie bien entendue à l'avarice est rempli de soucis , d'inquiétudes , de défiances & de frayeurs inutiles qui ferment l'entrée à toute autre réflexion ; de lamentations ennuyeuses sur le malheur des temps , & sur les non-valeurs ; de petites attentions & de vues basses ; de régularité servile à se rendre compte de presque rien ; de détails deshonorans ; de fausse prudence qui fait faire moins qu'on ne doit ; d'une mauvaise politique qui fait promettre toujours & ne donner jamais ; de timides indécisions sur des bagatelles ; d'éloignement pour tout ce qui peut faire plaisir aux autres ; d'attachement excessif à tous ses droits , & de sévérité outrée à les poursuivre ; de dureté envers tout le genre humain ; d'épargnes honteuses & de petitesse qui font pitié , qui ne grossissent guere la fortune , & dont l'honneur un peu délicat souffre beaucoup.

Évitez comme la peste ces deux extrémités qui font horreur ; mais ce n'est pas assez , évitez encore les deux intervalles ; la sottise est à droite , la honte est à gauche : ne tombez pas ; ayez toujours le contrepoids en main , ne perdez pas vo-

tre milieu de vue. Quel est donc ce milieu ? Est-ce un point, est-ce un trait de ligne ? Je ne saurois le définir ; c'est ce je-ne-sais-quoi dont sont faits les excellens caractères, & les je-ne-sais-quoi ne s'expliquent point. C'est un composé de bon esprit & de bon cœur, si c'est une ligne, c'est la ligne de la vertu : si c'est un point, c'est le point de la perfection.

Le bon usage du crédit & des richesses ne feroit-il point le milieu dont je parle ? En effet les richesses & le crédit sont les moyens les plus infailibles, & de la volupté que je déteste, & de la volupté dont je fais l'éloge. Corrompez-vous l'innocence, vendez-vous la justice, trafiquez-vous indifféremment la tyrannie & les graces ? Le pouvoir & le bien sont de grands maux. Consolez-vous l'affligé, secourez-vous le malheureux, aimez-vous à prôner ou à placer le mérite, obligez-vous pour le seul plaisir d'obliger, êtes-vous toujours en garde contre les préjugés, contre les préventions, contre la sollicitation ? alors la fortune & l'autorité sont de grands biens : le seul usage en fait donc le prix ; donc la perfection consiste principalement dans le bon usage.

Il est si naturel à l'homme de se livrer à tout ce qui le flatte, qu'une prospérité

toujours égale , l'abondance , les honneurs & le crédit lui paroissent le souverain bien ; & voilà l'erreur. Ce sont des biens , il est vrai , mais des biens que souvent l'usage rend plus nuisibles à l'homme que ce qu'il appelle des maux. On abuse de ces biens ; l'ame s'engourdit & devient pesante ; tout sert d'occasion au vice : l'oïveté en imagine les moyens ; la dureté , l'orgueil ou la mollesse cherchent à les satisfaire , & le présent tient lieu de tous les temps. A tant d'ennemis , à tant de dangers , nous ne saurions opposer que notre vertu. Mais que peut cette vertu , déjà trop impuissante sur nous quand tous nos sens flattés se liguent contre elle , quand il faut lutter sans cesse contre les charmes séduisans d'une constante prospérité ; plier l'humeur , dompter la volonté , amortir le feu du tempérament , modérer ses desirs : Vertu , ce sont-là vos miracles ordinaires ; mais rendre juste & bien-faisant un riche accredité , c'est votre chef-d'œuvre.

On parvient à tout par les richesses & par la libéralité ; mais le bon ménage est la source la plus pure des richesses. Ce n'est pas la possession , mais le sentiment des biens qu'on possède qui fait notre bonheur ; il est encore vrai que posséder

beaucoup de biens ne procure pas le repos qu'on trouve à n'en point desirer : donc la modération des desirs est le plus grand de tous les biens ; il est aussi le plus durable. Enfin si nous sommes riches , soyons libéraux & bienfaisans ; que sert l'abondance sans la libéralité , qu'à faire changer le bien de nature , & à resserrer ce qu'on doit répandre ?

A Dieu ne plaise que j'empoisonne les dons du Prince & les présens de la fortune ; ce sont des biens réels pour celui qui les a mérités. Mais s'ils ne fournissent point de nouvelles matieres aux bonnes actions , s'ils sont inutiles à la vertu , s'ils n'aident pas à la cultiver & à la mettre en œuvre , s'ils la laissent stérile , & qui pis est , s'ils la corrompent , ils deshonorent tout à la fois le gratifié & le bienfacteur ; ils perdent tout leur mérite , ils dégènerent & ne me paroissent plus ce que je les croyois. Je crains le fleuve qui se déborde , je méprise la riviere qu'on voit s'engorger & s'abymer au même endroit. Je préfere le fumier qui engraisse la terre , à de prétendus avantages qui souillent la vertu.

Les heureux du siècle sont placés entre l'abus & le bon usage , comme les misérables entre la patience & le désespoir. Je ne fais pas s'il est aussi facile de

jouir sans abus, que de souffrir sans murmure : je n'ai pas fait usage de la première vertu : je crois cependant que celui qui fait souffrir, sauroit jouir ; & que celui qui fait bien jouir, pourroit souffrir. L'élévation des sentimens, & la supériorité de l'ame procurent ces deux dons dans un même degré. Cela supposé, la patience dans les peines & le bon usage des richesses seront moins deux vertus différentes, que les fruits d'une même vertu différemment exercée ; la fortune est un jeu du hazard ; les événemens les plus opposés sont à peu près de même valeur & de même mérite, quand nous ne nous laissons mouvoir que par la vertu.

L'homme d'affaires mange des pois verts à cent francs le litron, tandis que le Payfan mange du pain d'orge ; tous deux vivent, & celui-ci digere mieux, dort mieux que celui-là. De-même la bonne & la mauvaise fortune fournissent divers alimens à la vertu.

L'homme vertueux garde dans les disgraces sa fermeté, son égalité, sa douceur, il attend sans impatience la révolution ; si elle n'arrive pas, tout le monde y perd, & sa vertu n'y perd rien ; si elle arrive, ses parens, ses amis, ses voisins, ses domestiques, les pauvres, tout

le monde y gagne : que d'avantages pour la vertu ? Etes-vous riche ? donnez , répandez même , s'il le faut. Etes-vous le triste jouet des disgraces ? opposez leur le *bene præparatum pectus*. Sur-tout ne faites pas sentir aux autres l'amertume de vos peines , par l'inégalité de vos humeurs. *Rebus in arduis æquam memento servare mentem.*

Si l'homme puissant & riche favoure le plaisir de faire des heureux , s'il faist avec une avidité voluptueuse les occasions de faire du bien , s'il les cherche , s'il les imagine , si la plus petite injustice & la dureté lui font horreur, mon Dieu , que ses jours sont beaux , que ses nuits sont douces. Sa destinée devient la destinée publique : il est ensemble le maître , le pere & l'amide tous. On ne l'aime pas , on l'adore : c'est un Antonin. Mais il vaut mille & mille fois mieux n'être jamais riche , que d'être un seul jour mauvais riche : cependant combien en est-il ? Que dois-je donc penser des richesses & du crédit ? S'ils sont si dangereux , puis-je les souhaiter avec tant d'empressement ? si tant de gens en abusent , puis-je ne les pas craindre ?

Les Romains avant leur corruption favoient jouir modérément : le plaisir de se croire les maîtres du monde leur

tenoit lieu de ragoûts , d'équipage & de drap d'or ; ils n'avoient rien de toutes nos folies , & nous avons quelque chose de la leur ; mais si les Romains haïssoient le luxe , s'ils aimoient la frugalité , ils ne favoient pas souffrir : la vanité suppléoit à leur foiblesse , & ils mettoient de l'héroïsme à se donner la mort. De cette époque jusqu'à nous on a mieux connu la vraie vertu. Le vertueux , utile en tout état à la République , donne des exemples de bonté dans l'abondance , de patience dans l'adversité. Mais le nombre des élus de la fortune est bien petit ! il est donc de la prudence de se former plutôt à la vertu en bute aux disgraces , qu'à la vertu brillante par de beaux accidens.

Il pourroit arriver que le don d'user bien de la prospérité seroit toujours pour vous un don inutile : & qu'importe ? si vous savez soutenir les disgraces , la vie vous fournira assez d'occasions de pratiquer la vertu.

Quand on a bien réfléchi sur l'iniquité des hommes & sur l'inconstance de la fortune , on convient que la fermeté dans les disgraces est une partie de la perfection plus nécessaire que le bon usage des richesses & du crédit : mais je suis persuadé que la plupart des hommes ne sont moins heureux que parce qu'ils ne

connoissent pas le vrai bonheur, & plus malheureux que parce qu'ils sont trop ingénieux à grossir leurs peines. Si le soin d'éviter l'avarice & la dissipation, si la modération des desirs, si un dégoût judicieux des choses éblouissantes, si la médiocrité de la fortune, en un mot si la justesse de l'esprit & la bonté du cœur étoient les principes de notre félicité, nous nous croirions plus heureux, & nous le serions en effet.

Du bien ? J'en aurois moins que j'en aurois assez :
A qui vit sans desirs en faut-il davantage !

(*L'Abbé Regnier.*)

De même, si nous avons appris à ne compter sur rien, si nous savons nous attendre à tout événement & nous y accommoder ; si nous nous préparons par avance aux revers de la fortune & aux amertumes de la vie, si nous avons la précaution de nous roidir contre les disgrâces les plus rudes avant qu'elles nous arrivent ; nous ne serons pas abattus au moindre événement ; nous ne nous croirons pas si malheureux, & dès-là nous le serons moins.

Le bonheur ou le malheur font le partage de la vie de l'homme. Dans le bonheur jouissez plus souvent, plus longtemps, plus innocemment ; dans le malheur, souffrez plus rarement, moins

amèrement , & moins de temps : en un mot , foyez plus heureux dans la prospérité , moins malheureux dans la disgrâce.

Pour être plus heureux , jouissez à tous momens des miracles de la nature , fentez le prix des biens qui vous sont les plus propres , ne vous repaïssez point de chimères , ne laissez point empoisonner le bonheur de vos jours par des desirs vains & vagues , renfermez-vous dans votre état , resserrez-vous dans la jouissance de ce qui vous appartient ; contentez-vous du nécessaire , mais du nécessaire pesé au poids de la sagesse & de la modération. Si la fortune vous fait part de son casuel , profitez-en ; mais ne le prenez pas pour un fond inaliénable ; & si après un sourire d'un quart d'heure , si même après des faveurs plus constantes la folle vient à vous tourner le dos , sachez-vous retrouver où vous étiez. Voilà tout le fin de ma morale , & tout le sortilege de ma volupté.

Je crois vous avoir déjà découvert la moitié de la pierre philosophale , en vous rendant plus heureux par la jouissance mieux entendue de ce qui vous appartient. Achéons d'en déterrer le reste en vous rendant moins malheureux dans vos malheurs. Ce secret que j'appelle le grand œuvre , dépend de l'efficacité de

trois réflexions : Ne nous faisons point de peines d'imagination : Prévoyons les vraies disgraces avant qu'elles nous arrivent : quand elles arrivent , sentons-en l'utilité.

Rien de plus constant qu'il est des disgraces chimériques comme des maladies imaginaires. On voit des gens toujours chagrins qui n'ont pas le plus petit sujet de l'être ; les uns s'affligent pour une bagatelle , & sont toujours tout prêts à s'affliger de tout , ce sont les faux délicats : les autres qu'on feroit en droit de féliciter paroissent à leurs manieres & à leur ton de voix toujours vraiment affligés , ce sont les grondeurs , les hommes brusques , les humeurs atrabilaires ; & il en est qu'on voit passer dans un instant d'une joie outrée à une sombre tristesse sans avoir eu lieu de rire ni de pleurer ; on leur voit des bizarreries , des mouvemens convulsifs de joie impétueuse ou de violens chagrins qui ne sont fondés sur rien , & qui montrent à la fois la petitesse de l'esprit & de l'ame ; ce sont les humeurs inégales dont je vous ai parlé. Examinez bien la prétendue cause de votre chagrin , & vous verrez qu'elle ne réside pas dans l'événement qui vous attriste , mais dans votre fausse délicatesse , mais dans la dureté ,

& peut-être dans la férocité de votre caractère, mais dans l'inégalité de votre humeur. Une femme n'a jamais rien vu de si laid que sa rivale, fut-elle belle comme un Ange, & nous ne connoissons rien de si beau qu'un beau songe ; donc l'illusion & la prévention font presque toujours nos peines & nos plaisirs. C'est ce qui a fait dire à Madame Deshoulières en style marotique.

Opinion chez les hommes fait tout.

Il est une espèce de frénétiques qui auroient toutes les raisons du monde de se croire heureux : santé, fortune, honneurs, ils regorgent de tous les biens : rien enfin de tout ce qui les compose ne dérange leur félicité. Cependant vous croiriez que tout leur manque : ce ne sont que murmures, que réflexions inquiètes, que frayeurs extravagantes. Ils ne savent point être heureux dans le bonheur ; une prudence meurtrière empoisonne toute leur vie, & la crainte des malheurs, qui vraisemblablement ne leur arriveront jamais, est pour eux un malheur effectif. Cette bizarrerie a donné lieu à un bon mot du Chevalier de Cailli.

Par la grace du Ciel ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs in-
humaines :

Mais , qu'ils vous ont coûté de peines ,
Ces maux que vous n'avez point eu !

Cette fausse prudence a été blâmée dans tous les temps par gens de bon esprit. Si le style est différent , la vérité est toujours la même. Il y a cent cinquante ans que Montagne disoit à ses contemporains. « Nous ne sommes jamais chez » nous , nous sommes toujours au-delà. » La crainte , le desir , l'espérance nous » élancent vers l'avenir , & nous dérobent le sentiment & la considération de » ce qui est , pour nous amuser à ce qui » sera , voire quand nous ne ferons plus , » *Calamitosus est animus futuri anxius*. Et c'est encore une pensée d'Horace. *Carpe, diem , &c.*

Dès que notre raison commence à poindre , apprenons à réfléchir , à connoître les hommes , & à prévenir les événemens. Soyons assez sages pour juger sainement de tout ce qui nous arrive ; aimons-nous assez pour ne nous point chagriner à propos de rien ; soyons si sociables & si doux , que notre commerce ne paroisse pas aux autres une peine effective ; soyons mesurés dans nos mouvemens , & gardons-nous d'être d'un moment à l'autre si différens de nous-mêmes , que nos amis soient toujours

dans l'embarras de décider en nous abondant, s'ils doivent se réjouir avec nous, ou s'ils doivent nous plaindre.

Il est vrai que les hommes les plus égaux, les plus sages, même les plus gais ont quelquefois & sans savoir pourquoi des sentimens de chagrin involontaire. L'esprit est comme enveloppé de nuages; l'ame est dans l'inquiétude & dans l'agitation; mais cette espece de maladie, ce dérangement de l'intérieur n'est qu'une fièvre éphémère: Si vous êtes jamais dans la crise, courez vite à quelque amusement qui vous flatte; au lieu de vous plonger dans le sombre, cherchez à vous distraire: ces sortes d'orages ne durent pas long-temps; un peu de plaisir & beaucoup de raison ramènent bientôt la bonace.

Je viens aux disgraces réelles, & je soutiens que les chagrins les plus amers étant prévus perdent bien de leur amertume. Il est vrai que toute la prudence humaine ne sauroit nous garantir de certains malheurs. Alors faisons comme Horace, espérons que l'orage dont nous sommes surpris passera vite; & pendant qu'il dure, enveloppons-nous de notre vertu.

Quelque triste que puisse être votre situation, ne fatiguez jamais le public du

détail de vos peines. Il y a du discernement à connoître ses fautes , de la franchise à les avouer , de la justice à les réparer , & il n'y a que de la puérilité à se plaindre de ses malheurs. Vouloir s'en disculper c'est orgueil ; en murmurer , c'est insulter à la Providence.

Si vous pensez par avance à tous les accidens qui pourront vous ôter cet emploi de conséquence , qui a fait si longtemps votre espoir le plus doux ; si vous pensez combien vous y aurez de chagrins de toute espece à dévorer ; si vous prévoyez tous les désagrémens qui pourront suivre ce mariage que vous souhaitez avec trop de vivacité ; si au lieu de vous faire un plan de dépense fixe , mais ridicule , vous avez su prévoir que cette terre pourroit diminuer d'un quart , que cette charge seroit taxée , que vos revenus pourroient souffrir la réduction d'un cinquieme ; n'est-il pas vrai que toutes ces réflexions produiront en vous des effets merveilleux , de la justesse dans vos vues , de la modération dans vos desirs & dans votre dépense , & de la fermeté dans les disgraces. Il n'est permis qu'à un fou de se flatter de ne souffrir jamais : Socrate dit qu'un homme d'une longue vie sans infortune est une fable. Enfin , vous aimez la vie innocente , mais commode.

détail de vos peines. Il y a du discernement à connoître ses fautes , de la franchise à les avouer , de la justice à les réparer , & il n'y a que de la puérilité à se plaindre de ses malheurs. Vouloir s'en disculper c'est orgueil ; en murmurer , c'est insulter à la Providence.

Si vous pensez par avance à tous les accidens qui pourront vous ôter cet emploi de conséquence , qui a fait si longtemps votre espoir le plus doux ; si vous pensez combien vous y aurez de chagrins de toute espece à dévorer ; si vous prévoyez tous les désagrémens qui pourront suivre ce mariage que vous souhaitez avec trop de vivacité ; si au lieu de vous faire un plan de dépense fixe , mais ridicule , vous avez su prévoir que cette terre pourroit diminuer d'un quart , que cette charge seroit taxée , que vos revenus pourroient souffrir la réduction d'un cinquieme ; n'est-il pas vrai que toutes ces réflexions produiront en vous des effets merveilleux , de la justesse dans vos vues , de la modération dans vos desirs & dans votre dépense , & de la fermeté dans les disgraces. Il n'est permis qu'à un fou de se flatter de ne souffrir jamais : Socrate dit qu'un homme d'une longue vie sans infortune est une fable. Enfin , vous aimez la vie innocente , mais commode.

Vous êtes Chrétien, vous êtes raisonnable. Je vais vous démontrer que les disgraces sont utiles à la Religion, à la raison, à la fine volupté.

Je vous ai supposé tantôt au milieu de ces traits affreux, où l'iniquité des hommes & l'inflexibilité de la fortune paroissent liguées contre vous; je ne saurois imaginer de situation plus triste : aussi, rien ne seroit plus propre à terrasser la Philosophie, si la Religion ne la soutenoit. Retracedez-vous & réunissez toutes les especes de malheur dont je vous ai menacé; ajoutez-y, si vous le voulez, le déchaînement d'un monde entier contre vous, n'avez-vous pas une ressource infaillible dans le témoignage de votre innocence & de votre honneur ? Vous vous, êtes accoutumé à réfléchir, vous vous êtes armé par précaution de résignation & de patience ? que pourront donc l'injustice & le malheur conjurés contre le Philosophe Chrétien ?

J'aime à croire avec vous que vous n'aurez point à souffrir d'affreux malheurs ; peut-être même les soutiendrez-vous par vanité, si ce n'étoit par la force de votre esprit & par votre résignation : mais vous ne sauriez résister à la bizarrerie, à la mauvaise humeur, aux manieres fantasques ou petites de ceux avec qui

vous

vous êtes forcé de vivre. Ne voyez-vous pas que vous donnez dans la chimère ? Si vraiment vous avez de la vertu, opposez le défintéressement à l'avarice, l'égalité d'humeur à la bizarrerie, la douceur à la brutalité, de grands sentimens aux petites manieres, & la patience aux mauvais traitemens ; vous en souffrirez moins : & si vous avez le fonds de vertu que je vous souhaite, vous ne souffrirez point.

L'homme toujours heureux ne prend guere le goût des bonnes actions, charmé du présent, il perd aisément l'avenir de vue. Mais Dieu miséricordieux lui suscite un malheur qui le réveille, & la disgrâce fait sur lui ce que la seule raison n'auroit pas fait. Tandis que nous sommes séduits par une abondance universelle, par une réputation florissante, par une santé parfaite, par une constante prospérité, nous marchons toujours à nous tourner au bien, & le marché ne se conclut jamais ; mais de temps en temps une petite touche d'adversité nous ramène à nos devoirs, un revers nous détermine. Convenons donc qu'il est d'heureux malheurs, sans lesquels l'honnête homme content d'être homme d'honneur ne penseroit guere à devenir homme de bien. *Non, mon Dieu, s'écrie le*

II. Partie.

G

Pere Cheminais dans son Sermon sur la Patience Chrétienne , *tant que vous ne ferez que des heureux ; vous ne ferez que des ingrats.*

Dans ces crises qui ébranlent notre ame , disons-nous : si je suis affligé , Dieu a ses raisons. En effet , Dieu tire tous les jours nos avantages de nos pertes , & souvent une légère affliction produit une félicité éternelle. D'ailleurs si les afflictions sont des châtimens du Ciel, doit-on s'étonner qu'elles soient sans nombre , puisque celui des coupables est infini ? Et ne doit-on pas souffrir patiemment ce que l'on a mérité avec Justice ? Avons-nous la moindre incommodité ? nous avalons sans peine tout ce qu'il y a de plus dégoûtant , nous n'écoutons plus la répugnance naturelle , les remèdes les plus amers deviennent faciles à prendre pour le recouvrement de la santé. Comparons une félicité trop constante à un estomac trop chargé. A l'homme toujours plongé dans la bonne fortune , au sensuel toujours heureux , les disgrâces deviennent un remède nécessaire pour préserver son ame de la léthargie que cause presque toujours le bonheur continu. Les disgrâces servent à l'ame , comme les remèdes au tempérament.

Le plus malheureux des hommes ne

laisse pas de trouver quelques beaux jours. Chaque événement nous prouve la vicissitude des choses, & il n'est point de maux que la religion ne puisse adoucir.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits ,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable ,
Et dans ces inégalités
Souvent la Sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités. (*M. Rousseau.*)

Je vous ferois tort si je m'amusois long-temps à vous prouver ce dont les plus imbécilles ou les plus endurcis n'oseroient pas douter. Il n'est personne qui ne convienne que les disgraces nous sont très-utiles par rapport à la Religion : mais si votre résignation avoit encore besoin d'être fortifiée, songez combien sont grandes les bontés de Dieu pour nous, de nous rendre méritoire l'acceptation des peines que nous ne pouvons éviter. Ce n'est pas assez : je soutiens aussi que les disgraces ne sont pas moins utiles à la raison.

On avoit beau dire à ce jeune homme : devenez homme ; vous verra-t-on toujours des airs efféminés ; ne vous occupez-vous que de vos cheveux ou d'un

bout de ruban qui assortisse ? Quoi ! une toilette & des mouches ! cela fait horreur. Rien ne pouvoit le guérir : il ne craignoit rien tant que bonne compagnie ; un bon livre lui faisoit peur ; il ne vivoit que pour quelques folles qui lui applaudissoient ; en un mot , c'étoit un homme sans caractère, & qui rassembloit toutes les parties de la fatuité ; enfin, une petite vérole infecte toute la Ville, & vient saisir le blondin : les traits, le teint, rien n'est épargné : Quel ravage, quel affreux changement ! A cet homme qui n'avoit appris qu'à faire le beau, il faut un Hiver tout entier pour devenir supportable : les coquettes n'en veulent plus ; il est forcé de recourir à des femmes sages, & de réclamer le commerce des honnêtes gens. Il a perdu ses cheveux, mais il a gagné de la raison ; il est devenu laid, mais il est devenu homme. Le troc est-il mauvais ? C'est le prodige de la petite vérole.

Rapprochez les contraires, ils en brilleront plus ; c'est un axiome. En effet, les fatigues donnent un plus grand mérite au repos : les orages, les écueils, tous les risques d'un long & pénible voyage font un lieu délicieux du moindre port. Quand surpris en chemin d'un vent impétueux & d'une grêle affreuse, vous ne

vous connoissez dans une nuit obscure qu'à la lueur des éclairs, & qu'enfin vous arrivez au gîte (gîte qui à toute autre heure vous paroîtroit plutôt une taniere qu'une maison) vous vous trouvez logé fort à votre aise, & vous soupez délicieusement avec du bœuf froid. Quand vous êtes débarrassé du Procureur, de l'Avocat, du Juge & de tout l'attirail de la chicane, la tranquillité vous devient bien chere. Quoi qu'il en coûte, c'est un grand bien d'avoir franchi ce torrent d'iniquité. Tout ce qui afflige a son contraste qui console ; les peines de la vie en relevent les agrémens, comme les ombres dans un tableau font sortir les couleurs.

Ce qui nous flatte le plus c'est de passer de la privation à la jouissance, & de la peine au plaisir ; ce qui ne nous paroïsoit qu'un plaisir médiocre quand nous en jouissions sans obstacle & sans interruption, ne devient-il pas très-piquant après la disgrâce qui nous en avoit privé, ou qui nous en avoit ôté le goût ? Convenons-en à la honte de notre raison : quand nous sommes toujours également heureux, nous ne croyons plus l'être. Donc la vraie volupté doit beaucoup aux disgrâces.

Une maladie douloureuse ou qui menace nos jours est un accident des plus

tristes ; cent & cent causes différentes nous y exposent à tous momens : cependant nous n'en sommes point effrayés tandis que nous jouissons d'une santé parfaite. Telle est notre inattention sur notre état , que nous ne sentons point le prix de cette santé , & que nous ne craignons point le mal qui est si proche : nous ne sentons point le plaisir d'être exempts d'une grande peine , & nous jouissons sans goût du plus précieux de tous les biens : enfin , il vient une fièvre qui nous allarme , & bientôt la convalescence ramène le plaisir , & le rend plus piquant : voilà l'utilité de la disgrâce.

Voulez-vous voir un homme que trop de sensualité rend fort incommode ? c'est ce teint fleuri qui raffine sur les mets les plus délicats , & qui trouve insipide tout ce qui n'est pas du goût le plus exquis ; les plus fins Coteaux ne sont pas si voluptueux. Il est pris d'une indigestion violente , & le mal devient sérieux. Quel nouveau régime observera-t-il ? enfin le tempérament résiste , & après une abstinence d'un mois , il commence à sucer un jarret de veau ; on lui permet de rougir sa tisane , & il convient qu'il n'a jamais vécu avec tant de volupté.

Qu'un homme riche & inquiet devienne goutteux , il ne souhaitera d'autre satisfaction que la liberté de faire un tour dans son jardin ; avant qu'il eût connu les douleurs , il desiroit tout , il avoit tout & ne jouissoit de rien. La goutte le résigne , le détrompe , lui apprend à jouir ; trois especes d'utilité dans la même disgrâce.

Il est donc vrai que par les disgrâces la Religion nous réveille , nous éclaire , nous soumet & nous soutient ; que la raison détrompée juge plus sainement des objets , & en sent mieux la valeur ; & que l'ingénieuse volupté perfectionne notre résignation & notre consolation , en ce qu'elle nous promet le retour de la santé ou de la bonne fortune : notre goût épuisé par la privation reprend une sensibilité nouvelle pour les plaisirs innocens. Ces principes étant bien constants , appliquons-nous le précepte d'Horace , ne nous déconcertons pas dans l'adversité.

S'il est vrai , comme je crois l'avoir démontré , que les peines & les disgrâces , de quelque espece qu'elles soient , ont leur utilité , je ne saurois pardonner aux hommes de s'en laisser abattre. Je n'exige pas qu'on soit insensible à ce qu'elles ont d'affligeant & de rebutant , ce

feroit demander trop à la nature , & je me défie un peu d'une fermeté stoïque. Soutenir qu'on ne souffre jamais, ce n'est pas guérir le mal , ce n'est pas adoucir la douleur , c'est l'envelopper du mensonge. A une peine réelle , n'opposez point une fausse vertu.

Si vous voulez que je m'explique
Sur la morale de Zenon
Et sur les Sages du Portique
Qui furent d'un si grand renom,
L'insensibilité stoïque.
N'est qu'une vertu chimérique
Et moins une vertu qu'un nom.
Dans la société publique ,
Il faut des vertus de pratique
Et non des êtres de raison. (*L'Ab. Regnier.*)

Songez encore une fois que vous ne souffrez que pour n'avoir pas prévu le mal ; ou que l'ayant prévu , vous n'avez pas pris les mesures convenables pour vous en garantir. Songez que si vous ne souffrez que par le tort des autres , vous n'êtes pas le plus à plaindre ; & que si vous vous êtes attiré votre disgrâce , le châtement vous étoit nécessaire pour vous rendre plus attentif. Si vos peines partent d'une imagination mal ordonnée ou d'une fausse délicatesse , vous devez promptement vous guérir , sinon par vertu , du moins par amour propre , & dérober au public la connois-

sance de la chimere qui vous tourmentoit. Si vos peines sont réelles, êtes-vous raisonnable de rappeler sans cesse à votre esprit l'idée qui vous afflige ? N'y a-t-il pas plus de sagesse à vous soustraire à la douleur qu'à vous y livrer ? pouvez-vous résister à Dieu ; deviez-vous compter que les hommes seroient justes, ou que la prospérité seroit constante ? Je vous passe quelques jours de douleurs dans vos afflictions les mieux fondées ; après ces premiers jours quittez la solitude, courez à vos amis, aux spectacles, à la musique, & fixez-vous aux amusemens que vous savez les plus propres à étourdir votre douleur ; défaites-vous de cette amere sensibilité que vous croyez follement une vertu, & songez que la démonstration d'une douleur trop vive & trop longue est hypocrisie ou foiblesse.

On comprend bien qu'en proposant comme un secours efficace l'usage des plaisirs, je ne prétends pas que dans les grands événemens on ne doive garder les droits de la bienséance ; mais enfin je vous le répète, soyez mesuré dans vos peines comme dans vos plaisirs, n'abusez point des uns, n'aggravez pas les autres ; c'est le moyen de vous réjouir mieux & de souffrir moins.

Vous m'arrêtez ; & vous me demandez si l'homme est assez maître de ses mouvemens pour se réjouir plus ou moins ; cette question influe sur les points les plus importans , & ce n'est point à moi à la traiter. Je répondrai seulement que le plus funeste de tous les préjugés , c'est de croire que l'impulsion trop vive du premier mouvement serve à justifier les fautes que ce mouvement fait commettre. L'excuse que les libertins croient tirer du premier mouvement , n'est qu'une solution sophistique, par laquelle ils se flattent en vain de ruiner l'autorité du libre arbitraire , & d'en éluder les conséquences. Si vous voulez toujours éviter l'égarement dans vos sentimens & dans votre conduite , gardez-vous bien de l'esprit erroné qui cherche à philosopher faussement contre les maximes les plus saines. La malignité & l'erreur n'ont pas manqué dans tous les temps d'orner d'une fausse sublimité ce qu'elles ont de dangereux & de ridicule : & à force du mauvais esprit , on donne un air captieux à ce qui n'est pas soutenable. Laissez cette misérable ressource aux Novateurs , tenez-vous à ce qui est simple & juste ; tout principe qui mene au meilleur & au plus sûr est le plus vrai ; & j'admets comme un

principe certain qu'il dépend de nous , non pas de changer la nature des événemens , mais de les prévoir , d'en mieux juger & de les mieux prendre. Je ne laisse pas de convenir qu'il en est de si bizarres & de si extraordinaires , que l'homme le plus sage & le plus fort se trouve déconcerté.

Apprenez à tirer du fruit de tout ; connoissez les vrais plaisirs , vous verrez qu'ils ne consistent que dans la tranquillité intérieure ; jouissez de ce que vous avez , que la sagesse & la libéralité en soient les œconomes ; ne comptez ni sur les hommes ni sur la fortune ; pesez & modérez vos desirs ; évitez sur toutes choses de vous faire des monstres pour les combattre , & de vous livrer à des peines qui ne partent que d'une imagination tristement égarée ; ne faites point la guerre au destin , ni à la nature humaine ; ne vous plaignez que de votre disposition , & rectifiez-la. Par ce moyen vous vous rendrez heureux avec peu , vous menerez une vie douce , unie & tranquille. Loin d'être accablé par des disgraces de votre façon , vous acquerrez assez de fermeté pour n'être point ébranlé par les accidens qui méritent vraiment le nom de disgraces.

C H A P I T R E V I I .

*Du mariage ; de ce qu'on doit à ses proches ,
à son prochain & à ses amis.*

SI les hommes réfléchissoient bien & s'ils étoient de bonne foi , ils conviendroient que presque toutes leurs disgraces ne viennent que de leur inattention à remplir leurs devoirs à l'égard de leurs proches , de leur prochain & de leurs amis ; cependant nos devoirs à l'égard de nos proches sont bien plus de précepte que de conseil. La Nature de concert avec la Religion exige de nous tout le respect , toute la tendresse & toute la reconnoissance dont nous sommes capables envers nos peres & nos meres ; nous devons toute notre attention à l'éducation & à l'établissement de nos enfans ; la justice , la prudence & le sang nous doivent rendre officieux envers tous ceux en qui la parenté nous attache dans quelque degré que ce puisse être. Si nos obligations à leur égard sont un peu moins étroites , ils ne laissent pas d'avoir des droits sur nous , & nous nous faisons tort à nous mêmes quand nous

cherchons dans un degré de moins une excuse à notre dureté.

Tous ces devoirs sont fort essentiels , mais ceux du mari & de la femme sont les premiers de tous & les plus importants. De la maniere de vivre entre le mari & la femme dépend le bonheur de leurs jours ; leur bonheur ou leur malheur influence nécessairement sur leur famille. Pourquoi donc néglige-t-on des devoirs si inviolables ? pourquoi ne les remplit-on qu'avec contrainte , ou tout au plus par bien-séance ? pourquoi de tant de mariages en trouve-t-on si peu dont les contractans soient long-temps satisfaits ? c'est que nous ne travaillons point à nous rendre heureux.

L'union intime qui devoit régner toujours entre le mari & la femme est l'image de celle qui regne depuis dix-huit cents ans, & qui régnera jusqu'à la consommation des siècles entre Jesus-Christ & son Eglise ; cependant , ni la sainteté du Sacrement , ni l'importance de ses suites , ni le goût de la vraie volupté , ni tant d'expériences sur les désordres d'un mariage mal assorti ; rien de tout cela ne nousveille sur nos vrais intérêts : on ne peut donc assez déplorer l'aveuglement des hommes de ce qu'ils font avec tant d'étourderie un marché aussi impor-

tant , & de ce que quand ce marché est fait , ils se donnent si peu de soins pour s'épargner le chagrin de s'en repentir.

Je fais que l'homme du monde le plus sage & le plus prévoyant peut être trompé , & que la femme qui mérite le plus peut être la plus malheureuse : mais du moins ayons la consolation de ne pouvoir imputer notre malheur qu'à la corruption générale , & de penser que nous ne nous le sommes attiré ni faute de réflexion , ni par le dérèglement de notre conduite. Il faut donc , & bien réfléchir avant le marché , & se bien conduire après , pour n'avoir rien à se reprocher. Je ne prétends pas épuiser la matiere sur toutes les réflexions qui doivent précéder l'engagement , ni sur les ménagemens qui doivent le suivre ; mais puisque cet article est des plus importans de la société civile , je dois le traiter au moins légèrement.

On n'a jamais tant vu de mauvais mariages que depuis qu'on est devenu plus attentif à la dot qu'à l'honneur & à la vertu. Il faut que la figure plaise , mais il faut s'attacher par préférence au caractère & à l'éducation. Sur-tout alliez-vous avec de parfaitement honnêtes gens , chez qui la probité fut dans tous les temps héréditaire & sans tache.

Après cette premiere considération la plus importante de toutes, j'en exige une seconde. Elevez-vous, mais ne vous élevez pas dans vos desseins jusqu'à perte de vue. De trop grandes idées ne marquent pas un esprit juste ; mais des idées basses ou trop communes montrent un génie borné, & sentent la petitesse. Les Allemands ont pros crit les mésalliances : on se trouve quelquefois dans un tel degré d'élévation ou dans une situation si embarrassante, qu'on peut bien ne se pas déterminer toujours sur la même regle ; mais quelques exemples justifiés par des circonstances particulieres n'influent pas sur le commerce général. Il est décidé que de grandes alliances sont d'un grand prix : l'homme entendu les met à profit dans la bonne & dans la mauvaise fortune ; le mérite seul ne nous élève point aux grands emplois, la probité seule ne nous garantit pas toujours de l'iniquité des hommes, & combien est-on flatté par la protection d'un homme puissant en qui la voix du sang parle pour nous ?

Je conviens qu'avec de beaux titres & des parens illustres on peut se trouver réduit à trop peu de fortune ; aussi je n'exclus pas la dot ; je veux seulement qu'on ne préfere pas les diamans du Temple aux pierres précieuses. Avec une fem-

me qui a de grandes qualités, l'esprit noble & juste, beaucoup de raison & d'attention, la dot grossit tous les jours; au contraire, avec une folle qui n'examine rien, & dont le pere est prodigieusement, mais nouvellement riche, toutes les successions sont mangées avant qu'elles arrivent, & le vieux patrimoine est bientôt entamé.

Ce que j'ai dit des familles vertueuses & de la préférence que mérite la distinction du sang, ne peut être regardé que comme des réflexions générales. Ce n'est pas assez, je veux qu'on en fasse de particulières, & qui soient, pour parler ainsi, plus personnellement intéressantes.

La vertu d'une fille de qualité, née des plus honnêtes gens du monde, n'est peut-être pas la vertu qui m'est propre. Un homme d'esprit ne peut pas s'accommoder long-temps d'une belle & bonne stupide, il faut qu'elle ait au moins un peu de raison. Un homme d'une moindre élévation de génie, simple & franc, se dégoûtera bientôt des petits détours d'une spirituelle artificieuse. A l'homme rangé il ne faut, ni joueuse, ni femme dissipée; à l'homme doux, point d'emportée; au ménager, point de prodigue & encore moins d'avare; à l'homme égal, point de capricieuse; en un mot,

je veux absolument qu'on examine , qu'on connoisse & qu'on trouve dans le caractère un peu de sympathie, ou si l'on aime mieux , une espece d'assortiment qui produise enfin la convenance des humeurs.

Il est vrai, que quand on veut épouser , on ne se montre pas tel qu'on est , & que l'envie de plaire & de s'établir sert quelquefois de verni à des défauts cachés ; mais l'objection même me sert d'un nouveau principe. Que des amans devenus époux conservent bien ce verni précieux, qu'ils ne développent jamais leurs foiblesses ; tant que vous prendrez soin de cacher vos défauts, vous aurez envie de plaire , & vous plairez toujours.

La Bruyere que je ne crois pas avoir été fort partisan du beau sexe , ni très-curieux d'engagement , demande si l'on ne pourroit pas découvrir l'art de se faire aimer de sa femme. Mais en homme poli il n'a hasardé cette proposition qu'après s'être étonné de ce qu'un mari qui rassemble tous les vices du cœur & de l'esprit , tous les défauts de l'humeur & des manieres, & toutes sortes d'inattentions & de négligences, ose se flatter de défendre le cœur de sa femme contre tout ce qu'un galant adroit peut mettre en œuvre pour plaire.

Je réponds à la question par l'objection même, & le secret que la Bruyere cherche est tout trouvé. Il n'y a qu'à supposer un mari diamétralement opposé au hibou dont il a fait la peinture ; trouver à ce mari une femme qui apporte à la communauté même goût, même raison, même attention, même politesse, même droiture & même vertu, & l'assemblage sera parfait.

Dans la vue de me tenir toujours en garde contre mes propres foiblesses, & sur-tout contre mon inconstance, je commencerai par choisir un sujet dont la vertu supérieure à la mienne puisse me soutenir : je me garderai bien de contracter par une passion trop vive : ce qui est trop vif ne dure pas. Ce n'est pas que j'exclue l'amour du mariage ; au contraire, je crois qu'il en faut un peu en épousant, & beaucoup après avoir épousé. Ce n'est que pour les libertins & les hommes déraisonnables que le mariage devient le tombeau de l'amour. Je veux donc que l'amour soit plutôt la suite que le motif du mariage ; je veux un amour produit par la raison, un amour où nous fassions entrer la connoissance & le goût de nos devoirs, & non pas un amour extravagant qui ne fait faire que des folies. Il n'appartient qu'aux hommes corrompus

de croire qu'un amour raisonnable soit un paradoxe.

On voit des gens se marier par des vues de protection ou de fortune , mais sans estime mutuelle, sans considération, sans goût. La corruption du siècle appelle ces sortes d'engagemens des mariages de raison; cependant on voit peu de ces mariages réussir. D'autres s'engagent sans autre motif que le desir de satisfaire une passion violente qu'ils n'ont pas pris la peine de maîtriser ; mais souvent avant que l'année soit finie la passion est usée , il ne reste que des regrets. Dans le premier cas, ce n'est point raison , c'est orgueil , c'est avarice ; dans le second cas, ce n'est point amour raisonnable , c'est une sorte d'amourette sur laquelle on tâche de justifier la foiblesse de son cœur par une plus grande foiblesse d'esprit : mais par quel endroit peut-on être justifié , quand le cœur & l'esprit sont complices ?

Prenons donc bien garde à ne pas confondre le fol amour qui fait faire un sot mariage , avec l'amour raisonnable qui maintient le bon ordre , & ranime les douceurs d'un mariage bien concerté. Je ne saurois m'empêcher de dire ici que les hommes font un usage bizarre de leur raison , d'apporter tant de prudence dans le marché d'un tableau , tant de

précautions dans l'achat d'un arpent de vigne, tant d'adresse & d'esprit dans l'éclaircissement d'une question, & tant d'extravagance dans la conclusion d'un mariage : on fait pourtant bien que le contrat de mariage est le principe de tous les contrats ; par conséquent le plus important de tous.

Commençons donc par réfléchir sur la nécessité de connoître & de sentir l'importance de ce contrat ; ensuite, faisons-nous honneur & plaisir d'en exécuter les conditions ; accoutumons-nous à penser que tous les hommes sont obligés de se passer quelque chose les uns aux autres, & que nous ne sommes tous que plus ou moins imparfaits : par-là nous nous épargnerons la peine que pourroit nous causer la découverte de quelques défauts que nous n'aurions pas apperçus. Dans le vrai, c'est exiger beaucoup que de vouloir une femme accomplie par l'esprit, par le cœur, par l'humeur & par les manières. La raison dans une femme peut suppléer à bien d'autres qualités ; c'est ce qui décide le succès de l'engagement. D'un tel lien naîtra infailliblement l'amour entre le mari & la femme, & de leur bonheur celui de leur postérité.

Un homme depuis seize ans jusqu'à

vingt-cinq veut une belle femme ; depuis vingt-cinq jusqu'à trente , une jolie femme ; après trente ans , une femme raisonnable. Ce changement de goût est juste : il est le fruit de la raison & de l'expérience , qui apprennent à connoître la valeur des choses. Une femme ragoûtante & raisonnable rassemble le mérite des deux sexes. Si nous ne pouvons pas tout avoir , sur-tout ne manquons pas la raison ; la beauté est de tous les biens le plus dangereux & le plus fragile. Il faut se servir du jugement & non pas des oreilles ou des yeux pour choisir une femme.

Pour entretenir cette sorte d'amour que je souhaite dans le mariage , ne vous attachez jamais qu'à une femme qui mérite toute votre estime , & pour tous les biens du monde n'épousez pas celle que vous n'estimez pas : l'estime seule doit suffire , & suffit entre un fort honnête homme & une aimable femme qui ne sont qu'amis , & s'ils le sont au point de vouloir bien s'épouser , ils s'aimeront assez , j'en suis bien sûr.

Passiez-vous de la beauté , vous n'en aurez que moins de matiere à l'inquiétude , votre femme cherchera à vous dédommager d'ailleurs ; mais aussi que rien ne vous dégoûte dans l'extérieur : une

folle doit être parfaitement belle , la nature lui doit cette compensation ; mais pour une femme de mérite , c'est assez que le nécessaire de la beauté ; une grande propreté, un air noble, voilà tous les agrémens qu'on doit raisonnablement souhaiter dans une femme estimable.

Je ne crois pas qu'il soit plus difficile de continuer à être heureux dans le mariage , que de le devenir par le secours des précautions qui doivent le précéder : il est vrai , que rien n'est plus saint ni plus rare que d'aimer sa femme. Je n'ai pas besoin de traiter ces deux points , ils ne sont que trop reconnus ; mais si le plaisir est conforme à la Loi , il en est plus pur ; & s'il est rare , il en est plus exquis. J'ajoute même , sans craindre la raillerie des mauvais plaisans , que le plaisir d'aimer sa femme est sans contredit le plus flatteur de tous les plaisirs. Cette proposition ne souffriroit pas de difficulté , si les folles passions avoient moins de pouvoir sur les hommes.

Si votre femme est née de parens vertueux , si sa condition est au moins égale à la vôtre , si elle soutient un bon caractère par d'agréables dehors, vous n'avez qu'à être raisonnable , vous serez parfaitement heureux , & vous le serez toujours ; mais si vous vous livrez à l'in-

constance, vous empoisonnez cette félicité; vous n'êtes plus un voluptueux, vous êtes un fou & un homme injuste. Ici l'homme dérangé me traite tout bas de ridicule, & il a raison; son aveuglement ne lui permet pas de trouver mon raisonnement juste. Mais qu'il retourne à sa femme de bonne foi, & il trouvera ma réflexion judicieuse.

Nous jurons à notre maîtresse comme à notre femme de les aimer toujours. A l'égard de la maîtresse, c'est un jargon du fol amour; à l'égard de la femme, c'est une promesse sérieuse. Quand cette parole coûteroit un peu à tenir, l'honneur ne nous permet pas de manquer de parole, notre propre félicité dépend de l'exécution; & du côté de la Religion, nous ne saurions disconvenir que c'est un grand crime de manquer à une promesse ratifiée par un vœu solennel.

Quelle honte pour l'homme! sa parole, ses sermens en face des Autels, son bonheur pour le temps & la certitude d'un avenir sont des motifs impuissans contre sa turpitude & ses extravagances. C'est précisément l'impuissance de ces grands motifs sur l'inflexibilité de l'homme, qui m'a déterminé à faire sur son cœur l'essai d'une morale nouvelle; je veux le ramener à ses devoirs par la con-

noissance & par le sentiment de ses plaisirs. J'oppose à l'inconstance de sa volonté & à la malignité de sa dépravation mon grand remède, la fine volupté : vous m'entendez , je dis la vraie vertu.

L'homme qui devient libertin cherche dans le plaisir le ragoût de la défense ; l'inconstant , la grace de la nouveauté. Je crois que ce sont là les deux grands ressorts qui font mouvoir l'homme qui se dérange : mais il perd bien plus de plaisirs qu'il n'en gagne , quand aux dépens de ce qu'il doit à sa femme , & de ce qu'il se doit à lui-même , il préfère la débauche à la pureté des mœurs & à la délicatesse des sentimens.

Démosthene composant avec une courtisane assez belle , elle mit ses graces à si haut prix qu'il n'y eut pas moyen de conclure. (Ceux qui ne le savent pas seront bien aise d'apprendre que c'est de là que vient le Proverbe latin. *Non licet omnibus adire Corinthum.*) Démosthene fit la révérence & quitta la Corinthienne avec cette belle leçon si propre à faire impression sur l'esprit des jeunes gens.

Une dupe à ce prix pourroit se divertir ,
 Vous en trouverez à votre âge ;
 Mais un Philosophe un peu sage
 N'achete pas si cher un repentir.

Corrompez-

Corrompez-vous l'innocence ? Le crime est affreux , & vous vous rendez responsable de tout le progrès de la corruption. N'êtes-vous pas le premier maître qui ait enseigné le mal ; & vos plaisirs , de quelque espece que soit la dépense , vous coûtent-ils bien moins qu'on ne demandoit à Demosthene ? En ce cas , quel est votre goût ? & ne vous exposez-vous pas à payer mille fois plus chèrement plusieurs raisons de vous repentir. On perd trop à de tels marchés : Un vrai voluptueux fait mieux ses affaires.

Revenez à votre femme , à cette femme que je vous ai souhaité ; vous êtes sûr de trouver une honnête femme , une femme raisonnable. Je conviens que votre goût ne sera point éguisé par la nouveauté ni par la défense ; mais aussi vous n'avez à craindre , ni la glace ni la canicule ; vous n'avez point à ménager d'indiscrets confidens , point de mur à escalader , point de mari , d'oncle & de tuteur à tromper , point d'ami à trahir , point de surveillante à surprendre : enfin vous n'avez rien à vous reprocher , & c'est l'essentiel. Mais je vais plus loin , je soutiens que si nous étions sages , nous trouverions dans nous-mêmes & dans notre maison une foule de plaisirs toujours renouvelés , plaisirs d'autant plus

doux & plus exquis , qu'il ne nous content ni la peine de changer , ni les remords qu'entraînent ceux qui sont défendus.

Quel plaisir de trouver dans un amant qu'on aime ,
Un époux que l'on doit aimer.

Un plaisir si conforme à la Religion, à la raison , à la fine volupté , ne sauroit être chimérique. Il est moins difficile qu'on ne pense de faire toujours sa maîtresse de sa femme , & son amant de son époux. Il ne faut qu'être bien né , & savoir retrouver ses plaisirs dans ses devoirs pour conserver jusqu'au tombeau notre bonheur dans le mariage.

Conservons notre autorité, usons-en poliment, n'en abusons jamais.

Ayons assez de politesse dans les actions, dans les manieres & dans les discours, pour ne pas craindre que la familiarité dégénere en mépris.

Réparons à force de propreté & d'attention ce qu'il y a de dégoûtant dans tous les accidens inséparables de la nature humaine ; prévenons toujours notre femme sur tout ce qui se peut , & ce qui doit lui plaire sans déranger nos affaires.

Ne rendons jamais notre femme responsable de la mauvaise fortune ; consolons-nous avec elle de nos disgraces par le secours des vrais plaisirs.

Justifions notre choix , nourrissions notre tendresse , réveillons notre goût par cette persuasion , que toute autre femme que la nôtre peut avoir des défauts cachés , qui nous rendroient moins heureux que nous ne le sommes.

Rendons - nous ingénieux à grossir dans notre imagination les bonnes qualités de notre femme , & à diminuer ses défauts.

Ne déployons toute notre raison avec notre femme , qu'à la dernière extrémité ; ne faisons des remontrances que quand la réflexion est de retour , pour n'avoir pas à combattre le fort du caprice.

Soyons plus attentifs à connoître nos fautes que celles de notre femme ; méritons en l'oubli par un redoublement de complaisance.

Ne demandons jamais que comme une grace ; & méritons par de tendres soins ce qu'il nous est permis de demander.

Sortons , prenons l'air quelquefois pour revenir chez nous avec plus d'appétit.

Ménageons nos plaisirs de peur d'user les desirs qui les font naître.

Mais, me dira-t-on, puisqu'il faut tant de bonheur & tant de vigilance pour tirer du mariage tout l'agrément qu'un honnête homme y doit chercher, on peut conclure qu'on seroit plus heureux & plus sage si l'on ne se marioit pas. A cela je réponds que le mérite & la vertu du célibat ne conviennent pas à tous ; mais il convient à tout le monde de mettre tout en œuvre pour se rendre heureux en épousant : cependant par un renversement de conduite que déshonore tout à la fois la Religion, la raison & le bon ordre, un fat rougit d'aimer sa femme, & la femme mondaine qui fait toujours l'aimable, n'ose aimer son mari. C'est un air trop bourgeois : on s'évite, & l'on craint de profiter du moyen presque unique d'allier les plaisirs & la vertu. Cette extravagance outrée a fait dire ce beau mot à l'Auteur du Préjugé à la mode :

Si la mode empoisonne un naturel heureux
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux ?

Mais nous avons beau nous aveugler nous-mêmes ; tels sont les droits de la vertu sur nous qu'on pleure de joie au dénouement de la belle piece que je

cite, quand on voit la patience & la fidélité d'une femme estimable couronnées par le retour sincere & par le tendre repentir d'un mari bizarre qui craignoit ses devoirs, & qui fuyoit son bonheur.

Rien de plus ordinaire, ni de plus naturel que les seconds mariages; mais les circonstances décident si dans l'ordre des familles, c'est vice ou vertu. Etes-vous encore jeune, avez-vous peu d'enfans, ne leur faites-vous point tort, ne vous en faites-vous pas à vous-même? Rembarquez-vous, épousez. Si votre second mariage procure quelque bien à vos enfans, une charge, de l'élévation de la fortune, le paiement de vos dettes, ne manquez pas l'occasion, dépêchez-vous.

Un grand secours qu'on espere
Est un grand trait de beauté.

Mais que sur le retour & environné d'enfans très-pressés d'être établis, vous leur vouliez faire partager avec des freres d'un second lit les débris de votre patrimoine, c'est sacrifier tous vos devoirs à votre goût. Qu'une vieille folle épouse un jeune blondin, c'est sacrifier à l'amourette son honneur, sa raison & sa

tranquillité. Je fais qu'à la rigueur ces mariages sont légitimes ; mais pour moi je les regarderai toujours comme des crimes légitimés.

Je reviens aux devoirs réciproques des peres envers leurs enfans, des enfans envers leurs peres. Les peres & les meres sont à mon sens plus criminels que leurs enfans, en supposant aux uns & aux autres un éloignement égal de leur devoirs ; & voici ma raison. Si les enfans étoient mieux élevés, leurs parens les trouveroient plus respectueux & plus tendres.

Dût-on m'accuser encore de répéter ou de déplacer ; si la répétition est utile, elle ne doit pas déplaire. Je le redis donc, l'éducation d'un fils demande un pere tout entier, une fille a besoin de toute sa mere ; mais souvent le pere est un homme dissipé, qui ne craint rien tant que de se trouver dans son domestique ; & plus souvent une mere veut toujours être jeune ; cette idée mene à tout. Ainsi le temps s'use & se consume en bagatelles, & l'on ne pense à rien moins qu'à sa famille.

Qu'on ne s'y trompe pas, un pere & une mere doivent compte à leurs enfans de leur administration & de leur propre conduite. S'ils les scandalisent, c'est

un parricide ; s'ils dissipent leur fortune , c'est un larcin : mais c'est une autre espèce de vol aussi punissable que de leur retenir par négligence ou par avarice la dépense & les soins qui sont dus à leur éducation.

Pline ne connoissoit rien de plus important que le choix d'un Précepteur , d'un Gouverneur ; & vous avez lu dans la préface , les précautions que prit Philippe de Macedoine pour l'éducation d'Alexandre son fils. Pere avare, une réflexion si sage & un exemple si touchant ne peuvent rien sur vous ? peut-être même l'ancienneté de la date vous sert-elle d'excuse. C'est-à-dire, que vous opposez la prescription à l'accomplissement du plus indispensable & du plus naturel de tous vos devoirs , parce que vous préférez votre *chère cassette* au mérite de vos enfans. Et moi je vous déclare que votre inattention & votre dureté vous rendent également responsable & des vices qu'ils contractent , & des vertus qu'ils n'acquierent pas faute d'éducation. C'étoit à vous que Gomberville parloit il y a près de cent ans.

Ne te promets pas tout des soins de la nature ,

Il faut que ton travail accompagne le sien ,
Le champ le plus fertile a besoin de culture ,

Il dit encore.

Quiconque a des enfans au vice abandonnés ,
N'a point d'excuses légitimes ,
Car sous quelque ascendant que ces monstres
soient nés ,
Sa seule nonchalance a causé tous leurs cri-
mes.

En effet les premieres impressions ne
s'effacent jamais.

Etes-vous bien fondé à vous croire
assez habile pour élever vous-même vos
enfans ? Donnez-vous-en le soin , sans
réserve & sans relâche ; formez-les à la
politesse, à la douceur, à la bonté, à l'é-
tude ; qu'ils apprennent plus par vos
exemples que par vos leçons ; sur-tout ne
leur épargnez ni livres , ni maîtres ; tra-
vaillez tout à la fois à la figure & au ca-
ractere , & je vous le répète , prévenez
en eux toute idée de libertinage par l'u-
sage modéré des plaisirs dont j'ai parlé.
Je les crois un moyen assuré de faire goû-
ter une morale douce & juste. Je dis mo-
rale douce , car je suppose que le sujet
que vous élevez veut être mené par la
douceur ; sinon , devenez ferme & très-
ferme. Trop de douceur est un poison
pour de certains enfans. Mais comme je
l'ai dit , que vos leçons soient mesurées
sur la portée de leur esprit : ne remontrez

qu'à propos , ne châtiez point dans la colere , parlez en raison à vos enfans , même dès leur enfance , & liez-les de bonne heure avec les honnêtes gens.

Ne vous sentez-vous point la capacité convenable , ou votre situation vous éloigne-t-elle des lieux propres à l'éducation de vos enfans ? n'épargnez rien pour y suppléer & pour confier en des mains sûres un dépôt si précieux. Choisissez la Ville la plus renommée de votre Patrie , & les plus grands maîtres de cette ville : étudiez le goût & les dispositions de votre sujet pour le former au genre d'étude & aux talens qui conviennent à son esprit & à sa condition , & si vous avez été contraint de le perdre de vue pour son propre bien , ne manquez pas à une précaution décisive , c'est de substituer votre autorité paternelle à quelqu'autre vous-même , dont l'âge , la sagesse & la distinction lui puissent imposer.

Redoublez de dépense , d'attention & de soins à mesure que l'âge avance , munissez-vous des plus sages conseils pour décider judicieusement sur le choix d'un état de vie : défaites-vous sur cela de toutes vues préméditées & de tout caprice : C'est un grand défaut de jugement de ne point consulter les disposi-

tions naturelles & l'inclination , c'est un crime énorme de violenter la vocation.

Votre fils est-il élevé comme il faut & de main de maître , connoît-il le monde , a-t-il vu , a-t-il lu , peut-il se conduire ? avez-vous enfin d'assez bonnes raisons pour presser son établissement ? mariez-le , j'y souscris , bien entendu pourtant qu'il aura vingt-cinq ans au moins : attendez jusqu'à trente , s'il se peut ; tout en ira mieux , & pour vous & pour lui. Mais c'est ici que je vous demande toute votre tendresse & toute votre habileté. Répétez-lui ce que j'ai dit sur le choix d'une femme , & sur la conduite dans le mariage : songez enfin que ce seroit un sacrilège contre la nature de sacrifier la docilité respectueuse de votre fils , à l'avarice , à l'orgueil , au fol entêtement.

Malheurs à ces peres durs que le démon de l'avarice rend les bourreaux de leurs enfans , qui leur refusent le nécessaire , qui les forcent à recourir au Tribunal de la Justice pour y demander le patrimoine qui leur est dû , ou à contracter des mariages qui ne peuvent faire que leur supplice. A combien de sortes de crimes & d'especes de déshonneur cette dureté ne conduit-elle pas ? Si un

malheureux enfant échappe au désespoir, si l'exemple ou la malignité du sang n'entame pas sa vertu, c'est un miracle; & tel n'eût jamais été un méchant homme s'il n'avoit pas été fils d'un méchant pere: Delà je conclus que les méchans peres font ordinairement les méchans enfans, & c'est ce qui perpétue la malignité.

Ne prétendez pas maîtriser despotiquement votre fils quand vous l'avez établi & qu'il a trente ans passés; vous n'avez rien négligé, rien épargné pour son éducation, vous lui avez fait part de votre fortune en l'établissant; c'en est assez: vos devoirs d'honnête homme & de bon pere sont remplis, tenez-vous-en là. Songez qu'alors du côté de l'autorité vous êtes moins le pere de votre fils que son ami; s'il est tel qu'il doit être, il prendra toujours vos conseils; s'il est mal né, vous les lui donneriez en vain. Ce trait seroit sensible, mais votre âge est avancé; prenez le goût des consolations d'en haut, perdez peu à peu de vue le monde qui va vous échapper; songez qu'on peut sans amour propre & avec justice être content de soi sur de certains chefs; ne souffrez pas des torts d'autrui. Cette idée & la résignation sont les remedes que vous proposent la

Religion & l'amour propre bien entendu. Il est rare que ces deux motifs qui presque toujours sont deux contraires, se réunissent ici pour imposer le même devoir.

Je ne saurois m'empêcher de condamner les prédilections de quelques peres toutes innocentes & bien fondées qu'elles puissent être, parce que chez les hommes qui ne sont pas assez sages, les effets en sont pernicioeux ; ne vous livrez pas sur cela à l'autorité que vous fournissent certaines coutumes. Quand vous faites plus d'avantages à un enfant qu'à l'autre, eussiez-vous des raisons puissantes, vous laissez une semence de procès, ou du moins matiere à une éternelle jalousie qui ruine absolument la confiance & l'amitié. Mais je condamne encore plus sévèrement la conduite de ceux qui conseillés par un Moine ruinent les espérances de leurs héritiers à force de legs pieux. Les Testateurs croient-ils réparer par un dépouillement involontaire le mal qu'ils ont fait, & le bien qu'ils n'ont pas fait ? Je souffre la liberté de tester, quand elle contient les descendans dans le respect ; je la blâme, quand elle prête son autorité à l'injustice de ceux qui testent, & qui se flattent de forcer le Ciel par un abandon tardif, peu

méritoire pour eux & désolant pour l'héritier légitime. Faisons des bonnes actions pendant notre vie, ne nous embarrassons point de ce que deviendront nos biens après nous, ne trahissons pas la destination de la sage nature. Je conseille les prières & les aumônes, mais je veux que sans tester nos plus proches parens soient nos légataires.

Par quel endroit peut se disculper dans le monde une mere, qui devenue veuve exerce tous ses droits à la rigueur pour se procurer du superflu, quand ses enfans ont à peine de quoi fournir aux plus pressans besoins; je n'approuve pas pourtant que les peres & les meres abandonnent tout, & se mettent en tutelle par une confiance outrée; gardez toujours de quoi donner; tant qu'on espérera on vous ménagera; gardez toujours, mais donnez toujours.

Le même principe qui m'a fait dire que les méchans peres font les méchans enfans, me fait ajouter que le bon pere fait le bon fils. Il est vrai, que dans les deux cas la regle n'est pas générale. Dans les familles dont j'ai parlé, où la vertu & le mérite paroissent comme éternellement substitués, & passent sans s'altérer de génération en génération, quelle source de volupté ne produit pas l'ac-

complissement des devoirs du pere à l'égard du fils, du fils à l'égard du pere ! Quel charme pour un bon pere de voir son fils tendrement aimé répondre toujours respectueusement, toujours tendrement à ses bontés ; de le voir par un excellent caractère faire honneur à sa famille & à sa patrie ! Quel torrent de délices pour ce fils dont l'ame est marquée au bon coin de rendre à son pere sur ses vieux jours les mêmes soins qu'il en a reçus dans sa jeunesse !

La perte d'un pere est irréparable, celle d'un bon pere est d'une amertume que le temps adoucit moins que la résignation ; mais de tous les malheurs le plus grand, le plus terrible, & pourtant le malheur qu'on sent le moins, c'est celui d'un enfant qui trop jeune encore perd son pere homme de mérite. Pour l'ordinaire nous ne devenons esclaves de nos passions, que parce que nous nous sommes trouvés trop tôt maîtres de notre fortune.

Ces jeunes fous, ces libertins dont j'ai fait la peinture, ne sont devenus l'objet de l'indignation publique, ils ne se sont perdus dans l'Isle de Calipso, que parce qu'ils ont perdu le *Mentor* qui les conduisoit ; ils n'ont pas même la ressource de l'enfant prodigue, parce que

la maison paternelle est devenue trop tôt leur propre maison. Quel motif peut les tirer du borbier affreux où ils se sont enfoncés ? la Religion & l'honneur ? ils n'en ont plus : leur nom ? ils le flétrissent ; le souvenir de leur éducation & de leur qualité ? il les importune , c'est un poids pour eux : il ne leur reste plus qu'un dernier moyen de salut qu'ils doivent à la nature, puisqu'ils n'ont pas assez de goût pour le devoir à l'honneur & à la vertu. Homme inique , écoute-moi. Perfide à la Loi sainte , inutile à ton Roi , scandaleux à ta patrie , tu crois pouvoir immoler à tous les vices ton ame, ton honneur, ton nom , ton bien , la consolation de ta famille ; tu le crois , parce que tu crois ton pere mort. Non : la meilleure partie de ce pere vit encore , sa réputation vivra toujours, c'est par elle que je veux te toucher. Lâche , rougirois-tu de penser aux vertus de ton pere ? & si tu y penses , persisteras-tu à vouloir que ta vie soit l'époque de l'anéantissement & du déshonneur de ta famille.

Si vous n'avez le cœur droit & les mains pures , vous n'irez point sur la montagne ; mais celui qui s'attire par une vie régulière cette bénédiction prophétisée , de voir autour de sa table ses enfans & les enfans de ses enfans ; celui-là est

en droit d'espérer de monter jusqu'au sommet. C'est un grand plaisir pour le pere de famille de se retrouver souvent au milieu des siens , de faire la consolation de tous , de voir par eux ses vertus multipliées. Quel goût ne trouve-t-on pas dans les plus petits offices de cette sainte amitié ? De toutes parts ce ne sont que tendres soins, qu'empressements : on voit succéder tour à tour le plaisir , le travail & l'étude. Je me trompe ; tout est plaisir. Tous les cœurs ne sont qu'un cœur ; la complaisance ne laisse point sentir la différence des humeurs : le bon cœur ne regle point ses affections sur le plus ou le moins d'esprit ; le plus fort prête de sa force au plus foible ; par-là tout est égal, tout est confondu. Le tien & le mien ne se distinguent que pour s'obliger mutuellement ; & c'est dans ces heureuses , mais rares situations , qu'on retrouve sur tous les visages l'image de la vraie volupté.

Les soins des peres & la correspondance des enfans sont la cause premiere de cette volupté. Delà la crainte de Dieu, l'amour & l'édification du prochain ; delà le désintéressement, l'esprit doux & la politesse ; delà, en un mot, la droite raison, qui en nous privant de ce qui est défendu , nous donne une plus grande

délicatesse de goût pour ce qui est permis,
& pour tous les biens qui nous restent.

Puisque j'écris pour tous les âges & pour tous les états, & que ce Livre n'est autre chose qu'un ramas de fragmens dérobés, je peux bien placer encore ici cette petite piece de l'Abbé Regnier. Le jeune homme bien né n'en prendra que plus de goût pour les bonnes choses qu'on trouve dans les Livres choisis? & le sage vieillard, content dans sa famille, en sentira moins l'amertume de la caducité.

Après le printemps gracieux
De la jeunesse aimable & vive,
J'ai passé de la vie active
Dans l'âge mûr & sérieux;
Et maintenant devenu vieux,
J'emploie une vieillesse oisive
A jouir des fruits précieux
De ma raison que je cultive.
Plaisirs des Cœurs ambitieux,
Plaisirs vifs & délicieux
De la belle & vaine jeunesse,
Vous ne valez pas les plaisirs
De tranquillité, de sagesse,
Que goûte une saine vieillesse
Qui n'a ni crainte ni desirs.

Toutes les vertus morales imposent à l'homme des devoirs généraux; la parenté nous en impose de particuliers à l'égard de nos proches. Il n'y a point d'homme qui ne perdît beaucoup, si l'on réduisoit

les devoirs de la parenté à ce qu'il est en droit d'attendre de sa femme , de son pere , de son frere & de son fils. Il est mille occasions où nous faisons tous nos efforts pour nous attirer une protection puissante à la faveur d'un huitieme degre , tandis qu'un quatrieme ne nous effleure pas quand il s'agit de secourir un parent inférieur ou malheureux , & c'est là le comble de l'orgueil , de l'avenglement & de l'injustice.

Si nous avions des principes de conduite , nous n'aurions pas l'audace de prétendre qu'on s'attendrît pour nous , quand nous faisons profession d'être durs pour les autres. Il me semble que c'est une grande injustice & une plus grande imprudence de ne vouloir partager avec personne ses services , son crédit ni son argent. Je voudrois que l'homme entendît mieux ses intérêts. Puisque la corruption a prévalu , & que c'est demander presque l'impossible que d'exiger que l'homme ait le cœur bon, droit & grand ; du moins je lui soutiens que par avarice il doit être libéral , & que par amour propre il doit être secourable.

Je fais que rien n'est plus rare que la véritable bonté ; je fais que la plupart de ceux qui croient en avoir , n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la

foiblesse : mais enfin la bonté dont on croit que l'amour propre est la dupe, est au contraire le plus utile de tous les moyens dont il se sert pour arriver à ses fins ; c'est un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche & plus abondant ; c'est un désintéressement qu'il met à usure, c'est un ressort délicat avec lequel il réunit, il dispose & tourne tous les hommes en sa faveur.

Vous abandonnez ce neveu qui est presque votre fils, ce cousin qui tout éloigné qu'il est, porte votre nom, ou du moins le nom de vos meres ; par un léger secours il se seroit avancé à la guerre, vous le lui refusez : qu'arrive-t-il ? Dans l'inutilité il vous déshonore ; & s'il fait son chemin par l'entremise d'une main étrangère, il entraînera des étrangers après lui : mais il ne reconnoîtra ni vous ni les vôtres : Justice d'en haut.

Nous ne savons pas ce que la fortune nous garde : aujourd'hui nous regorgeons de santé, de biens & d'honneurs ; une réputation brillante, une intelligence qu'on a cru presque infailible pour les emplois les plus délicats ; dans cet état florissant nous piquons l'émulation de tel que la nature a fait honnête homme, & que la fortune a laissé là ; il nous réclame, & nous craignons de lui tendre la

main; nous ne voulons pas l'aider à faire le premier pas; tremblons. La révolution est à la porte, nous tomberons & nous ne ferons relevés ni secourus par personne.

La fourmi plus sage que nous pourvoit l'été aux besoins de l'hyver; que n'apprenons-nous à son exemple à amasser, dans le temps de la prospérité, des amis que nous puissions opposer à l'infortune si elle nous arrive, & à nous faire un fonds de vertu qui nous attire des prôneurs par le secours desquels nous nous trouvions à l'abri ou au-dessus de la calomnie. Si nous voulions essayer du plaisir qui nous revient quand nous trouvons sous nos yeux des heureux de notre façon, nous voudrions toujours en faire. Tirer de l'oppression un parent, un ami, un voisin, rien de plus flatteur; lui faire des graces, c'est le préciput des Rois. Oui, c'est leur premier privilege de pouvoir se livrer souvent à une volupté si délicate. Le plus flatteur & le plus solide de tous les plaisirs c'est d'avoir fait des graces au-delà de toute reconnoissance. Ne comptons point nos bienfaits, ne songeons qu'à les multiplier: mais nos bienfaits ne parleront pour nous qu'autant que nous saurons les taire. Obligeons promptement: la lenteur diminue le prix des

biens qu'on attend de nous, ou fait du moins qu'on les paye de trop d'impatience; si nous recevons quelque grace, ne pénétrons pas jusqu'à l'intention de celui qui nous l'a faite; nous y pourrions découvrir des motifs qui diminueroient notre reconnoissance: & rien ne doit jamais la diminuer.

Deux principaux vices nuisent à ceux de nos parens qui ont besoin de nous; notre dureté, notre orgueil. Par notre dureté, nous les abandonnons à leur mauvaise fortune, mais nous ne tardons pas à en être punis; je viens de le dire, on nous abandonne. Par orgueil, nous refusons de les connoître aujourd'hui, demain nous cherchons les regards favorables d'un Seigneur qui peut tout, & dont un seul sourire charmeroit notre vanité; mais par le même principe il ne nous reconnoît plus, nous ne saurions nous en plaindre; il fait comme nous vivons, & il regle ses procédés sur les nôtres.

Evitons de devoir à nos manieres les traitemens peu gracieux que nous pouvons essuyer de la part de nos parens. Secourons en tout temps, en toute occasion & de toutes façons, ceux qui nous font l'honneur de compter sur nous: courons au-devant de leurs besoins; que

toutes leurs affaires soient les nôtres, répondons à la bonne opinion qu'ils ont de nous quand ils nous croient moins durs que le commun des hommes ; le service qu'on attend de nous n'est-il pas bien mérité par la confiance dont on nous honore ? Homme droit , servez vos parens par justice & par bonté de cœur ; homme prudent , servez-les par précaution ; homme dur , servez-les par politesse.

Je crois ces conseils judicieux , mais ils souffrent une exception. Je suppose que ceux qui nous réclament soient en droit de compter sur nous par une conduite sage. Au contraire , si je fais par la voix publique ou par expérience qu'ils sont d'indignes sujets dont la vie est une espèce de déshonneur pour nous , plus de services , plus de commerce , encore moins de liaison. Tout ce qu'on peut en ce cas , c'est de s'en tenir scrupuleusement à ce que la charité exige.

Nos parens depuis le quatrième degré jusqu'au dixième tiennent le milieu entre nos proches & notre prochain ; nous leur devons un peu moins qu'aux uns un peu plus qu'aux autres.

A l'égard du prochain , ce seroit affecter pour nous mouvoir que l'équité naturelle , mais nous croyons être quittes de

devoirs de l'équité quand nous ne faisons point de mal. Sur ce principe le prochain seroit mal secouru. Heureusement la Loi de grace vient au secours des malheureux, en nous faisant un précepte de la charité, rougissons-en : il nous faut des préceptes pour nous porter à des dispositions qui étoient naturelles dans un païen honnête homme. Pythagore dit excellemment que *pour ressembler aux Dieux il ne faut que deux choses, faire du bien & dire la vérité.*

Cette grande regle de traiter les autres comme nous voudrions en être traités nous-mêmes, est la regle de tous les hommes, il ne faut pour cela qu'un esprit de justice; mais la charité demande quelque chose de plus; il me semble qu'elle épure, raffine & perfectionne la justice, elle la rend plus complete, & en même temps christianise (si j'ose faire un terme) des actions bonnes par elles-mêmes, mais qui n'ont souvent d'autres principes que l'humanité. Regardons la charité non comme une vertu, mais comme l'ame de toutes les vertus: d'autres ont dit qu'elle en est la mere. C'est un tout dont la Justice est la premiere & la plus essentielle partie: & ne nous figurons point que nous puissions nous dispenser d'être charitables, parce qu'on voit dans

le monde peu de justice & peu d'humanité.

O temps! ô mœurs! l'humanité, l'équité naturelle, la charité n'attendrissent point l'homme sur les besoins du prochain: les vertus morales & chrétiennes ont beau se liguier contre lui, il reste dur. Je prends donc une autre voie, & je veux convaincre l'homme corrompu par le système de sa corruption.

J'admets dans un sens le vieux proverbe, sur la foi duquel nous croyons que la charité bien ordonnée nous prescrit de commencer par nous aimer nous-mêmes. Pensons d'abord à nous, voilà le principe: nous ne saurions le mettre plus efficacement en œuvre qu'en nous emparant de la première & de la plus sûre partie de la fine volupté, qui consiste certainement à nous rendre heureux par tout ce qui est de notre dépendance: or je ne puis posséder tout, ni vivre seul: il me faut des voisins, des marchands, des fermiers, des domestiques. Reste à savoir ce qui me répondra le plus sûrement de l'agrément que j'en dois attendre. Sera-ce la hauteur, le mépris, l'abandon, l'inattention à tous mes devoirs, la dureté, l'autorité outrée? Ne sera-ce point plutôt la connoissance qu'on aura de ma probité, de ma régularité, de ma bonté;

ne fera-ce point le souvenir ou l'espérance de mes bienfaits ?

Le feu vient à prendre au château ; mais les payfans maltraités , les vassaux opprimés , les fermiers tourmentés dans les années fâcheuses ne trouvent point d'eau à la riviere. Je dois rebâtir & me meubler ? mais l'ouvrier & le marchand toujours renvoyés , toujours chicanés sur leurs mémoires , ne veulent pas réparer les désordres de l'incendie. Je tombe malade ? mais mes valets toujours traités en esclaves pendant ma santé n'attendent que ma mort pour gagner le deuil , & pour trouver dans mon héritier un meilleur maître.

Gagnons les cœurs, c'est le grand secret ; ceux qui nous serviront nous aimeront , ils nous serviront par honneur , par reconnoissance , par espérance ; piquons-les par tous ces motifs. Le payfan que vous sauvez de la misere ; le voisin dont vous avez accommodé le procès ; ce domestique que vous édifiez , que vous secourez dans sa maladie , que vous récompensez , que vous établissez ; l'ouvrier bien & promptement payé , les pauvres enfin consolés & nourris , voilà des patrons surs qui forcent la voix publique en votre faveur ; voilà quelle doit être la manœuvre de votre volupté ;

mais d'une volupté de Souverain , puis-
qu'il ne tient qu'à vous de vous faire des
créatures , & d'acheter à juste prix des
sujets zélés.

Pere de ces peuples , de ces domesti-
ques, des affligés, des malheureux. Mon
Dieu que ce titre est doux ! Vous ne
voyez autour de vous que des visages
contens ; les plus gais pleurent de vos
peines ; les plus tristes se réjouissent de
votre bonheur. Vous ne craignez ni l'a-
bandon , ni la perfidie ; vous n'enten-
dez point de murmures , chacun est prêt
à sacrifier ses jours pour la conserva-
tion des vôtres. Je ne crois pas qu'on
s'avise de dire que ce n'est pas la plus fi-
ne & la plus sûre volupté. On en trouve
donc infiniment plus à suivre la vertu
que le vice ; mais le malheur est que peu
de personnes en veulent faire l'expé-
rience.

Tout le monde veut être heureux ;
mais nous ne voulons pas comprendre
que pour l'être parfaitement, il faut que
les autres le soient avec nous. Gardez-
vous bien de faire un seul misérable ; la
réflexion qui suivroit le crime , empoi-
sonneroit le reste de vos jours. Mais s'il
se peut , faites des heureux , la regle est
infaillible , vous serez heureux.

Charité envers notre prochain ! Cette

expression est bien vaste, elle comprend tous les hommes. Je crois qu'il nous devroit suffire qu'elle fût une vertu de la pure nature, mais notre défaut d'humanité a presque forcé Dieu qui veut notre salut, d'en faire une vertu chrétienne.

Le plus grand avantage des richesses est de pouvoir faire du bien. En effet, quoique tous les biens soient périssables, il est pourtant vrai que celui que nous faisons à notre prochain ne périt jamais, puisque quand la charité en est l'objet, elle a la vertu d'en éterniser la mémoire. En favorisant les pauvres qui peuvent peu, on est favorisé de Dieu qui peut tout. On peut ajouter, que les regards des Grands sur les pauvres augmentent leur grandeur. On dit que la charité est susceptible d'erreur, mais non pas d'excès. Gardons-nous bien dans l'occasion de trop réfléchir sur l'erreur dont elle est susceptible.

Je crois qu'on peut partager nos devoirs à l'égard du prochain en autant de classes qu'il y a de degrés dans la parenté. Nous devons plus aux hommes qui ont rapport à nous qu'à des inconnus, plus à des compatriotes qu'à des étrangers; mais je dois encore plus à un homme de ma Province, de ma ville, de ma campagne; & s'il a vécu avec moi, s'il

m'a été subordonné, s'il est mon fermier, mon débiteur, & sur-tout mon domestique ; toutes circonstances qui ajoutent un surcroît d'obligations. Passons aux amis.

Devoirs de l'amitié, plaisirs de l'amitié ; termes synonymes pour les bons cœurs. Le devoir assujettit, le plaisir flatte ; & nous sommes moins assujettis que flattés quand nous servons nos amis. L'amitié fournit de grandes ressources contre l'iniquité publique. Cent ennemis conjurés dont vous ne vous êtes point attiré la haine, vous blessent moins & vous ébranlent moins que votre ami ne vous console & ne vous fortifie. Pour les connoisseurs & les délicats, l'amitié est tellement supérieure à l'amour, que la maîtresse la plus aimable n'a tout au plus dans un cœur que les restes de l'ami : on se prête à l'amour, mais on se livre à l'amitié.

Il est vrai que l'amitié est comme l'amour, une union de cœurs & d'esprits ; mais il est vrai aussi que l'amitié des sages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde.

Entre deux hommes bien nés, l'amertume des disgrâces & l'ivresse de la bonne fortune loin d'effleurer l'amitié, la mettent en œuvre, & en font sentir toute la douceur.

On dit qu'un homme heureux ne fait pas bien si on l'aime, & que les disgrâces sont la pierre de touche de l'amitié : Comment donc se flatter d'avoir un bon ami, puisque, selon la Bruyere, il est si difficile d'être content de quelqu'un ?

Avez-vous assez d'expérience pour bien choisir un ami ? avez-vous enfin un bon ami ? gardez-le bien. Rien de plus rare que de trouver dans un même sujet un bon cœur avec du mérite : rien de plus précieux que ce trésor ! Mon Dieu ! que les hommes perdent à ne se point aimer ; je crois qu'ils ne négligent les ressources de la pure amitié que parce qu'elle approche trop de la vertu.

La plus courte absence détruit l'amitié que les parties de plaisir ont fait naître : la faveur & le grand bien la rendent suspecte : on la prostitue à la Cour ; dans les corps qu'on appelle Compagnie, la jalousie la ruine, les occupations la dissipent, la multitude la divise. Peut-être les exemples d'amitié sont-ils moins rares à la guerre que dans toute autre état, parce qu'on y connoît mieux la vertu ; mais on y trouve des fanfarons comme ailleurs. Je me défie des protestations stériles & fastueuses : tel vous offre cent pistoles bien haut, qui tout bas vous en refuseroit une. Je ne compterai jamais

que sur une amitié éprouvée : les besoins & les disgraces démasquent bien des cœurs.

Deux hommes étoient voisins & de tout temps fort amis. L'un eut besoin de cinquante pistoles & les demanda à l'autre qui passoit pour avoir de l'argent. D'abord celui-ci fut sourd, mais il eut l'oreille très-fine fitôt qu'on lui proposa d'acheter quelques petits fonds qui l'accommodoient. Le contrat signé & l'argent reçu, le vendeur écrivit à l'acquéreur : *Je suis étonné que sage comme vous êtes vous ayez mieux aimé confier cinquante pistoles à trois arpens de vignes qu'à trente ans d'amitié.*

L'impie, le blasphémateur, le libertin par état, amis pernicious : le joueur de profession, l'avare, amis inutiles : l'homme vain & celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce puisse être, amis faux : le mauvais plaisant, celui qui veut avoir seul de l'esprit, le diseur de riens, amis ennuyeux : l'humeur capricieuse, l'esprit dur, & celui qui vous fait trop acheter ses services, amis tyranniques. De-là connoissez le prix de la véritable amitié.

Je connois un maraud qui a fait fortune ; il me demandoit il y a quarante ans l'honneur de ma protection, & ma pro-

testion étoit assurément la plus petite chose du monde ; dix ans après il m'appella son ami , aujourd'hui il ne me salue pas. J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle. Il avoit été mon intime ami, mais tout-à-coup il devint plus grand Seigneur qu'il ne l'avoit espéré. A la premiere entrevue il ne se souvint plus que de notre connoissance , à la seconde il en rougit & l'oublia. J'étois si neuf alors que je cherchai au fond de moi-même la raison d'un tel changement, & je ne la trouvai que dans la Bruyere. *Un homme, dit-il, qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison & de son esprit pour régler sa conduite à l'égard des autres. Il emprunte la regle de son poste & de son état. Delà, l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.* En effet il coûte trop d'être vrai, égal, constant, reconnoissant, généreux. C'est bien à la beauté de l'ame & aux sentimens délicats à vouloir entrer en concurrence avec de grandes places & de riches successions ? Vouloir qu'on sacrifie l'orgueil ou l'intérêt à la tendre amitié, à la vraie vertu, c'est exiger que les biens & les honneurs ne gâtent pas les hommes. Il faut donc les refondre.

Mon ami ! façon de parler devenue triviale : pardonnons-la à l'usage. Cet

homme-là a des amis ; cette pensée rend beaucoup plus à l'esprit que la précédente ; mais dans le vrai, elle n'a nul rapport avec ce qu'on entend sous le nom d'amitié. Par l'homme qui a des amis, je comprends celui qui a du manège, qui connoît les ressorts du monde, & qui les fait mouvoir pour venir à ses fins ; il est flatteur, il a des manières insinuanes ; il se rend tantôt plaisant, tantôt officieux, rampant au besoin, souvent homme de plaisir, quelquefois philosophe ; & même s'il le faut, artistement dévot. Si ce caractère souple & maniant est gourmandé d'un peu d'effronterie, on heurte à toutes les portes, & les portes s'ouvrent ; après quoi l'on passe pour avoir des amis. Mais de ce que par ce mélange de petits soins & d'adresse vous vous ferez fait des amis, ne concluez pas que vous avez un ami.

Le grand mérite peut nous attirer l'estime universelle, & nous faire des prôneurs sans nous faire des amis. A ceux qui ne jugent que par les apparences, rien n'est plus utile en général que les amis, & l'on en décide ainsi sans se donner la peine d'examiner les causes & le fondement de ces sortes d'amitiés. Pour moi je tiens qu'un homme délicat qui nous estime, & qui vante ce que nous valons, quoiqu'il ne soit pas du nombre

de ceux que nous appellons nos amis , nous sert sans y penser d'une maniere bien plus efficace. Le service est lent , il n'est point médité , souvent même il est inattendu ; mais il est infailible & durable : au contraire , de cent amis , quatre-vingt dix-neuf ne menent à rien.

La Bruyere a dit qu'il y a un goût dans la pure amitié , où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. Les grossiers n'imaginent dans l'amitié que l'utilité qu'ils en tirent. Les délicats préfèrent de beaucoup celle qu'ils procurent , à moins qu'on ne soit parvenu à cet état de perfection sur le chapitre d'amitié , où comptant pour peu de chose les révolutions de la fortune , donner & recevoir font le même effet entre deux vrais amis.

La véritable , la solide , la particuliere amitié est une espece de mariage dont le contrat ne peut subsister qu'entre de très-honnêtes gens. L'estime en regle les conventions , & la mort seule peut le résoudre.

Il est aussi peu de parfaits amis que de bons mariages , par les mêmes défauts de réflexions & de ménagement avant & après la liaison.

L'Hymen & l'amitié ont leurs douceurs & leurs peines ; faites-en le parallele , il est parfait , à un trait près qui les diffé-

rencie. Dans un mari l'infidélité n'est regardée par les hommes corrompus que comme une galanterie , ou tout au plus comme une foiblesse ; dans un ami, c'est un crime noir. On a vu de vrais amis s'aimer toujours également jusqu'au tombeau. L'on a vu le même homme avec la même femme passer toute leur vie dans un libertinage fidele , & ne contracter qu'à la mort. Ces deux exemples ont deux causes bien différentes , l'honneur & la débauche ; cependant ils procedent du même principe de fidélité si rare dans les maris. Je ne fais à quoi attribuer cette bizarrerie & cette contradiction de conduite, si ce n'est que nous sommes plus fideles à nos caprices qu'à la loi que nous nous sommes imposée nous-mêmes, uniquement parce qu'elle porte le nom de loi : D'ailleurs, nous nous trouvons plus flattés de tenir notre parole que nos écrits ; & c'est ce qui fait que le mari & la femme , qui se feroient aimés toujours sans contrat, cessent de s'aimer, ou parce qu'ils s'y sentent obligés, ou parce qu'ils observent entr'eux moins de politesse & de ménagement que deux amis.

Vivons avec nos amis comme s'ils pouvoient cesser de l'être : maxime vieille, mais toujours nouvelle, parce qu'elle est judicieuse. Je crois pourtant que l'usage en est meilleur avec nos amis qu'a-

vec notre ami , & qu'une union intime & délicate s'accommode mieux de toute l'ouverture du cœur que d'un excès de prudence.

Tâchons de trouver notre ami dans le grand nombre de ceux que nous appelons nos amis. Le chemin est à moitié fait. Sur-tout attachons-nous au cœur droit & à l'homme vrai, qui ne soit dominé ni par l'orgueil, ni par l'intérêt. Quand le sujet dont nous voulons faire notre ami n'auroit pas une très-grande étendue de génie , quand il auroit de petits défauts dans l'humeur , si le cœur est vraiment bon , le marché ne fauroit manquer d'être excellent pour nous.

Point d'homme sur la terre qui n'ait des défauts ; la qualité ou la quantité en font la différence. Prenons les yeux d'Argus pour connoître les défauts de l'ami que nous voulons faire , afin de juger plus sainement si nous aurons la force d'y résister. Mais la liaison étant contractée , devenons aveugles.

Ne jouons avec notre ami que quand nous sommes convaincus qu'il est très-bon joueur ; & plus avec lui qu'avec personne soyons fideles à la maxime de ne jouer jamais que petit jeu.

Etudions encore notre ami dans le vin. En général , c'est une crapule que de

trop boire ; mais avec notre ami rien de plus dangereux. Cependant , rien n'est plus délicieux que le plaisir de la table, quand notre ami tient sa place au milieu de gens choisis. Il est donc de notre habileté de jouir de ce plaisir, mais de le ménager de façon que notre goût ne s'use point , & que nous ne commettions pas les plus précieux biens de la vie , la raison & l'amitié.

L'entêtement & le trop de feu dans les contestations que la conversation fait naître ne conviennent jamais à un homme poli ; gardons-nous pourtant d'adhérer par foiblesse & par une fade adulation aux erreurs & aux faux préjugés. Si nous nous trouvons dans ce cas avec notre ami, changeons de matière ; la chaleur de la dispute marque moins de savoir que de grossièreté : D'ailleurs vous perdez tôt ou tard le cœur de celui avec qui vous voudrez toujours avoir trop d'esprit.

Heureux ! si dans toutes sortes d'événemens nous pouvons compter sur les bons offices de notre ami : plus heureux, si nous lui pouvons rendre les nôtres ! n'en manquons pas le moment, étudions-le avec attention : profitons-en avec vivacité, mais encore avec assez de délicatesse pour ne pas blesser en notre ami l'amour propre, qui regne toujours chez les plus délicats.

Tant d'habiles gens ont écrit sur l'amitié, que si je voulois m'étendre je deviendrois diffus. D'ailleurs, que pourrois-je ajouter au peu que j'en ai dit qui ne convienne à la justice, à la reconnoissance, & sur-tout à la générosité? Lisez les traités de Cicéron, de Saci, & le poëme de l'Abbé de Villiers. Finissons ce Chapitre par nous plaindre de nous-mêmes, de ce que nous méritons si peu de fixer l'amitié du moins d'un honnête homme : ou si nous l'osons, sans blesser une juste modestie, plaignons les autres de ne nous pas trouver dignes qu'ils s'attachent à nous. Si les vivans s'obstinent toujours à ne pas connoître ce que nous valons, & à ne nous pas tenir quittes de ce qui nous manque ; contentons-nous du commerce des morts, ils ont, & plus d'équité & plus d'indulgence pour nous ; ne comptons guere sur les douceurs de l'amitié, jusqu'à ce que la circulation des mœurs ait ramené en France les maximes du Monomotapa. Voici ce qu'en dit la Fontaine. Que ne le dispensions-nous par nos mœurs d'aller chercher des exemples chez les Afriquains?

Deux bons amis vivoient au Monomotapa,
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre :

Les amis de ce pays-là

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

C H A P I T R E V I I I.

De la morale. De l'usage du temps. Combien le caractère d'homme de bien est préférable à celui de galant homme, d'honnête homme & d'homme de mérite. De ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on se doit à soi-même. De l'excellence de la Religion Chrétienne & Catholique. Contre les Athées, les Déistes ou les Incrédules. Contre les Protestants. Des bonnes œuvres, des miseres de l'homme, & de sa dignité. Attendre la mort sans la craindre.

N E faisons jamais notre ami que de l'homme qu'on peut appeller à juste titre un *Virtuosus*, mais un *Virtuosus* homme de bien. Je crois pouvoir traiter de qualités moyennes les petits ornemens qui font le galant homme. On ne doit pas les négliger, & je vous ai fait un devoir de les acquérir; mais je les compte pour rien s'ils ne sont inséparablement attachés au caractère d'honnête homme. J'estime peu les accidens où manque l'essentiel.

Vous avez vu à peu près en quoi consiste la vraie probité, & j'aime à

croire que votre cœur vous en a plus dit que mes leçons n'ont pu vous en apprendre. Heureux vous & moi, si nous sentons combien les impressions de l'équité sont douces, combien ses inspirations sont judicieuses, combien ses opérations sont consolantes ? Méditez avec un peu de goût le prix d'une droiture à toute épreuve, & vous conviendrez qu'elle est au-dessus de toute grandeur. Le même sentiment me fait placer le malhonnête homme au-dessous des insectes.

J'ai dû par une conséquence nécessaire, faire de la probité la partie principale de l'homme de mérite, dont le caractère est un assemblage de dons, de talens, de vertus. De ce caractère sort la prudence pour choisir un état plus honnête & plus sûr, & pour contracter des liaisons plus utiles & plus honorables. Delà plus d'application à tous vos devoirs & plus d'habileté à les remplir ; plus de délicatesse dans vos amusemens ; plus de modestie dans la prospérité, & plus de fermeté dans les disgraces. Ce composé vous paroît beau ; vous en allez faire sans doute la matière de vos réflexions & de vos soins, rien ne vous en échapera ? Je le souhaite ; mais il faut tout vous dire. Ce plan jusqu'ici

convierdroit presque tout entier à un Païen homme de mérite, & vous êtes Chrétien.

La morale ou la science des mœurs est la grande science du Chrétien ; c'est l'art de régler son cœur par la vertu, & de se rendre heureux en vivant bien. J'ai lu dans l'art de se connoître soi-même que la morale qui naît de la révélation du Vieux & du Nouveau Testament a des principes certains ; qu'elle suit la lumière de la vérité, qu'elle est soutenue par des motifs très-puissans & par des exemples parfaits ; qu'elle relève l'homme rabaisé par ses passions, avili par la superstition, & dégradé par l'infamie de ses attachemens ; qu'elle l'élève sans l'énorgueillir, & l'abaisse sans lui rien faire perdre de sa dignité ; que cette morale nous est connue par raison, par sentiment & par foi ; que la foi nous la fait recevoir, parce que Jésus-Christ & les Apôtres l'ont enseignée & pratiquée ; que le sentiment de notre conscience nous la fait approuver, parce qu'elle nous satisfait, nous élève & nous console ; & que notre raison s'y soumet, parce qu'il n'y a rien que de conforme au bon sens, soit dans les principes sur lesquels elle est établie, soit dans les regles qu'elle nous prescrit ;

qu'étant à notre ame ce que la médecine est à notre corps, elle doit s'appliquer à connoître nos maux & à chercher les remedes qui peuvent nous en procurer la guérison : Enfin le projet d'Abadie est de ne considérer l'homme que comme une créature capable de vertu & de bonheur, & qui se trouve dans un état de corruption & de misere.

Deux parties dans un Chrétien ; un corps qui périt, & une ame immortelle. S'il est un Chrétien, qui par des plaisanteries libertines affecte de douter de l'immortalité de l'ame, ce que je ne crois pas, c'est un fou qui aime à s'avilir pour flatter sa corruption & se soustraire au châtement ; ce n'est point pour lui que j'écris, mais pour nous qui savons bien que nous pensons, & que la matiere ne pense point : nous, qui croyons ne mourir qu'en partie & pour un temps, & que la plus digne portion de nous-mêmes ne mourra jamais : l'avenir doit être notre premier point de vue. Vivre bien & mourir bien sont nos deux seules affaires ; & c'est la bonne vie qui conduit à la bonne mort. Les agrémens personnels, une probité reconnue, un mérite supérieur, la santé, les dignités, la fortune, sont les annexes brillans de la mortalité ; mais on a

peu de temps à en jouir. Ce sont de bonnes provisions pour le voyage ; mais nous n'arriverons au port que par le bon usage que nous en aurons fait.

La vie pour la plupart des hommes, feroit un mal sans les vues de l'Eternité. Regardons-la comme un bien, & convenons pourtant avec Job , que la plus longue est bien courte & bien pleine de miseres. La jeunesse n'a pas droit de nous assurer une longue vie , elle ne peut nous en donner que l'espérance , nous ne la sentons qu'à mesure que nous la perdons. On dit que la longue vie est un don de Dieu & une récompense de la liberté ? cependant , presqu'un tous les hommes n'emploient la premiere partie de la leur qu'à rendre l'autre misérable. Régions la nôtre de maniere qu'elle soit toujours un bien pour nous ; & quelle que soit notre situation dans le monde , mettons quelque intervalle entre les affaires de la vie & le jour de la mort.

Il faut passer le temps sans le perdre. Les années ne passent pas en vain : toutes les minutes de la vie d'un Chrétien vont frapper à la porte de l'Eternité. Les anciens croyoient que les Heures s'envoloient au Ciel , pour y rendre compte de l'usage que les hommes en

font. A cet usage du temps rapportons ces deux vérités fondamentales , que toute fortune où manque la sagesse , est à craindre , & que toute sagesse humaine est folie devant Dieu. Après quoi il est nécessaire de conclure que l'homme de bien seul possède la vraie sagesse.

Nous pouvons disposer de nos fonds, mais nous ne sommes que les locataires ou les fermiers de notre vie , encore n'en jouissons-nous pas par bail emphytéotique , peu de gens vivent cent ans. Le mondain laboure au hazard ; l'homme de bien cherche à plaire au maître, il sème dans le temps pour recueillir dans l'Eternité. Nous préférons les rentes perpétuelles aux viagères , & c'est sagesse en ce monde. Faisons pour l'avenir ce que nous faisons pour le temps ; préférons le perpétuel au viager , c'est sagesse selon Dieu.

Si nous savons nous attirer la bienveillance des hommes , si nous rapportons à la communauté publique , nos dons , nos talens , notre autorité , nos richesses , nous devenons utiles à la société , & nous l'embellissons ; c'est jouer un beau rôle , c'est être grand acteur : en travaillant pour nous-mêmes , nous travaillons aussi pour les autres ; & tout le bien qui est en nous devient

la chose publique. Il n'en est pas de même de l'affaire du salut ; elle n'intéresse que nous , elle nous intéresse pour l'éternité. Personne ne partagera les fruits de notre mérite ; les bonnes actions n'auront point de réduction à craindre , mais aussi le vice ne trouvera point de prôneurs. Il est donc vrai que le caractère d'homme de bien est infiniment préférable à tout autre caractère. Les premiers élémens de la raison démontrent cette vérité.

Le moyen le plus sûr de devenir homme de bien , c'est de méditer souvent ce qu'on doit à Dieu & ce qu'on se doit à soi-même. Ces deux devoirs , s'ils étoient bien compris , ne feroient qu'un seul & même devoir. En effet , je ne puis manquer à Dieu sans me manquer à moi-même. Dieu veut que je me sauve , & je veux me sauver. La volonté est la même ; & soit par rapport à Dieu , soit par rapport à moi , il n'y a nulle différence dans la fin. Craignez Dieu , & gardez ses Commandemens : c'est-là tout l'homme.

Connoître Dieu , le craindre , l'aimer & le servir ; voilà toute l'œconomie de notre Religion , & les premiers principes de notre croyance. La connoissance de Dieu est la plus auguste , & presque

la seule supériorité que l'homme ait sur la bête. Mais mon Dieu, à qui est-il donné de vous connoître ! On a beau vous méditer , on revient toujours à s'écrier avec saint Paul , *O altitudo divitiarum !*

Les Juifs qui affectoient de ne pas connoître le Messie , lui ayant demandé qui il étoit : il leur répondit ce mot divin , *Ego sum qui sum*. Quel heureux texte pour un beau sermon sur l'éternité ! On ne peut dire que de Dieu qu'il est vraiment celui qui est , parce qu'il est sans principe & sans fin : toutes les créatures sont en comparaison comme si elles n'étoient pas , puisqu'il peut tout anéantir dans un quart-d'heure. Quelqu'un plein de cette idée a fait ces quatre beaux vers.

Loin de rien décider de cette Etre suprême ,
Gardons en l'adorant un silence profond !
Sa nature est immense , & l'esprit s'y confond.
Pour savoir ce qu'il est il faut être lui-même.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse , parce que c'est le motif le plus propre à contenir l'homme toujours prêt à s'égarer. Le service de Dieu est un tribut légitime que nous ne saurions refuser à sa Majesté suprême.

me ; c'est la rente seigneuriale & féodale à laquelle nos jours sont assujettis , c'est le prix du fermage ; & si dans l'observance de la Loi , l'homme aveugle & fragile trouve dans sa foiblesse des difficultés qui l'arrêtent ou qui l'écartent , l'amour de Dieu acheve ce que la crainte avoit commencé ; il leve l'obstacle , il leve la pierre , comme dit excellemment l'élégant & pathétique Pere Cheminais : *quis revolvat nobis lapidem*. Il adoucit la répugnance , & fait sentir de l'unction où les sens & la chair craignoient de ne trouver que du goût.

Ici reconnoissez le rapport merveilleux des vertus morales dont je vous ai parlé , avec les vertus chrétiennes qui sont le but principal de notre mission. Ce sont presque les mêmes vertus , du moins les unes facilitent beaucoup , & conduisent imperceptiblement à la pratique des autres. Au vraiment honnête homme , il ne reste plus que peu de passions à combattre & quelques bonnes œuvres à pratiquer , après quoi il est homme de bien. Cependant nous refusons à Dieu ce qu'un fils doit à son pere , un Sujet à son Roi , un Vassal à son Seigneur , un domestique à son maître , & le fermier au propriétaire. Nous n'aimons que les objets créés , toutes les facultés de l'en-

tendement & de l'ame se bornent là ,
 parce qu'on ne nous a point appris assez-
 tôt à réfléchir sur la dignité de l'homme
 immortel, & nous vivons comme si tout
 périffoit. Nous sentons pourtant cette
 immortalité, tout nous l'annonce, &
 nous ne cherchons pas à en douter; mais
 nous craignons de nous bien pénétrer de
 l'excellence de la Religion Chrétienne.
 Cependant quoi de plus consolant, quoi
 de plus judicieux que cette Religion!
 Aimons Dieu par préférence à tout, &
 notre prochain comme nous-mêmes ;
 voici toute la Loi.

A l'égard du prochain, je crois vous
 avoir assez marqué les raisons que la seu-
 le politique nous fournit de le secourir
 & de l'aimer. Si je vous en ai convaincu,
 il faut que vous conveniez que sur ce
 point la Loi est absolument conforme à
 vos intérêts temporels bien entendus.
 Pour la préférence que nous devons à
 Dieu, elle se tire bien naturellement
 de tous ses attributs ; puissance, justice,
 miséricorde, infinité, providence infat-
 igable, consolations journalières, se-
 cours de toute espece, tout nous la
 prescrit. Et peut-on assez aimer un si
 bon maître, à qui nos services seroient
 fort indifférens, s'il ne nous aimoit pas ?
 services pourtant qu'il veut bien couron-

ner de toute sa gloire? Hélas! les maîtres du monde exigent plus que Dieu; ils ne récompensent guere, & nous les servons mieux.

Il est des libertins qui ont l'esprit juste & qui ne raisonnent pas mal; ramenez-les sur ce qu'ils doivent à Dieu, vous ne leur trouvez plus que des idées qui font horreur, & des discours qui font pitié. La conversation la plus suivie & la plus pressante sur cette matiere leur paroît une chimere, ou une dernière ressource de gens qui ne sont plus propres au monde. On les force quelquefois de convenir de certains principes: mais comme la conséquence ne convient point à leur conduite, le cœur ne tarde guere à désavouer l'esprit. Je dis aux uns & aux autres: A-t-on imaginé l'Evangile pour vous tromper, qu'auroit-on gagné en vous trompant? que contient-il qui puisse vous tromper? J'ajoute que le monde fait sans comparaison plus de martyrs que l'Evangile: & je soutiens que toutes les passions de l'homme lui coûtent plus à satisfaire, que la Loi ne lui coûte à garder. Tout traits différens qui démontrent assez l'excellence de la Religion Chrétienne.

Que je prenne tous les hommes séparément, il n'y en a pas un qui ne convienne

viennent de mon principe , pourvu que je lui liaffe sa passion dominante. L'avare fronde contre le libertin , le libertin contre l'avare : les plus vicieux iront jusqu'à la dévotion , si on veut bien sauver tous les droits de leur foiblesse favorite ; combattez-la , ils ne reconnoissent plus l'Evangile.

Que le monde ait ses martyrs ; & qui en doute ? Demandez à celui qui s'est élevé , combien cette élévation lui a coûté de soins , de rebuts ; d'humiliations & de petitesse : demandez au nouveau parvenu , combien il a passé de nuits sans dormir , par combien d'infames détails il a préparé le plaisir & corrigé le néant de son héritier ; & vous conclurez que les assujettissemens du monde & la tyrannie des passions sont plus pénibles à la chair que la haire & le cilice.

Si je propoisois à un incrédule qui auroit quelque raison , de combiner tous les âges & tous les goûts , de faire des quatre parties d'une vie dérangée un formulaire de mœurs & de croyance , comme on fait une confusion des quatre quartiers de l'année pour former une juste évaluation , & si je le forçois enfin d'opter pour l'uniformité de sa conduite entre ce formulaire de sa façon & l'Evangile , il préféreroit le dernier , j'en

fuis sûr. Delà, je conclus que quand l'homme seroit en droit de se faire une Religion de fantaisie, d'y admettre tous ses caprices & toutes ses passions pour autant de vertus ; à la fin, après avoir bien corrigé, diminué ou ajouté, il brûleroit son ouvrage, & conviendrait que nos lumieres ne sont que ténèbres, & que nos goûts sont bien dépravés.

Chaque âge, chaque erreur, chaque passion auroit son Dieu ; & voilà le paganisme. Ne promenons point notre esprit d'idée en idée, parce que nous avons promené notre cœur d'égarement en égarement ; tenons-nous à l'Evangile, sa sagesse & son ancienneté sont également imposantes : D'ailleurs la Loi de Grace est entée sur la Loi écrite, la Loi écrite sur la naturelle ; la figure a fait place à la vérité, & les prophéties n'ont fait que s'accomplir. Tout est à la fois majestueux & simple ; tout paroît effrayant, & tout est doux. Il semble même qu'à l'égard des mysteres qui de leur nature sont incompréhensibles, Dieu ait pris plaisir à faire sentir au cœur ce que l'esprit ne sauroit comprendre. Je dis plus, je soutiens que pour l'homme même qui périroit, il ne seroit point de regles plus sûres & plus consolantes que celles de l'Evangile.

Si jamais vous rencontrez sous votre main un incrédule , un impie de profession , un prétendu esprit fort , vous les trouverez tous incapables de former un système. Faites un parallele de toutes les especes de folies qui entrent dans leurs principes & dans leurs conséquences ; avec ce qu'ont écrit feu M. de Meaux sur la perpétuité de la Foi & sur les variations des Protestans , & Abadie sur la vérité de la Religion Chrétienne , & concluez. Toutes les Difficultés qu'on trouve à la convaincre ne me rebuteront pas , & puisque de tout mon livre ce chapitre est le seul où je parle de la Religion ; on me permettra de m'étendre un peu sur cette matiere , elle est décisive pour tous les hommes. Quel bonheur pour moi si je pouvois détourner les jeunes gens de la voie des impies ! Je fais par expérience combien l'esprit fait de chemin depuis vingt ans jusqu'à soixante : quand on commence par l'impiété , on finit par l'endurcissement. Cependant les passions qui nous tyrannisoient s'éteignent ; & si l'on n'est pas parvenu jusqu'au dernier degré de la corruption , on commence à entrevoir une lueur de la manière unique dont on voudroit avoir toujours pensé.

Heureux ceux qui sont bien nés ;

bien élevés ! mais quel scandale pour le bon ordre de voir de vieux coquins , déjà un pied dans le tombeau , infinuer des sentimens pervers à la jeunesse ! J'en ai connu ; ils m'ont fait horreur. Je l'avoue à ma honte , je deviens vieux , & j'aime encore le monde & les plaisirs , mais j'aime la raison , & je respecte infiniment ma Religion. Dussent les mauvais plaisans me tourner en ridicule , je fais comme eux que le rôle de missionnaire ne me convient pas ; mais je ne rougis point de l'Evangile. Mon dessein est de conduire l'homme depuis le berceau de sa raison jusqu'au dernier soupir : & puisque le commerce des impies est le plus dangereux de tous les écueils , j'ai dû faire de nouveaux efforts pour l'en garantir. Je commence donc par lui faire sentir l'excellence de la Religion Chrétienne , que je retrouve encore éminemment dans ce qui fait le plus de peine au libertin ; & voici ma raison. Si mon imagination ne sert qu'à m'égayer , je dois me laisser conduire ; & si mes passions sont mes plus redoutables ennemis , je ne saurois trop aimer la loi qui m'apprend à les dompter.

Commençons donc de bonne heure à combattre nos passions , connoissons les plus dangereuses , opposons-leur les

précautions les plus justes, & les remèdes les plus sûrs. Il en est, qui par l'accroissement qu'on leur permet deviennent presque incurables. L'orgueil, par exemple; la Religion n'en guérit que rarement, la raison encore moins; c'est une fièvre continue qui travaille son malade tous les momens de la nuit & du jour, & qui le conduit au tombeau. Puisque nous connoissons la tyrannie de ces passions violentes, fermons-leur pour jamais la porte de notre cœur: nous aurions peine à les en chasser? Veillons donc à ne les y jamais introduire. A l'égard des passions qui s'élèvent comme par accès, c'est une fièvre éphémère, dangereuse à la vérité, mais sur laquelle les remèdes peuvent agir. Par exemple, il y a un spécifique contre la colère, c'est de remettre au lendemain ce qu'elle a résolu, & un autre contre l'amour, c'est la fuite.

Mais quel est ce composé monstrueux de bien & de mal qui se présente à moi? Je le connois, c'est le respect humain presque aussi dangereux que le méchant exemple contre lequel j'ai pris soin de vous armer. Religion adorable, unique voie du salut, pourquoi les hommes emploient-ils contre vous tout ce qui devrait vous les concilier? le respect

humain est comme la dissimulation , tantôt vice & tantôt vertu. Quand on fait bien se respecter soi-même , on craint de s'offenser ; on ne se livre à rien qui puisse allumer une sorte de guerre civile dans un cœur fait pour aimer la vertu ; & quand nous nous portons les uns aux autres le respect mutuel que nous nous devons , nous ne cherchons qu'à nous secourir , qu'à nous édifier , qu'à nous instruire. Si on croit ne devoir du respect qu'à ses supérieurs , on se trompe ; on ne fait pas la valeur de ce terme , nous nous en devons tous ; & chacun de nous en doit infiniment à la société civile : Or , dans le cas où la vertu est en péril , le respect humain peut être d'un grand secours : dès qu'il nous empêche de faire une sottise , une action lâche & honteuse , & de voir mauvaise compagnie , ne devient-il pas une vertu ? Tel étoit prêt à s'embarquer dans le crime , qui s'est dit : Mais mon pere le saura ; ce Pere si bon & qui ne cherche qu'à me conduire au bien ; cette Mere qui mon éducation a coûté tant de soins : mes supérieurs le sauront : mes voisins sont attentifs à ma conduite : mes concurrents sont mes censeurs. Celui-là ayant déjà un pied dans le précipice a repris des forces nouvelles , il est échappé au

danger ; & c'est l'effet merveilleux du qu'en dira-t-on ; le respect humain a fait l'office de la vertu , & il est devenu vertu. Cette autorité subsidiaire que la Religion Chrétienne veut bien emprunter des vertus morales , est encore , selon moi , une grande preuve de son excellence.

Au contraire , que sans pudeur on se soit enfoncé dans l'abyme , qu'on ait manqué à tous ses devoirs , & que sentant la nécessité indispensable de réparer ses torts à l'égard de Dieu , & des hommes , on se laisse retenir par une mauvaise honte ; c'est une puérilité criminelle qu'on ne sauroit proposer pour excuse. Vous tombiez par foiblesse ? relevez-vous avec courage ; vous craignez d'apprêter à rire aux jeunes fous vos complices ? craignez plutôt de vous attirer pour jamais la juste indignation de ceux à qui vous ne faisiez que pitié. Les plus vicieux respectent la vertu ; l'aveu d'un mensonge est un hommage à la vérité : La restitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'esprit. Le qu'en dira-t-on n'est point le subterfuge d'un homme sensé , c'est le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaises habitudes ont dérangé

l'esprit, & qui ne craint pas d'ajouter de misérables raisonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la passion n'est pas encore usée, ou que le coffre-fort n'est pas assez plein; mais que la crainte des fots nous fixe dans l'habitude de nos sottises, en vérité, le prétexte déshonore la raison. Dès que le respect humain mal entendu nous retient dans les mêmes vices dont il devoit nous garantir, il devient lui-même un vice effectif, puisque la persévérance dans le péché dont il est la cause première, est la plus grande malignité du vice. Il est donc vice ou vertu suivant l'usage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur soit consolant, il est pourtant vrai qu'il a ses amertumes; car enfin il faut mortifier la chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuser quelque chose à ses sens; mais aussi dans quel commerce a-t-on quelque avantage pour rien? Le combat de la chair & de l'esprit est l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort seule en est le terme. Mais le prix de la victoire est une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramène de nouvelles passions, nous ne saurions donc étudier

avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire ; mais ici je dois vous aguerrir contre le prétexte le moins raisonnable & pourtant le plus commun, sur le fondement duquel la plupart croient justifier le retardement de leur conversion. Tout ceci est du P. Cheminais. Je me convertirai, dit-on, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

Cette façon de raisonner signifie précisément que l'impiété veut rendre la grace de Dieu responsable de la corruption de l'homme. C'est ainsi que l'incrédule & l'endurci corrompent en toute manière le beau mot de saint Augustin ; *Da quod jubes , & jube quod vis*. Fatales imaginations de la Scholastique, pourquoi fournissez - vous à l'homme des sophismes ingénieux pour se tromper ? Que nous sommes fous de nous servir si mal de notre esprit ? Tout borné qu'il est, il veut fouiller dans les secrets de Dieu, & pénétrer des mystères sur lesquels on ne lui demande que confiance & soumission. On voit des gens d'érudition, de vertu & de mérite vouloir épuiser la matière sur le chapitre de la Grace & de la Providence : Et qu'y comprennent-ils ? qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur savoir trop raffiné, & de leur délicatesse à distinguer

& diviser, si ce jargon de l'Ecole ne sert qu'à m'embarraffer l'esprit, quand il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur? Ai-je besoin d'une science profonde pour me persuader qu'il y a un Dieu? Puis-je croire Dieu injuste? Dieu juste me commande-t-il l'impossible, & confondra-t-il dans ces jugemens l'heureux Chrétien qui meurt innocent, le pécheur contrit, & le scélérat?

L'indocilité & le sot entêtement dont j'ai parlé fortifient les préjugés & produisent enfin la persuasion; de là les superstitions & les hérésies: ou les grandes passions nous corrompent, ou l'esprit de cabale nous aveugle. Non! rien n'humilie tant la raison que de voir de grands personnages se livrer à des désordres honteux, ou se rabaisser jusqu'à des petitessees populaires par la fureur de parti. Mon Dieu que l'esprit simple & pacifique est un grand don! Qu'on fasse une espede de chronologie des grandes révolutions & des événemens fameux, même de ceux qui depuis deux siècles ont porté des coup si cruels à la religion, & qui ont coûté tant de sang à l'Europe, on voit que l'esprit de parti est la premiere cause de la discorde, de cette discorde affreuse dont le souffle empoisonné ne cherche qu'à diviser tous les cœurs, qu'à embras-

fer tout l'univers : ô que M. Rousseau la
peint bien !

Le grand secret de sa trompeuse adresse
Fut de remplir les hommes divisés
De sentimens l'un à l'autre opposés,
D'embarrasser leurs esprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'ennoblir du nom de vérités
Ce fol amas de contrariétés.

Et quel est le fruit de ces contrariétés)
l'Abbé Regnier va nous l'apprendre,

J'ai vu deux partis disputer
De la vérité sans l'entendre,
Le public sans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entêter ;
Et par leur dispute autentique
Qui s'entend moins plus on l'explique ;
J'ai vu qu'après un long débat
Après réplique sur réplique
La haine des partis étoit le résultat.

Je ne crois pas que dans toute la
catholicité on trouve un seul homme qui
doute du besoin que nous avons de la
grace. Mais aussi tout le monde convient
que notre correspondance à la grace est
absolument nécessaire. *Vocabis me, & ego
respondebo tibi.* Vous m'appellerez Sei-
gneur, & je vous répondrai par toutes
les bonnes œuvres dont je suis capable :
si ces deux points sont physiquement or-

thodoxes , de quoi quelques gens disputent-ils ?

Il est vrai que la grace est une faveur gratuite , que Dieu est le seul arbitre de ses graces , qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît : qu'il trouve bien en nous la matiere de ses jugemens & de ses vengeancees & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raisons de sa miséricorde & de ses graces : mais aussi il est vrai que la grace ne nous manque jamais , & que nous manquons presque toujours à la grace. Il est vrai que les bonnes œuvres nous attirent des graces , & que la reconnoissance des graces reçues nous en attire de nouvelles ; & s'il est de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de sa miséricorde que la foiblesse humaine , il est aussi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette miséricorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pécheur ; & au lieu d'y chercher le secours & la force qui y sont attachés , on se jette dans des raisonnemens qui tiennent plus de l'impiété que de la science. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup , & que Dieu fît tout seul tous les frais de notre salut : c'est-à-dire , que nous prétendons que Dieu nous prévienne tou-

jours, qu'il fasse les premières démarches, & qu'il nous donne les graces dont nous avons besoin, sans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma seule raison m'apprend à distinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre : mon cœur tout porté qu'il est au péché me le reproche quand je le commets, & ce remord est une grace. Je fais que ma correspondance à la grace doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon salut, comme la terre doit concourir avec le soleil à faire fructifier la nature : Je fais enfin, que celui qui m'a créé sans moi ne me sauvera pas sans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des besoins les demandent. Ces idées sont bien simples, elles sont à la portée de tout le monde, il y a moins d'esprit, & dès-là je les crois plus justes. La soumission est la voie de raisonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, est la première science que nous devons avoir apprise. C'est une impiété que de censurer l'ordre de la Providence, & un attentat à la Divinité que d'en vouloir pénétrer le mystère. Fions-nous-y, & faisons tout ce que nous pouvons : voilà les grandes règles. Dans nos malheurs, rendons-les méritoires par la résignation : dans nos besoins, recourons à la Provi-

dence. Comptons sur elle chrétieusement, mais sagement. Cinq pains d'orge & deux poissons nourrirent cinq mille hommes & il en resta. Je fais que le temps des miracles est passé, aussi ai-je dit *sagement* : parce que l'espérance ne dispense pas du travail. Murmurer contre les secrets de la Providence, ou penser s'en délivrer en leur résistant, c'est témoigner plus de folie que de courage. Le conseil de Virgile devoit nous apprendre à mieux penser, *quo fata trahunt, retrahunt, que sequamur* : Aussi l'expérience nous montre-t-elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & que la détestable excuse qu'on tire du prétendu défaut de grace n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de se corriger & de se soumettre. Ils aiment mieux se faire une idée monstrueuse de la Divinité, que de rectifier leurs raisonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'esprit. Libertinage, endurcissement, impiété, blasphême, tous degrés qui conduisent à l'impénitence finale. Conservez très-soigneusement le mérite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raisonnez juste, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royau-

me céleste, si nous ne sommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole ! Peut-on lire un plus beau Sermon sur la pureté des mœurs & sur la simplicité Evangélique ? mais cette leçon n'acomode ni la sensualité, ni la vanité. Tel vise au doctorat qui ne fait pas son Catéchisme. On n'aime que les matieres presque incompréhensibles : & à quelque prix que ce puisse être, on veut faire le bel esprit. Aimons les sciences, mais ne perdons jamais de vue les fondemens de notre Religion ; relisons souvent le Décalogue & les commandemens de Dieu ; faisons en notre pain quotidien. Ce conseil est uni, mais il est salutaire. Loin de faire les législateurs, souvenons-nous de cette belle parole de S. Matthieu : *Seigneur vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans, & de ceux qui sont à la mamelle.* Il dit encore ailleurs : *Ne cherchez point à être appelés maîtres, parce que vous êtes tous frères ; ne desirez point être appelés Docteurs, parce que vous n'avez qu'un Docteur & qu'un maître qui est Christ.* Que les Protestans dont je parlerai bientôt, réfléchissent à cet autre passage : *Unum Ovile & unus Pastor.*

La coutume & l'Ordonnance sont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus consommé a tous les jours.

le texte à la main , & sa fidélité à citer juste lui faisant autant d'honneur que son éloquence. L'observance du Catéchisme est de même décision pour le salut que la Coutume d'un pays pour une question débattue. Ne rougissons donc point de remettre souvent nos premiers principes sous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'est la science des mœurs infiniment préférable au savoir fastueux & sublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple , le respect humain , & l'attente perpétuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'esprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux sur lequel on n'ose s'embarquer dans le sentier de la vertu. On prévoit tant de combats à esfuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute ; on voudroit entrer , & l'on reste à la porte. On ne s'allarme ainsi , que parce qu'on ne regarde les choses qu'en gros , si j'ose ainsi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le composent , toute la difficulté du salut se réduira à la passion dominante.

Vous êtes vif ? Ne porteriez-vous point la vivacité jusqu'à la colere ? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli ; vous n'êtes plus modéré , ni maître de vous-

même, & vous alterez votre santé. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? Pour connoître combien elle est honteuse, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres : Monsieur de Turenne, ce grand modele pour les grands hommes, n'étoit pas moins respecté par sa modération que par sa valeur.

On peut se livrer à la colere, sans être dans le cas de se venger; mais on ne peut se venger sans colere : & dès-là la vengeance est un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre est presque toujours l'effet de la réflexion. Louis XIV a défendu les duels, c'est un grand trait de sagesse. Dieu nous interdit la vengeance, c'est une grande preuve de son attention. Qu'il soit le Dieu des vengeance, qu'il se soit réservé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait; c'est nous montrer tout-à-la-fois sa toute puissance & sa bonté. Laissions-le faire, nos intérêts sont en bonne main, & il est toujours vrai que sur ce point sa Loi est la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'est plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire

grace : & il est de maxime incontestable, qu'une ame noble & généreuse ne se venge point, ou qu'elle ne se venge qu'avec péril. La vengeance est, dit-on, le vice des *Dévots* : mais ce n'est point le vice d'un grand Homme, ni d'un Homme de bien. Un courtisan du jeune Théodose lui reprochoit respectueusement d'être trop doux : *En vérité*, lui répondit ce Prince, *bien loin de faire mourir les vivans je voudrois pouvoir ressusciter les morts.* Quelqu'un a dit qu'il se croiroit indigné du secours des ames généreuses, s'il n'étoit pas assez généreux lui-même pour pardonner à ses ennemis. Mais quelle vengeance plus illustre pour les grands cœurs que de voir ceux qui les ont offensés réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t-on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'est un assemblage d'inquiétudes affreuses ; de soins dévorans, de dangers de toute espece, de funestes confidences & d'homicides conseils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargées de coulevres acharnées sur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace est

moit tant ; & raisonnons. Dieu me fait une Loi de ce qui faisoit les plus doux plaisir d'un Payen honnête homme. O ! que la Loi qui me prescrit de conserver toujours de la tranquillité & de la douceur, qui m'apprend à réprimer mes faillies & à vaincre mes passions , est une aimable & une admirable Loi ! Serois-je aussi bien conduit , si je me conduisois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de personne. Mais quoi de plus indigne selon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t-il pas une petitesse infinie à n'avoir de l'esprit qu'aux dépens du prochain ; & vous ménagera-t-on, si vous ne ménagez personne ? Si vous révélez le secret confié , ou si vous calomniez , vous êtes souverainement malhonnête homme ; si vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voisin , je n'écoute pas l'histoire , je ne pense qu'à votre malignité. Il est donc vrai que la Religion qui m'oblige à mesurer mes paroles est une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter , la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à son vrai bonheur pour le temps , à sa probité , à sa santé , à son repos , & à son amour propre , si l'on savoit se bien aimer soi-même.

Une femme pleine d'esprit & de raison, & capable des réflexions les plus solides, écrivoit à un de ses amis de même caractère, qu'il n'est point de plus sure ressource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle seroit la plus judicieuse philosophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'ose y entrer puisque la gourmandise & l'envie sont spécialement défendues. Je vous demande; me faut-il une Loi écrite, ai-je besoin d'avoir sans cesse l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire? Est-ce donc que ma santé ne me le défend pas assez? La seule politesse fait regarder avec horreur un gourmand de profession: aussi ne voit-on guere que des stupides qui soient susceptibles d'un défaut aussi méprisable, parce que c'est celui qui rapproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice aussi bas; mais j'en parle trop: en vérité, un honnête homme n'est point gourmand, & ne se fait point des plaisirs que la volupté même défavoue.

Je suis encore persuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizarre que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à se tourmenter soi-

même pour se faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait sur le cœur & sur l'esprit du forçat qu'elle tyrannise ce que la pierre infernale fait sur les chairs ; c'est un corrosif brûlant qui consume toujours , & dont la pointe s'éguise à mesure qu'elle travaille. Le gourmand se contente de vivre en animal : au contraire , l'envieux ressemble aux Anges rebelles. Le premier ne songe qu'à digérer , le second ne digere jamais le bonheur ou le mérite personnel de son voisin. Un vieux proverbe nous apprend que la gourmandise est plus meurtrière que le fer & le feu , *plus occidit gula quam gladius*. Nous avons encore un axiome dont la pratique est d'une grande utilité pour ceux qui veulent se former un excellent caractère , & dont les trois parties conviennent également au corps & à l'esprit. Tenez-vous toujours en garde contre les desirs inquiets : ils sont incompatibles avec la gaieté qui vous est naturelle. Conservez bien cette gaieté , c'est un trésor. *Mens hilaris*. Acquérez ce doux repos dont je vous parle dans tout mon Livre , mais agissez. La paresse appesantit le corps & amollit le cœur. Les délices de Capoue amollirent Hannibal. Reposez-vous donc sobrement. *Requies moderata*. Enfin réjouissez-vous avec des

amis délicats, mais ne vous livrez jamais aux plaisirs brutaux. La débauche est odieuse & l'on se déshonore à trop boire & à trop manger, *dieta*.

Je ne saurois croire qu'on soit fâché de trouver ici ce que M. Rousseau dit de l'envie.

La main du temps creusa les voutes sombres
D'un antre noir séjour des tristes Ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là de serpens nourrie & dévorée
Veille l'Envie honteuse & retirée,
Monstre ennemi des mortels & du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abbatue
Ne s'entretient que du fiel qui le tue,
Ses yeux cavés, troubles & clignotans
De feux obscurs sont chargés en tout temps;
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle & les brûle,
Et qui delà porté dans tout son corps
En fait mouvoir les horribles ressorts.

Mon Dieu ! quand je vois les hommes se dégrader par des vices si honteux, je suis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne seroit de les ramener à la raison.

Mais quelque raison que vous ayez, quand même vous rassembleriez en vous toutes les parties du vrai Mérite, ne vous tenez pas moins en garde contre la présomption. Notre force ne peut se mesurer

que sur la défiance que nous avons de nous-mêmes. Si l'homme fort est au-dessus de certaines foibleffes, il est pourtant vrai que nous avons tous chacun la nôtre : on dit que le plaisir est celle des jeunes gens ; l'avarice celle des vieillards , la vanité celle des Grands , & la médifance celle du peuple ; mais enfin, l'homme sage surmonte la foibleffe de sa nature par la constance de son esprit. Le triomphe de la vertu est de résister à la tentation. Quand on a soin de reprimer les mouvemens déréglés de l'ame , leur férocité s'adoucit , & ils deviennent comme des animaux domestiques & apprivoisés qui habitent avec nous & qui s'y tiennent en paix. Nous ne sommes capables d'aucun autre mérite que de pouvoir par la grace de Dieu résister à la tentation ; *Tolle certamina ? tulisti coronas.*

Cette soumission des mouvemens de l'ame à la raison , est ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuse. Parvenus à ce degré de raison , défions-nous de notre cœur ; & dans l'occasion, si nous ne pouvons vaincre qu'en fuyant, fuyons. C'est une des plus sages précautions de la Religion Chrétienne de nous fournir des remèdes contre notre penchant au mal. La Religion & la raison

font le partage, ou deviennent le fruit de la vraie Philosophie.

Que l'Evangile fait bien l'éloge de la probité en déclamant vivement contre l'hypocrisie ? Mon Dieu, on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Dévots*. Il est vrai que la qualité de *Dévo*t est un vernis admirable sur la réputation d'un frippon & d'une femme déréglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes sont merveilleuses, dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Quelqu'un, je crois que c'est la Bruyere, a dit qu'un méchant ne se peut montrer bon que par un second crime, qui est l'hypocrisie, vice bas, timide, lâche, & le plus opposé à la vraie probité. Il ajoute que la vieillesse & la laideur, l'adversité & la vaine gloire, la mode & l'espoir de cacher ses défauts, font plus de *Dévots* que les Prédicateurs. Ordinairement la dévotion des vieilles coquettes n'est qu'un état de bienséance qui les dédommage du débris de leur beauté. Je ne crois point d'Athées, mais je crois que rien n'en approche tant que l'hypocrite. C'est un scélérat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes; qui trafique ce que nous avons de plus auguste dans la seule vue de pouvoir rester toujours impunément vicieux

vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occasion de ce vice, qui est diamétralement opposé à toute Religion & à l'honneur, je hazarde une proposition bien simple, & je l'adresse aux Déistes. Je leur dis : Vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hypocrite. La conséquence est absolument nécessaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer.

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excellence de la Religion Chrétienne uniquement par le soin qu'elle prend de réprimer des vices que les honnêtes gens détestent ; en cela l'Evangile me semble ne faire que l'office d'un sage gouverneur ; c'est me prescrire des regles de conduite qui puissent m'attirer de la part des hommes plus de confiance & plus d'amitié ; c'est m'apprendre le moyen de vivre plus heureux & plus long-temps ; mais me rendre méritoire pour l'Eternité le plaisir que j'aurai pris à vivre en homme réglé, en homme sage, en homme vrai ; me tenir compte du soin que j'aurai eu de ma réputation, de ma fortune, de ma santé, de l'heureuse occasion que j'aurai trouvée d'obliger un honnête homme, ou de secourir un malheureux : me savoir gré de mon attention à payer mes

dettes , à remplir les devoirs de mon état , à ne me point livrer à des passions brutales ; me récompenser d'un peu de force d'esprit qui me fait supporter patiemment une disgrâce ou une injure ; accidens auxquels j'ai donné lieu, ou que je ne pouvois éviter : en vérité , c'est le comble des miséricordes du Très-Haut. Non, on ne sauroit assez vanter l'excellence d'une Religion aussi consolante & aussi sainte.

L'excellence de la Religion se fait encore bien sentir par la lecture des Livres Saints. A travers un style simple & naïf, on reconnoît le pouvoir d'une Majesté formidable , & l'on adore les bontés d'un Pere le plus affectueux. La parabole la plus commune renferme toujours quelque chose de divin. Aujourd'hui qu'on a plus d'érudition & plus d'esprit que jamais , écrit-on comme David ? Nos esprits les plus profonds & les plus délicats ont-ils écrits comme ces hommes simples , ignorans & grossiers, dont Jésus-Christ fit ses Apôtres ? Depuis eux jusqu'à nous , le plus grand génie a-t-il approché de cette force , de cette sublimité, de cette énergie ? Mon Dieu, qu'on est à plaindre quand on ne sent point la sagesse & la bonté de votre Loi ! Mais aussi pour peu qu'on la connoisse ,

On ne tarde guere à passer de la régularité pour le précepte, au goût pour les conseils.

Si je réfléchis à la vicissitude de toutes les choses créées, au renversement des plus grands Empires, à la fluidité rapide de tous les biens temporels, qui courent indistinctement de famille en famille, & passent légèrement du Maître au Valet, n'aurai-je pas raison de décider que tout cela n'est qu'un jeu ? Mais si delà je tourne mon esprit du côté de la Religion, si je réfléchis qu'un établissement confié à douze pêcheurs a reçu sa perfection, malgré toutes les puissances de la terre & toute la cruauté des Tyrans, malgré un nombre presque infini d'Hérésiarques & de Novateurs ; en un mot, malgré le sang & la chair ; & que cet établissement dure depuis plus de dix-sept cents ans dans toute sa pureté ; cette pensée seule me tient lieu de démonstration.

Je ne peux être convaincu d'une vérité que par un sentiment de mon cœur qui ne me laisse pas le loisir de penser, ou par une démonstration qui ne me laisse point de réplique. Si c'est par démonstration, le cœur doit se prêter à l'esprit ; si c'est par sentiment, l'esprit doit suivre le cœur. En effet, dès que mon cœur a senti

la sainteté de ma religion , je n'ai plus besoin de penser , & mon esprit n'a plus rien à faire. Ici le sentiment & la démonstration font également honneur à la foi ; l'un , pour consoler le fidele ; l'autre , pour confondre l'incrédulité. Quelle est donc l'excellence d'une Religion qui fait tout-à-la-fois la consolation de ses sectateurs , & la réprobation de ses ennemis.

Homme simple , soumettez-vous & raisonnez peu, voilà votre partage. Mais pour ceux qui sont chargés d'éclairer les peuples , ou qui se trouvent dans la nécessité de soutenir les droits de la Religion , c'est un devoir indispensable de joindre le raisonnement au sentiment. Le Juif resteroit toujours Juif , le Protestant toujours Protestant s'il leur étoit permis de ne prendre que leur cœur pour juge. L'ignorance volontaire n'est pas une excuse légitime de l'égarement : & c'est ce qui impose à l'infidele , à l'incrédule & au Chrétien égaré , la nécessité de se départir de leurs préjugés , de s'instruire de bonne foi & de se laisser convaincre.

Quoique ces grands sujets ne soient pas de mon ministère , j'ai assez lu pour oser en dire un mot : on me dispensera pourtant d'en parler en Théologien &

en Docteur. Il est tellement essentiel de s'instruire de ce qui regarde la Religion, que ceux qui refusent d'apprendre ce qu'ils doivent savoir, tombent dans l'hérésie des anciens Gnosimaques. Ils admettoient les bonnes mœurs, mais ils rejetoient l'étude des principes. Si ce misérable systême avoit lieu, le païen qui auroit de l'humanité seroit autant en sûreté pour son salut que le Chrétien fidele. D'ailleurs cette opinion renferme une contradiction manifeste : Comment bien remplir ses devoirs si on n'en a pas une idée juste? comment pratiquer un culte qu'on ignore, & comment se déterminer entre l'hérésie & la vraie Religion si on ne fait pas les distinguer? L'intérêt le plus pressant & le premier devoir de l'homme est donc d'acquérir toute la connoissance dont il est capable pour ne pas confondre l'orthodoxie & l'erreur.

Outre la Catholicité que nous professons, trois façons de penser différentes partagent les hommes sur ce qui regarde la Religion. 1°. Les Athées, supposé qu'il en soit : pour moi je n'en crois pas. Les plus stupides des hommes ont au moins un peu de raison. Je conviens qu'à mille égards quelques bêtes ont plus d'instinct que quelques hommes ; mais

enfin l'instinct n'est pas la raison. 2°. Les Déistes, les incrédules, les impies de profession, les esprits forts ; en un mot, tous ceux qui sont également éloignés de toute Religion, & je crois que c'est-là le grand nombre. 3°. Enfin ceux que de faux préjugés, la force de l'éducation & de l'habitude, l'entêtement & le refus de s'instruire retiennent dans des erreurs qui les éloignent de nous.

Je ne crois pas d'Athées. L'odieux Spinosa a voulu introduire une espèce d'Athéisme, & renouveler les absurdités d'Anaximandre qui vivoit cinq ou six siècles avant Jésus-Christ ; mais cette idée répugne trop à la raison pour pouvoir penser qu'elle ait des sectateurs. Les Païens, les Idolâtres de toute espèce & de tout pays croyoient des Dieux. Le peuple ignorant & grossier se faisoit des Dieux de bois, de plâtre ou d'argile : tant qu'on étoit heureux, le Dieu étoit adoré : à la moindre disgrâce, on lui cafoit bras & jambes. Ces Dieux s'appelloient Lares, Dieux Penates, Dieux Domestiques : pour l'ordinaire le coin du feu étoit le paradis de ces marmouzets. Cependant à travers de cet aveuglement burlesque & déplorable, on démêle une sorte de foi qui, bien définie, ne peut s'appeller que superstition. Mais si les

Idolâtres adoroient une infinité de Dieux de leur imagination & de leur façon, les sages reconnoissoient une Divinité suprême qui préside à tout. Les uns croient que cette Divinité étoit le Soleil: les autres l'appelloient le Destin, la Providence, le grand Jupiter, le grand Dieu auquel ils subordonnoient des Dieux mi-toyens: mais enfin personne n'a jamais cru l'éternité de la nature. La seule raison nous démontre que la matiere n'a pas pu se produire elle-même: toutes les sectes & toutes les Nations admettent un Créateur: donc il n'y a point d'Athées.

On ne raisonnera jamais juste que quand on saura bien définir. Il est vrai que chez les Païens les hommes sans lettres & sans éducation se faisoient des idées bien extravagantes de la Divinité, mais ils n'étoient point Athées. Pour être Athée il faut nier qu'il y ait un être suprême qui a créé le monde par son pouvoir, & qui le gouverne par sa sagesse: & c'est ce qu'on n'a jamais pensé. Pour connoître l'existence éternelle d'un Dieu Créateur, il n'est pas nécessaire d'avoir de la foi & de la raison, il ne faut que des yeux.

Ceux d'entre les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains qui

avoient plus de lumieres , & qui cherchoient de bonne foi à se faire une idée juste de la nature divine , sont convenus , que non-seulement il y avoit un Dieu supérieur aux autres Dieux , mais encore qu'il n'y avoit qu'un Dieu. Il est vrai que peu d'années avant Jésus-Christ, Agrippa , gendre d'Auguste , fit bâtir à Rome un Temple de forme ronde , dédié à tous les Dieux qui subsiste encore : (le Pape Boniface III. l'a dédié à la Sainte Vierge & à tous les Saints sous le Nom de *Nôtre-Dame de la Ronde.*) Le culte des Dieux en général , s'appelle depuis peu le Polytheïsme ; mais enfin malgré les absurdités populaires , & les opinions différentes des hommes éclairés , il est constant que dans toutes les Nations on reconnoît une Divinité suprême.

Saint Augustin a parfaitement éclairci la confusion dans laquelle vivoient autrefois ces hommes grossiers & aveugles. Il a réduit cette pluralité chimérique des Dieux à la seule Divinité qu'ils appelloient Jupiter : Il a démontré que le pouvoir & les fonctions qu'on attribuoit à Neptune , à Pluton , à Mars , à Minerve , en un mot , à tous les Dieux , venoient immédiatement de l'unité d'un seul & même principe , & que cette foule

innombrable de Dieux & de Déeses n'étoient que le même Jupiter, dont ils exprimoient les différentes vertus sous des noms différens.

Les plus grands génies de l'antiquité comme les hommes les plus simples, auroient été bien scandalisés, si de leur temps quelqu'un avoit supposé l'athéisme. En effet, il est bien sensible que le dessein, la pensée, le mouvement, ne sont pas du ressort de la matière. Les Philosophes sensés ont unanimement reconnu l'unité de Dieu, & l'immortalité de l'ame. Hé ! comment l'ame pourroit-elle mourir ? elle n'est formée ni de matière ni d'éléments. J'abuserois de la patience de mes Lecteurs, si je m'amusois à leur prouver ce qu'ils sentent d'eux-mêmes : ils savent comme moi que l'athéisme, l'idolâtrie, la pluralité des Dieux & la mortalité de l'ame, sont des extravagances qui blessent les premiers éléments de la raison.

Je ne comprends pas comment les hommes aiment si peu la lecture : je crois en inspirer le goût par tous les fragmens dont je compose ce Traité : Mais il ne faut lire qu'avec de bonnes dispositions : l'orgueil & le méchant esprit empoisonnent les meilleures choses. Quand on remonte à la source, on trouve mille &

mille traits qui flattent infiniment le cœur & l'esprit. La paresse ou l'inattention de ceux qui voudroient tout savoir sans rien apprendre, m'ont déterminé à venir à leur secours. Si l'on veut se satisfaire sans être obligé de recourir aux originaux, voici un sommaire très-précis du beau discours de M. de Ransay sur la Mythologie. Vous trouverez dans son extrait la délicatesse du style & la force du raisonnement. Il parlera toujours jusqu'à ce que j'en sois aux Déistes, & je ne citerai que les traits qui ont rapport à mon dessein.

» Zoroaste dit que Dieu est le premier
» des incorruptibles, éternel, non en-
» gendré. Il n'est point composé de par-
» ties, il n'y a rien d'égal à lui. Il est Au-
» teur de tout bien, désintéressé, le plus
» excellent de tout les êtres excellens,
» & la plus sage de toutes les intelligen-
» ces. Le pere de la Justice & des bon-
» nes Loix : instruit par lui seul, suffisant
» à lui-même, & premier producteur de
» la nature.

» Abulfeda, cité par le célèbre Doc-
» teur Pocok, dit que selon la primitive
» doctrine des Perses, Dieu étoit plus
» ancien que la lumière & les ténèbres,
» & qu'il a existé de tout temps dans une
» solitude adorable, sans compagnon &
» sans rival.

» Selon Plutarque, les Anciens ont
 » appelé du nom de Dieux les différen-
 » tes productions de la Divinité. Rien
 » de ce qui n'a point d'ame, rien de ma-
 » tériel & de sensible ne peut être Dieu.
 » Il n'y a qu'une seule intelligence sou-
 » veraine, & une Providence qui gou-
 » verne le monde, quoiqu'on l'adore
 » sous différens noms, & quoiqu'elle ait
 » établi des puissances inférieures pour
 » ses Ministres. Voilà la doctrine des pre-
 » miers Egyptiens sur la nature Divine.

» Orphée a dit que l'Univers a été
 » produit par Jupiter. L'Empirée, le pro-
 » fond Tartare, la Terre & l'Océan, les
 » Dieux immortels & les Déeses, tout
 » ce qui est, tout ce qui a été, tout ce
 » qui sera, étoit contenu originairement
 » dans le sein fécond de Jupiter, & en
 » est sorti. Jupiter est le premier & le
 » dernier, le commencement & la fin.
 » Tous les Etres émanent de lui. Il est le
 » Pere primitif & la Vierge immortelle.
 » Il est la vie, la cause & la force de
 » toutes choses. Il n'y a qu'une seule
 » Puissance, un seul Dieu, un seul Roi
 » universel de tout.

» Les ouvrages d'Homere & de Vir-
 » gile son imitateur, & les Métamor-
 » phoses d'Ovide démontrent qu'ils re-
 » connoissoient un Dieu suprême, le

» Pere & le Maître souverain des hom-
» mes & des Dieux , l'Architecte du
» monde , le Prince & le Gouverneur de
» l'Univers , le premier Dieu & le grand
» Dieu.

» Euripide reconnoît hautement la
» dépendance de tous les Etres d'un seul
» principe. O ! Pere & Roi des hommes
» & des Dieux , dit-il , pourquoi cro-
» yons-nous , misérables mortels , savoir
» ou pouvoir quelque chose ? notre sort
» dépend de votre volonté.

» Sophocle représente la Divinité
» comme une intelligence souveraine ,
» qui est la vérité , la sagesse & la loi
» éternelle de tous les esprits. La natu-
» re mortelle , dit-il , n'a point engendré
» les Loix : elles viennent d'en haut ;
» elles descendent du ciel même. Jupiter
» Olympien en est seul pere.

» Pindare dit que Chiron apprenoit à
» Achille à adorer au-dessus de tous les
» autres Dieux , Jupiter qui lance la fou-
» dre.

» Plaute introduit un Dieu subalterne
» qui parle ainsi : Je suis citoyen de la
» Cité céleste , dont Jupiter , pere des
» Dieux & des hommes , est le chef. Il
» commande aux Nations , & nous en-
» voie par tous les Royaumes pour con-
» noître les mœurs & les actions , la

» piété & la vertu des hommes. C'est en
 » vain que les mortels tâchent de le cor-
 » rompre par les offrandes & les sacrifi-
 » ces. Ils perdent leur peine, car il a en
 » horreur le culte des impies.

» Muses, dit Horace, célébrez en
 » premier lieu, selon la coutume de nos
 » peres, le grand Jupiter qui gouverne
 » les mortels & les immortels, la terre,
 » les mers & tout l'Univers. Il n'y a rien
 » de plus grand que lui, rien d'égal à lui.

» Lucain fait faire cette belle réponse
 » à Caton, quand Labienus lui conseil-
 » loit de consulter l'Oracle : Pourquoi
 » me proposez-vous de demander à l'O-
 » racle si l'on doit mieux aimer mourir
 » libre les armes à la main, que de voir
 » la tyrannie triompher : si cette vie
 » mortelle n'est que le retardement d'une
 » immortalité heureuse : si la violence
 » peut nuire à un homme de bien : si la
 » vertu ne nous rend point supérieurs
 » aux malheurs, & si la vraie gloire dé-
 » pend des succès ? Nous savons déjà
 » ces vérités, & l'Oracle ne peut pas
 » nous faire de réponses plus claires que
 » celles que Dieu nous fait à tout mo-
 » ment dans le fond de notre cœur. Nous
 » sommes tous unis à la Divinité, elle
 » n'a pas besoin de paroles pour se faire
 » entendre ; & elle nous dit en naissant

» tout ce que nous avons besoin de fa-
» voir elle se fait connoître à
» tous. Elle remplit tous les lieux, la
» terre, la mer, l'air, le ciel. Elle ha-
» bite sur-tout dans l'ame des justes.
» Pourquoi la chercher plus loin ?

» Ecoutons Thalès. Dieu, dit-il, est
» le plus ancien de tous les Etres : Il a
» produit l'Univers plein de merveilles.
» Il est l'intelligence qui a débrouillé le
» cahos, il est sans commencement &
» sans fin, & rien ne lui est caché. Rien
» ne peut résister au destin : mais ce des-
» tin n'est autre que la raison immuable,
» & la puissance éternelle de la Provi-
» dence. Thalès dit encore que l'ame est
» un principe ou une nature qui se meut
» elle-même, pour la distinguer de la
» matiere.

» Pythagore qui exigeoit de si bonnes
» mœurs de ses disciples, sentoît bien
» que l'esprit ne peut atteindre à la con-
» noissance des choses divines, à moins
» que le cœur ne soit épuré de ses pas-
» sions. Il dit que Dieu est l'Esprit uni-
» versel qui pénètre & qui se répand
» par toute la nature. Tous les Etres re-
» çoivent leur vie de lui. Il n'y a qu'un
» seul Dieu qui remplit tout par son
» immensité, Principe unique, Lumiere
» du Ciel, Pere de tous. Il produit tout,

» il arrange tout : Il est la raison , la vie
» & le mouvement de tous les Etres.

» Socrates enfin, Socrates, dont le pro-
» fond savoir & l'austere sagesse ont
» toujours été en si grande vénération ,
» n'admettoit qu'un seul principe éter-
» nel. Loin des erreurs populaires , &
» touché de l'aveuglement des incrédu-
» les , il voulut convaincre Aristodeme
» de l'existence de Dieu , & lui fit re-
» marquer d'abord tous les caracteres de
» dessein , d'art & de sagesse répandus
» dans l'Univers. L'intelligence , disoit-
» il , vous appartient-elle en propre , le
» hazard fait-il tout sans qu'il y ait aucu-
» ne sagesse hors de vous ? Vous ne vo-
» yez pas , dites-vous , ce sage Archi-
» tecte de l'Univers : mais vous ne vo-
» yez pas non plus l'ame qui gouverne
» votre corps , & qui regle tous ses mou-
» vemens. Si l'esprit qui réside dans vo-
» tre corps le meut & dispose sa volon-
» té , pourquoi la Sagesse souveraine
» qui préside à l'Univers ne peut-elle pas
» aussi régler tout comme il lui plaît ? Si
» votre œil peut voir les objets à la dis-
» tance de plusieurs stades , pourquoi
» l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à
» la fois ? Si votre ame peut penser en
» même temps à ce qui est à Athenes ,
» en Egypte & en Sicile , pourquoi la

» Sageſſe divine ne peut-elle pas avoir
» ſoin de tout, étant préſente par-tout à
» ſon ouvrage? Socrates ſentant quel'in-
» crédulité d'Ariſtodeme venoit plutôt
» de ſon cœur que de ſon eſprit, con-
» clud par ces paroles : *O ! Ariſtodeme,*
» *appliquez - vous ſincèrement à adorer*
» *Dieu, il vous éclairera, & tous vos dou-*
» *tes ſe diſſiperont bientôt.* »

Je crois ne pouvoir mieux finir cette courte diſſertation ſur la maniere de penſer des Anciens que par ce beau mot de Socrates, & je l'adreſſe à tous ceux à qui je vais parler. Impies, incrédules, prétendus déiſtes, eſprits forts, croyez-vous paſſer pour gens d'eſprits en affectant de ne rien croire ? vous vous trompez. Un homme ſage ſ'afſujettit à des regles, un homme raifonnable ſe fait un ſyſtème : il faut néceſſairement ſe faire une Religion, ou ſuivre une Religion déjà établie. Soyez donc l'inventeur ou le ſectateur de quelque opinion, de quelque dogme, de quelque ſecte, ſans quoi je ne puis vous désigner par aucune qualification qui nous ſoit parfaitement propre. Chrétiens ? vous avez l'honneur de l'être, mais vous en rougiſſez. Païens ? non : ils aimoient la vertu, ils adoroient les Dieux. Juifs ? encore moins : tout homme qui ne croit pas au Verbe incar-

né, ne croiroit pas au Messie annoncé ; & qui n'aime pas la vérité, aime encore moins la figure. Quand on hait l'Eglise, on ne fait pas grand cas de la Synagogue. Musulmans ? mais quels sujets de dérision l'Alcoran ne vous fourniroit-il pas ? d'ailleurs les Turcs sont plus religieux dans leurs Mosquées que vous ne l'êtes dans nos Eglises, quand des restes de bienfaisance & d'éducation vous y ramènent quelquefois. La doctrine même de Mahomet ne vous conviendrait pas : il regardoit Jésus-Christ comme un grand Prophète. Vous êtes d'assez mauvais Pyrrhoniens : Pyrrhon doutoit de tout comme Aristodème, & vous, vous n'examinez rien. Vous avez commencé par mépriser les vertus Chrétiennes, vous finissez par abdiquer les vertus morales ; & peu à peu la corruption du cœur a produit en vous l'inflexibilité de l'esprit : voilà votre état. La vie animale, les plaisirs brutaux, la terre, le soleil, l'indépendance, l'ingratitude, l'irréligion, voilà vos Dieux. Vous êtes donc un corps étranger à toute Religion & à la raison.

On joue un mauvais rôle dans le monde quand on devient l'horreur de la société civile par l'impiété & par des idées extravagantes. Point d'honnête

homme sans Religion : & qui manque à Dieu de dessein prémédité peut-il être fidele aux hommes ? Choisissez donc une Religion , & jugez de sa sainteté ou par la morale qu'elle prescrit , ou par le dogme qu'elle impose. La pureté de la morale ne dépend pas de nos mœurs : elle est toujours la même. Supposer la nécessité de faire le mal , c'est un blaspême : trouver du plaisir à faire le bien , c'est une vertu. C'est le don d'en haut. Demandez-le , vous l'obtiendrez. Ha ! mon cher Aristodeme , *si scires donum Dei ?* A l'égard du dogme , celui auquel nous nous assujettissons pour notre croyance , est une preuve de notre stupidité ou de notre bon esprit. Or dans toutes les sectes de l'Univers , je n'ai point trouvé de morale aussi pure , ni de loix aussi saintes que dans le Christianisme , & je n'ai point trouvé d'homme plus scandaleux dans sa façon de vivre & de penser qu'un impie de profession.

Il m'est cher encore , & je respecte en lui le Baptême qu'il méprise. Essayons par le dogme & par la morale si le sentiment ne pourra rien sur son cœur , & si le raisonnement ne pourra rien sur son esprit. Un homme plongé dans tous les vices passe toute sa vie à tourner en ridicule tout ce que nous avons de plus saint :

mais à la mort, il réclame le Sang de Jésus-Christ, il repasse dans son cœur abattu, & dans son esprit effrayé, les tendres reproches que Jésus-Christ faisoit aux Juifs, *popule meus, quid feci tibi?* Est-ce donc parce que je vous ai tiré du néant que vous m'avez traité d'imposteur? Je pouvois vous créer un reptile: J'ai joint ma bonté à ma puissance pour vous faire homme, & quel usage avez-vous fait de votre raison? Au lieu de reconnoître mon pouvoir dans les merveilles de la nature, & ma bonté dans votre création, dans votre conservation, dans votre rédemption: au lieu de méditer ma Loi vous l'avez déprimée sans vouloir l'apprendre. Au milieu de vos pareils & de vos complices vous supposez que j'avois suborné des témoins pour écrire & pour prêcher des fables. Vous m'avez cru assez insensé pour confier aux plus vils & aux plus ignorans des hommes le débit de mon Evangile que vous traitiez de Roman: Est-ce-là, ingrat, le prix que je devois attendre du plaisir que je me suis fait de m'abaisser jusqu'à vous pour élever jusqu'à moi? J'ai désarmé la Justice de mon Pere en me faisant crucifier pour vous: cependant plus déterminé dans vos blasphêmes que Pilate dans son

Pilate dans son jugement , vous m'avez crucifié tous les jours par la dissolution de vos mœurs & par la fureur extravagante de votre morale impie.

Si ceux que nous conservons sous les noms de Déistes & d'Incrédules vouloient bien nous dire sur quoi ils fondent leur incrédulité , leur aveuglement, leur endurcissement , je leur demanderois ce qu'ils peuvent opposer à l'accomplissement des prophéties , au don qu'eurent de pauvres pêcheurs de se faire entendre en toute langue , aux événemens qui suivirent le déicide des Juifs , au progrès de l'Evangile , à sa durée , à sa sainteté : qu'opposeroient-ils enfin à tant de miracles opérés dans l'ancienne & dans la nouvelle loi ! ils ne sont assurément pas Déistes : quelle idée se feroient-ils de cette Divinité suprême à laquelle tant de sages & de Philosophes rendoient hommage long-temps avant l'Incarnation du Verbe ? toutes les Sectes reconnoissent que Dieu est un Etre sans principe & sans fin, Tout-puissant, Créateur & Conservateur de toutes choses , infiniment bon , infiniment sage , infiniment juste. Un bon Déiste doit admettre cette définition : & je vais lui démontrer par cette définition même que rien n'est plus absurde & plus extravagant que de nier

la vérité & la sainteté de l'Evangile.

Si l'Incarnation du Verbe n'étoit qu'une supposition chimérique, si l'ancienne & la nouvelle loi n'étoient qu'un ramas de contes bleus, imaginés par des visionnaires pour tromper les hommes ; Dieu bon auroit-il permis à tant de Prophetes de nous apprendre l'avenir, & de nous annoncer le Messie ? Dieu sage auroit-il permis à Moyse & à Jésus-Christ de nous séduire par de fausses Loix pendant plus de trois mille ans ? Dieu juste auroit-il confirmé ces loix par le sang de tant de Martyrs, & par la voix unanime de tant de Confesseurs & de Docteurs qui ont si glorieusement défendu l'Eglise contre ses ennemis ? Pourquoi dans l'ancien & dans le nouveau Testament tant de réfractaires sévèrement punis ? Pourquoi faire prêcher l'Evangile dans tous les coins du monde ? pourquoi y mettre le sceau de la Divinité par une foule de miracles opérés en présence d'une nation entière ? Cette nation autrefois la favorite de Dieu est devenue l'opprobre des nations : cette chere Tribu de Juda auroit-elle manqué de nier la vérité de ces miracles, s'ils n'eussent été que les effets de l'illusion ? C'étoit le seul prétexte qui restoit aux Juifs de justifier leur Déicide, & aux Antitrinitaires de colorer leurs

abominables erreurs. Si tant d'événemens réunis forment une démonstration parfaite de la sainteté de notre Religion, il est nécessaire de conclure que l'idée d'un Dieu bon, juste & sage, & la nullité du Christianisme est un paradoxe monstrueux qui ne peut être imaginé que par l'ange de ténèbres. Que les esprits forts ne prennent pas le change : la révolte du cœur & l'acharnement à ne se jamais départir d'opinions absurdes marquent bien plus de libertinage & de folie que de raison. Les Déistes admettent un seul Dieu comme nous, mais ils ne veulent pas reconnoître trois personnes en Dieu. Ils nient la Divinité de Jésus-Christ comme Arius, & celle du Saint-Esprit comme Macédonius : & moi je leur soutiens que ce système blesse la raison & ne s'accorde pas avec le Déisme. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, & si ceux qu'on appelloit le peuple de Dieu dans l'ancienne loi étoient infidèles, en un mot si le Décalogue & l'Evangile ne sont que des fables, il faut que Dieu bon, juste & sage, mais vengeur, punisse pour crime d'idolâtrie tous les hommes qui ont regardé Moïse comme son législateur, l'Arche d'alliance comme la figure de l'Eglise, & qui ont le bonheur d'adorer Jésus-Christ en esprit & en vérité.

Qu'un dogme pervers entraîne après lui d'affreuses conséquences. Quoi ! Dieu auroit créé son peuple pour le perdre ! il nous auroit fait dicter de fausses loix pour nous surprendre ! Ces idées monstrueuses peuvent-elles se concilier avec l'idée d'un Dieu juste & sage , & quel qu'un dans le monde peut-il imaginer rien de plus saint que ces loix ? Que les prétendus Déistes conviennent donc qu'ils ne croient point en Dieu , quoique la nature & la raison leur démontrent qu'il y a un Dieu.

Mais Seigneur, votre miséricorde n'est pas encore épuisée pour eux : je veux les ébranler par quelques traits que je crois les plus propres à confondre l'incrédulité. Je ne les tirerai que des loix mêmes qu'ils attaquent : & si l'événement joint au texte forme une nouvelle démonstration, oseront-ils encore nier la vérité de votre Evangile ? Qu'on se souvienne de mon principe , la sainteté d'une religion ne se peut démontrer que par le dogme & par la morale. Quant au dogme , trois parties essentielles dans notre Religion : les mystères, l'accomplissement des prophéties , les miracles. Trois autres parties dans la morale , la Divinité du Législateur , la sainteté de la Loi , & de notre part la nécessité des bonnes œu-

vres. Voilà les vrais fondemens de nos vertus théologiques, la foi, l'espérance, & la charité.

A l'Egard de la morale, je ne citerai que le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, rapporté par Saint Matthieu chapitre 7. lui seul contient toute la Loi. J'aurois fort à le paraphraser, mais mon plan me l'interdit. Je me contente donc d'une traduction littérale & précise. *Ne pensez pas mal d'autrui. On vous jugera comme vous aurez jugé les autres. Vous qui avez une poutre dans l'œil, comment osez-vous remarquer une paille dans l'œil de votre frere ? Ne donnez pas les choses saintes à manger aux chiens. Demandez, & on vous donnera : cherchez, & vous trouverez ; frappez, & on vous ouvrira. Si votre fils vous demande un poisson, lui donnerez-vous un serpent ? Si donc méchans comme vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfans, à combien plus forte raison votre pere qui est dans les Cieux donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demandent. Faites donc aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent ; car c'est là la loi & les prophetes. La porte de la perdition est large, celle du salut est étroite. Peu de gens la trouvent. Gardez-vous des faux Prophetes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au dedans sont des loups ravissans.*

sens : vous les reconnoîtrez à leurs œuvres. Ce n'est pas assez de dire , Seigneur , Seigneur , il faut faire la volonté du Pere qui est dans les Cieux. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé & jeté au feu. Celui qui entend mes paroles & les pratique, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. Je garde la fin de ce sermon pour établir la sainteté du dogme.

Si je demande à l'incrédule par quels raisonnemens il peut contester la sagesse d'une si belle morale, il se contentera de me dédaigner avec un fier sourire. Le plaisant écrivain, dira-t-il ! il argumente en Chrétien, & il ne s'apperçoit pas qu'il tire ses principes de l'Evangile que je désavoue. J'entends, mais je ne prends pas cette mauvaise réfutation pour une solution raisonnable, & je fais réfuter un sophisme. J'en suis à la morale, il faut donc que l'impie m'en propose une plus infaillible que la nôtre, sans quoi j'aurai bien établi la sainteté de notre religion par la sainteté de notre morale. Mais je suis bien simple de demander de la raison aux incrédules sur ce qui regarde la religion. Leur impiété n'est point dans l'esprit, elle n'est que dans le cœur : qu'on les laisse vivre à leur gré, ils croiront tout ce qu'on voudra. Les bonnes mœurs répugnent aux impies.

Je passe au dogme , & je commence par les mysteres , parce que c'est delà sur-tout , que les esprits forts tirent le prétexte le plus spécieux de leur incredulité. Il y aura de l'extravagance à me demander raison des secrets de Dieu ! tout ce qui est de foi ne se démontre pas. Le Créateur est infini , la créature est bornée ; & c'est une révolte punissable de ne pas croire une chose , uniquement parce qu'on ne la conçoit pas. Dieu a bien voulu nous découvrir une partie de sa toute-puissance par la création de tous les êtres : nous les voyons , nous en jouissons , donc nous les croyons : ce sont pourtant des mysteres. L'impie est bien bizarre dans sa façon de penser : il jouit tous les jours délicieusement des mysteres de la création , & il se révolte contre les mysteres de la religion. Mais je lui soutiens que l'accomplissement des prophéties & que la notoriété des miracles imposent à la raison la nécessité d'ajouter foi à une religion dont les mysteres font partie.

Le fameux Pere Malebranche dit que l'obscurité & l'incompréhensibilité des mysteres de la Religion Chrétienne sont des preuves invincibles de leur vérité. L'Abbé Fleury dit qu'il faut captiver son esprit sans vouloir pénétrer le fond des

myſteres. Moi je demande à l'incrédule ſ'il ſe croit plus en ſûreté en niant tout, qu'en croyant ce qu'il ne conçoit pas, & ſi les bornes que Dieu a impoſées à notre raiſon, laiſſent à cette raiſon bornée une idée probable que ces myſteres ſoient faux. L'impie n'a rien de plus cher que ſon corps : Peut-il concevoir dans ce corps le parfait accord des quatre éléments ? Par-tout ailleurs l'eau éteint le feu, & l'air l'embrâſe ; le feu deſſèche la terre, & l'eau l'arroſe : mais dans nous, ſans le concert miraculeux de ces éléments, ſans l'humide radical, ſans la chaleur naturelle, ſans l'air que nous respirons, on verroit dans l'inſtant ſe diſſoudre cette poignée de terre dont nous ſommes pêtis. Delà je conclus qu'il n'eſt pas raiſonnable de nier une choſe uniquement parce qu'on ne la conçoit pas : & j'ajoute qu'on doit abſolument la croire quand elle eſt émanée d'une volonté toute-puiſſante, d'une ſageſſe infinie, & d'une autorité reconnue. Ce n'eſt point à l'homme à demander compte à Dieu de ſes décrets éternels. Vous ne comprenez pas nos myſteres ? & moi je ne comprends ni l'orgueil impie qui vous porte à vouloir les pénétrer, ni la folie qui vous détermine à ne les pas croire, parce que vous ne les concevez pas, quand

vous jouissez de votre création , & de votre conservation que vous ne concevez pas mieux.

De tous les êtres créés il n'y a que l'ange qui soit au-dessus de l'homme. La structure de nos corps ; toutes les facultés d'une raison judicieuse ; l'étendue de nos connoissances quand elles sont le fruit précieux d'un esprit docile , dont l'effort est modeste , & qui ne s'élève que sagement ; l'immortalité de notre ame ; cette ame qui ne peut être autre chose qu'un souffle divin , qui est la partie essentielle de notre grandeur & le fondement de nos droits sur l'éternité par le sang de Jesus-Christ ; la jonction inconcevable de cette ame immortelle avec un corps périssable ; que de faveurs , mon Dieu, que de faveurs ! cependant un si beau partage ne suffit pas à l'orgueil de l'incrédule ; il ne fait ce que c'est que respect , reconnoissance & subordination à l'égard de Dieu. Il est son ennemi déclaré , & il voudroit traiter avec lui comme avec son ami le plus intime ; il voudroit partager sa confiance , entrer dans tous ses secrets , & connoître Dieu comme Dieu se connoît lui-même. Dieu ne devoit-il par le consulter aussi quand il créa le monde ? il suit à la lettre le conseil que le démon figuré par le serpent donnoit à

Eve. Ne suivez pas l'ordre qu'on vous donne, devenez incrédule, mangez de ce fruit & vous serez comme des dieux. Du peu que je dis il ne résulte pas que nos mystères soient compréhensibles, mais il en résulte qu'il faut absolument les croire parce qu'ils sont une partie essentielle d'une religion dont la sainteté est démontrée. Jesus-Christ a dit lui-même qu'il est Dieu, & il le prouve en faisant des miracles : n'est-ce pas un moyen suffisant de lever nos doutes, que peut-on exiger de plus ! Si j'osois hazarder une pensée, pour laisser au moins une légère idée de la Trinité que nous ne concevons pas : je dirois que nos mystères, l'accomplissement des prophéties, & les miracles de Jesus-Christ sont les trois parties essentielles de notre religion, qui est une seule & même religion, comme les trois personnes de la Sainte Trinité, le Pere, le Fils, & le Saint Esprit, ne font qu'un seul Dieu.

Avant que de parler des prophéties, il faut savoir quel est le fruit de ce que nous appellons littéralement Ecriture : ce distique fera plaisir.

*Littera gesta docet, quid credas allegoria ;
Moralis quid agas, quo tendas analogia.*

L'Ecriture nous apprend ce qui s'est

passé : le style allégorique ce que nous devons croire : la morale ce que nous devons faire : & l'analogie n'est autre chose qu'une proportion mesurée & des moyens justes de parvenir à la fin que nous nous proposons. Il faut encore savoir que depuis Abraham, jusques longtemps après la mort de Jésus-Christ on ne parloit guere que par paraboles & par allégories. Examinons donc si les Saintes Ecritures ne nous fournissent pas assez d'éclaircissemens sur les mysteres pour défarmer l'incrédulité.

En conséquence des promesses que Dieu avoit faites à Abraham, Jacob, petit-fils de ce saint Patriarche fut comblé de bénédictions, & devint le chef de tout Israël. Il eut douze enfans, ce qui l'obligea de partager les Israélites en douze tribus : afin que chacun de ses fils fût Patriarche d'une tribu. Avant sa mort il manda ses enfans, & en réglant leur partage, il leur fit ce discours si touchant, que nous lisons dans le 49 chapitre de la Genese. Le neuf & le dixieme verset sont de décision ; *Juda est un jeune lion, vous vous êtes levé mon fils pour ravir la proie : en vous reposant vous vous êtes couché comme un lion & une lionne : qui osera le réveiller ? Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le Prince de sa postérité jusqu'à ce*

que celui qui doit être envoyé soit venu : & c'est lui qui sera l'attente des nations.

Que peut-on répondre à la prophétie de Jacob ? Elle est de quinze cents ans avant la naissance du Messie. Ce jeune lion qui se leve pour ravir la proie n'est-il pas la figure de Jesus-Christ, qui par sa résurrection glorieuse terrassa les Juifs, le démon & la mort ? Qui peut-on entendre par celui qui devoit être envoyé, & qui seroit l'attente des Nations, si ce n'est celui-là même que le Prophete Isaïe a annoncé sous le nom d'Emmanuel ? Admirons encore un moment ce que Jacob promet à Juda, *le sceptre ne sera point ôté*, &c. & jugeons de la prophétie par l'événement.

Dès que les dix Tribus eurent abandonné celles de Benjamin & de Juda pour s'attacher à Jeroboam, les premiers conserverent le nom d'Israélites, les autres prirent le nom de Juifs à cause de Juda. Voilà l'exécution des promesses de Dieu, & l'accomplissement de la Prophétie de Jacob. Voilà cette terre promise que les Israélites avoient conquise sur les Chananéens, & que Dieu avoit destiné à la postérité d'Abraham ; voilà le partage de Juda : ses successeurs en ont joui seuls depuis le schisme de Jeroboam, jusqu'à la captivité de Babylone. Lisez

le reste de l'histoire jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Il vint enfin ce Saint des Saints, cet Homme-Dieu, ce Messie tant de fois annoncé, si long-temps attendre: il vint celui qui devoit être envoyé, & qui depuis tant de siècles faisoit la sainte impatience de son peuple: *Utinam dirumperes cœlos !* Il vint parmi les siens, & les siens ne voulurent pas le reconnoître.

Quoique l'Evangile ne paroisse pas un argument concluant à ceux qui veulent ne rien croire, ils me permettront de le citer par deux raisons. Il faut que les jeunes gens qui sans être incrédules ne savent pas leur Religion l'apprennent: & il faut que les impies, qui sans vouloir l'apprendre, en nient la sainteté, se trouvent confondus par l'accomplissement des Prophéties. Si ce qui est arrivé a été prophétisé, ce n'est plus assez à l'impie de nier la Loi de grace; il faut encore qu'il nie la Loi écrite & tout ce qui s'est passé depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ. Je citerai donc tour à tour de l'ancienne & de la nouvelle Loi, tout ce qui peut former une démonstration parfaite sans consulter l'ordre des temps. Je commence par l'Evangile.

Les Mysteres de la Trinité & de l'Incarnation du Verbe sont les principes fondamentaux de notre Croyance. Ainsi

s'il n'y avoit pas trois personnes dans l'unité de l'essence Divine, on ne pourroit pas dire que la seconde s'est incarnée, & que la troisième procède du Pere & du Fils, par conséquent la Religion Chrétienne seroit un phantôme. Mais Dieu qui a prévu jusqu'où pourroit aller la malice des pervers, nous a fait annoncer la vérité par la prédiction, & nous a démontré la Divinité de son fils par ses miracles, afin de ne pas laisser de subterfuges à l'incrédulité, ni d'excuses aux hommes sans foi.

Dieu a dit que la lumière se fasse, & le chaos s'est débrouillé. Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : *Allez, annoncez ma Loi à toutes les Nations : Baptisez-les au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit* : l'Evangile a été prêché & le Christianisme s'est établi. Delà, trois personnes en Dieu suivant la parole de Jésus-Christ. La Création du monde & la propagation de la Foi marquent le même pouvoir dans le Pere, dans le Fils, & dans le Saint-Esprit qui éclaira les Apôtres. Les miracles ne sauroient être que l'ouvrage de Dieu. Jésus-Christ a fait des miracles comme Dieu en a fait dans l'ancienne Loi : donc Jésus-Christ est Dieu, donc il y a une Trinité.

Saint Jean est fort clair. *Il y a trois*

Personnes dans le Ciel qui prouvent la vérité de notre Foi , le Pere , le Verbe & le Saint-Esprit : & hi tres unum sunt , & ces trois personnes ne sont qu'un Dieu Lisez toute sa premiere Epître. *Le Verbe est avant le temps , il est en Dieu & il est Dieu. Voilà la distinction des Personnes dans l'unité de l'essence , le monde s'est fait par le Verbe. Le Fils est donc Dieu Créateur comme le Pere : & le Verbe s'est fait chair. Voilà l'Incarnation si clairement annoncée par Jacob. Mon Pere & moi nous ne sommes qu'un. Voilà encore l'unité de nature , & la distinction des personnes : & voilà ce que les incrédules refusent de croire même après la punition des Juifs qui attendoient depuis si long - temps le Messie , quoi vous êtes homme , & vous vous dites Dieu !*

Je ne peux me refuser à une réflexion : je trouve l'incrédulité tout au moins aussi condamnable que le Déicide. Que cette proposition ne révolte pas : voici ma raison. Rien de plus affreux que le crime des Juifs : les pierres en frémirent , le soleil en pâlit. Mais aussi cette postérité maudite d'un peuple si saint éprouve depuis dix-huit siècles une réprobation si marquée , qu'il est impossible à l'esprit le plus bouché & au cœur le plus endurci de ne pas reconnoître un Dieu ven-

geur. Le peuple Juif ne peut plus s'appeler un peuple : il n'en reste qu'une troupe de brigands dispersés, qui vont dans tous les coins du monde porter l'horreur de leur perfidie. Par-tout ils sont malgré eux les Evangélistes muets de la Loi même qu'ils ont refusé de comprendre : par-tout ils sont preuve de l'abomination de la désolation prophétisée par Daniel. *Erit in Templo abominatio desolationis, & usque ad consummationem & finem perseverabit desolatio.* Plus de sceptre, plus de synagogue, plus d'autel, plus de nation : hé pourquoi cette désolation durera-t-elle jusqu'à la fin des temps ? c'est afin que dans tous les pays du monde & dans tous les siècles avenir la turpitude de ces misérables errans fasse preuve de la sainteté de la Loi qu'ils ont rejetée, & de la Divinité du Législateur qu'ils ont crucifié. L'assemblage de tous les crimes commis par quelques scélérats confédérés n'attireroit pas un tel châtiment sur toute une nation : mais si Dieu miséricordieux récompense comme Dieu, Dieu outragé par le crucifiement de son Fils, punit comme Dieu vengeur. La punition des Juifs est proportionnée à leur Déicide : or voir cette punition & nier la Divinité du Verbe, c'est vouloir justifier le crime des Juifs.

Ce n'est pas le commettre, mais c'est y adhérer, c'est dans un sens faire acte de complicité : c'est attaquer la justice de Dieu : donc l'incrédulité est aussi condamnable que le Déicide.

Saint Luc & Saint Matthieu rapportent qu'une voix s'est fait entendre du ciel, qui a dit : *Vous êtes mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances* : Voilà la preuve de la consubstantialité. Saint Paul dans son Epître aux Romains dit que *Jésus-Christ est né Juif selon la chair, mais qu'il est Dieu béni & adoré dans tous les temps* : Voilà l'union hypostatique. Lisez en entier le premier Chapitre de son Epître aux Hébreux, vous trouverez une parfaite démonstration de la Divinité du Verbe. Quand il parle aux Corinthiens il dit, *Vos membres sont le Temple du Saint-Esprit*. Nous lisons dans les Actes des Apôtres, *Pourquoi mentez-vous au Saint-Esprit*. Avant que le Saint-Esprit fût descendu sur les Apôtres ils avoient des sentimens tout humains, ils ne pensoient qu'à la grandeur temporelle de leur nation : *Et nos sperabamus quod redempturus esset Israël*. Mais dès qu'ils furent inspirés de l'Esprit Divin, *loquebantur variis linguis*. David en cent endroits parle des trois Personnes en Dieu. En un mot le Mystere de la Trinité est si développé

dans les saintes Ecritures, qu'il n'y reste d'inconcevable que ce qu'il faut pour nous laisser le mérite de la Foi. Puisque souvent trop d'esprit ne sert qu'à nous égarer, nous sommes bien redevables à Dieu d'avoir borné notre raison superbe. Humilions-nous & adorons.

L'Incarnation de Notre-Seigneur, ses miracles, & sa Passion sont très-clairement annoncés dans Isaïe. *Une Vierge enfantera un Fils qui s'appellera Emmanuel.* Ce mot Hébreu signifie Dieu avec nous. *Dieu viendra & il vous sauvera.* Alors, continue le Prophete, *les aveugles verront, les sourds entendront, les boiteux marcheront, les muets parleront.* David au contraire prévoyant la malignité des impies a dit *aures habent & non audient.* Rien n'est plus touchant, plus convainquant, plus clair que le 53. Chapitre d'Isaïe sur la Passion de Jésus-Christ. Saint Jérôme a dit sur cet endroit, qu'on prendroit plutôt Isaïe pour un Evangéliste que pour un Prophete; mais enfin il étoit Prophete, & la clarté de la Prophétie est un moyen de plus que Dieu s'est réservé pour foudroyer ceux qui n'auront pas ajouté foi à l'Evangile. Le Pseaume 21. est de la même clarté : ne perdez pas un mot de ces deux endroits.

Isaïe dit encore ailleurs : *L'Enfant est né , le Fils nous est donné , & quel sera son nom ? Deus fortis , pater futuri sæculi , princeps pacis.* Infames Sociniens qui depuis Calvin & Luther êtes venus pour infecter l'Europe : assemblage monstrueux de toutes les hérésies les plus détestables , vos efforts seront vains , personne ne doutera de la Divinité de Jesus - Christ. Malachie en parlant de Saint Jean-Baptiste & de Jésus-Christ , s'exprime ainsi : *Le Dieu des armées a dit , Je vous envoie celui qui doit préparer la voie : & aussi-tôt viendra ce Dominateur , cet Ange du Testament que vous attendez , que vous souhaitez : le voilà qui arrive.* Le Verbe , depuis fait homme , parle ici lui-même par la bouche du Prophete Zacharie : *Réjouissez-vous , filles de Sion , je viens à vous , & je demeurerai au milieu de vous.* Le Prophete ajoute , *ait Dominus.* C'est donc Dieu qui parloit. Le Prophete Michée annonce précisément que le Messie naîtra à Bethléem , qu'il dominera en Israël , & que ses jours sont éternels. Peut-on méconnoître là l'homme Dieu.

Le superbe Temple de Salomon ayant été détruit sans doute en punition de l'idolâtrie de ce Prince , les Juifs en firent bâtir un autre qui ne pouvoit pas

être aussi magnifique : mais le Prophete Aggée , lui donna la préférence , parce que Jésus-Christ devoit y prêcher. *Magna erit gloria Domûs istius novissimæ plus quam primæ.* Mais que cette gloire dura peu ! Quarante ans après la mort de Jésus-Christ les Romains ravagerent Jérusalem, & il n'y resta pierre sur pierre suivant la Prophétie de Notre-Seigneur. Le Prophete Daniel l'avoit prophétisé avant Jesus-Christ. *Occiditur Christus* , voilà le Déicide annoncé , & quelle en fera la punition ? *Statuta desolatio.* Lisez tout Daniel , il est magnifique par-tout. Mais ne lisez pas ceci en courant la poste , il y a de quoi méditer toujours. Que je suis fâché de m'être imposé des bornes sur une matiere si belle & d'une si grande étendue. Que de choses à dire sur tout ce que je ne fais qu'effleurer. Mais on voudra bien qu'après avoir cité quelques traits de nos Prophetes , j'entre dans d'autres particularités de l'ancienne Loi. Si on élevoit mieux les jeunes gens , on m'en auroit épargné la peine.

Le Prophete Daniel vient de le dire *statuta desolatio.* Mais cette désolation fait la splendeur du Christianisme. Repassez tout ce qui concerne les Juifs.

A tous ces traits peut-on ne pas sentir que la perfidie du Juif a fait la vocation

du Gentil , & que Jésus-Christ a bâti son Eglise sur les ruines de la Synagogue. Lisons avec attention , & même avec une curiosité humble & respectueuse la fin du Sermon que j'ai cité. Jésus-Christ dit que l'insensé bâtit sur le sable , & que le sage bâtit sur la pierre : *Ædificavit domum suam super petram , & descendit pluvia , & venerunt flumina , & flaverunt venti , & irruerunt in domum illam , & non cecidit , fundata enim erat super petram.* Les fondemens de l'incrédulité sont-ils autre chose que du sable , l'espérance du Chrétien fidele n'est-elle pas fondée sur la pierre ? Cette maison de Dieu ne nous représente-t-elle pas l'Arche d'Alliance & l'Eglise de Jésus-Christ. Cette pluie qui tombe à flots , ces fleuves qui se débordent , ces vents qui se déchaînent pour ébranler cet édifice spirituel , ne nous représentent-ils pas les ennemis du peuple de Dieu , & tous les Hérésiaques qui dans tous les temps , & tour à tour , ont fait la guerre à l'Eglise ? Incrédules , que peut le débordement de vos fureurs , que peut le souffle empoisonné de vos pitoyables plaisanteries ? Peut-être arracherez-vous à la vertu un petit fat qui veut faire le bel esprit , ou vous embarquerez un sot dans la voie de la perdition. Mais c'est faire le mal pour le

mal même, vous enviez donc le plaisir des damnés. Croyez-moi, Messieurs, car présentement je ne parle plus à des élèves : je parle à des hommes faits : je parle à cette secte, errante comme les Juifs, qu'on voit par petits pelotons prêcher l'incrédulité dans toutes les Villes du Royaume : croyez-moi donc, Messieurs, vous avancez dans votre carrière, n'infectez plus la jeunesse ; convertissez-vous, vous n'abattrez point l'Eglise, *fundata super petram*.

J'en reviens toujours à l'essentiel de mon dessein. Le jeune homme qui a le malheur de se livrer à de mauvaises compagnies, ne seroit pas parvenu au comble de l'impiété, si une mere Chrétienne lui avoit fait sentir tous les jours quelqu'un de ces traits frappans, qui portent la Religion jusqu'au fond de l'ame. Pourquoi tous les Chrétiens ne savent-ils pas, que par le Déicide des Juifs, ils sont devenus héritiers adoptifs de la vocation d'Abraham ? Les Tables de la Loi & l'Arche d'alliance ne sont-elles pas les préliminaires de l'Evangile & de l'Eglise ? La joie de Jacob en retrouvant son fils Joseph en Egypte, n'est-elle pas l'image de la joie du bon Pasteur quand il retrouve la brebis égarée ? Les secours que Joseph procura à sa famille doivent bien faire

rougir les hommes dénaturés & les vindicatifs. Mais que la vertu de Jacob & de Joseph est loin de nous ! Que voit-on aujourd'hui ? des peres durs , des enfans ingrats , des hommes sans Religion , la mauvaise éducation étouffe l'heureux naturel : les hommes ne savent plus que blasphémer contre Dieu , & se déchirer les uns les autres. Voudra-t-on bien me permettre d'alonger un peu cette dissertation sur l'ancienne & sur la nouvelle Loi ? J'en parle moins bien qu'un autre , mais j'ose tout pour ramener les incrédules à la vérité , & les jeunes gens à la lecture. Tel qui depuis vingt ans jusqu'à quarante entraîné par le tourbillon & enfoncé dans les plaisirs , me trouve un fort ennuyeux Prédicateur , sentira peut-être à soixante qu'il avoit assez follement passé la vie. Il se souviendra que j'écris pour tous les âges : il pensera à la nécessité de se pénétrer de sa Religion , il méditera sa fin dernière , & je me flatte qu'alors il aimera à retrouver dans ce chapitre qu'il méprise aujourd'hui ce qu'il auroit su dès quinze ans s'il avoit été bien élevé.

Qu'on se souviennne ici que la morale ne s'attache pas à la date comme l'histoire. Les Israélites qui avoient été si long-temps détenus par les Egyptiens ,

obtinrent enfin un petit coin de terre de Pharaon : & tout à coup ce Prince devint leur persécuteur. Il porta la barbarie jusqu'à faire périr leurs enfans premiers nés. N'est-ce pas là précisément ce que fit Hérode quinze cents ans après à l'égard des Juifs ? Moyse échappe aux fureurs de Pharaon , Jesus-Christ échappe à la vigilance d'Hérode ; Moyse hazardé sur les eaux du Nil par la sage confiance d'une pieuse mere ; Moyse sauvé par la fille de Pharaon, élevé dans son Palais & nourri par cette femme forte qui avoit exposé les jours précieux de ce fils bien-aimé ! tant de prodiges permettent-ils de penser qu'un jour Moyse dût être un imposteur. N'annoncent-ils pas au contraire que Dieu l'avoit destiné dans tous les temps pour être le libérateur & le législateur d'Israël.

Un fleuve a sauvé Moyse, une mer va perdre Pharaon. Ce Prince, insensible à toutes les plaies qui avoient désolé son Empire, ose encore violer sa parole & les saints droits de l'hospitalité. Il poursuit ce même peuple dont il avoit tiré tant de services importans & dont enfin il avoit accordé la délivrance. Les eaux de la Mer Rouge partagées forment deux murs qui contiennent les flots. Les Israélites passent à pied sec : & tout à coup

ces murs d'airain pour le peuple de Dieu, redeviennent fluides pour les Egyptiens: tout est submergé. Quelle différence des bons Rois aux Tyrans ! Incrédules, la dureté de Pharaon annonçoit la vôtre. Sa cruauté, sa perfidie, son ingratitude ne font-elles pas autant de Prophéties de la manière dont les Juifs traiteroient Jesus-Christ ?

La manne dans le désert & l'eau qui coule d'un rocher, ne font-ce pas-là des miracles, & des miracles renouvelés par Jesus-Christ, quand il changea l'eau en vin, & quand il multiplia les pains & les poissons ? Josué arrête le soleil, saint Pierre marche sur les eaux. La défaite des Amalecites, des Ammonites, des Madianites, des Philistins, des Assiriens: n'est-ce pas là la Prophétie de la défaite de Maxence par Constantin le grand ? ne font-ce pas là des preuves toujours renouvelées de la protection dont Dieu honore son peuple ? Mais combien la bonté de Dieu fait-elle d'ingrats ? Le veau d'or en est une triste démonstration: qu'on est borné, qu'on est aveugle quand on aime l'or jusqu'à l'Idolâtrie, & quand on préfère Barrabas à Jésus-Christ ! L'attachement démesuré pour les richesses me paroît une hérésie de mœurs bien extravagante : c'est une réprobation an-

icipée puisque ceux qui aiment le plus l'argent font ceux qui en usent le moins.

Mais si le peuple de Dieu fut quelquefois indocile & rebelle, la fermeté de Moyse à punir l'infidélité est bien admirable. Si Charles-Quint n'avoit pas préféré une mauvaise politique aux vrais intérêts de la Religion, Luther ne se seroit pas tiré d'Augsbourg. Je crois que sans diminuer la gloire de Saint Jean-Baptiste je puis bien appeller Moyse le premier précurseur de Jesus-Christ. En effet les Tables de la Loi n'étoient-elles pas pour les Israélites ce que l'Evangile est pour nous, l'Arche d'Alliance n'est-elle pas la figure de notre Eglise ? Mais Nadab & Abiu frappés de mort subite pour avoir négligé de mettre du feu sacré dans l'encensoir me font trembler pour nos ministres. Quelle sévérité dans l'ancienne Loi, quelle tolérance dans la nouvelle ! Cependant à la fin la bonté de Dieu se lasse, & la sainteté de l'état ne fait pas le salut de l'homme appelé. Pour vous, jeunesse inconsidérée qui n'avez jamais que des saletés & impiétés dans la bouche, craignez le sort du blasphémateur lapidé. Quelle honte pour tout homme qui est quelque chose dans le monde de paroître élevé comme un crocheteur.

On aura raison de ne regarder mon livre que comme une espece de directoire pour ceux qui veulent apprendre & qui ne sauroient s'instruire parfaitement qu'en recourant aux originaux dont j'ai tiré ces extraits. Je ne puis penser à tout ce qui regarde l'Arche d'Alliance sans être pénétré d'admiration & de respect. Les ennemis mêmes du Peuple de Dieu la respectoient & la redoutoient infiniment : quelle puissance , quelle décoration ! Les pains de proposition dont il n'étoit permis qu'aux Prêtres de manger, ne sont-ils pas l'image ou la figure du Sacrement de nos Autels ? Après la mort de Moÿse , Josué son successeur reçoit le don des miracles : le passage du Jourdain est aussi étonnant que celui de la Mer rouge. En un mot tout fait preuve de la sainteté de la Loi écrite : quand je vois les incrédules s'élever contre Dieu , je crois entendre quelques corbeaux croassants qui forment une conjuration contre le soleil : ce sont des grenouilles expirantes sur les bords d'un marais desséché. *Anima eorum sicut terra sine aqua tibi.* Si quelqu'un d'eux s'avise de me lire , il vérifiera ce que dit Madame Deshoulières.

Personne ne lit pour apprendre ,
On ne lit que pour critiquer.

Instruisons-nous, devenons raisonnables.

bles : mais n'abusons pas de notre raison. Ne cherchons pas à philosopher sur des choses que Dieu ne veut pas nous faire comprendre, tandis que notre ame languit dans sa prison. Contentons-nous de l'obéissance : disons-lui comme Samuel ; *Parlez , Seigneur , votre serviteur vous écoute.* Peres trop indulgens qui avez le malheur d'élever des monstres , châtiez-les ou craignez la punition d'Hélie : soyez inexorables sur ce qui regarde la Religion , & ne souffrez jamais qu'ils placent dans leur cœur l'idole de Dagon à côté de l'Arche d'Alliance. Le regne de Saül & sa chute précipitée prouvent bien la vanité des grandeurs : & l'étroite liaison qui se forme entre Jonathan son fils & David nous marque tout ce que la vraie vertu peut sur des cœurs bien placés. Les conversations instructives, les bonnes lectures, & la droite raison n'ont guere de part à la courte amitié des impies.

Quel esprit transcendant auroit pu le prévoir ? David presque nain défait le géant Goliath , David conduisant les moutons de son pere devient Roi , David grand pécheur devient un modele de pénitence , enfin David ignorant devient le plus grand des Prophetes ? que de mysteres ! les décrets de Dieu sont

impénétrables , & l'homme orgueilleux veut tout pénétrer. Pourquoi une Trinité , pourquoi l'Incarnation , pourquoi naître dans une Crèche , pourquoi permettre le crime des Juifs , pourquoi cacher la chair & le sang sous de foibles apparences , pourquoi l'Arche de Noé , pourquoi l'Arche d'Alliance , pourquoi les Tables de Moyse , pourquoi l'Evangile , & mille autres questions aussi frivoles ? Acheve impie , que n'ajoute-tu , pourquoi un Dieu ? Et moi je te réponds , blasphémateur infame , pourquoi n'est-tu pas Chenille ou Limaçon plutôt que de scandaliser la société civile ? Si Dieu t'avoit fait Ange , tu aurois suivi l'exemple de l'Ange rebelle. Il sied bien à l'homme de faire des questions à Dieu ?

Nous n'avons rien de plus touchant , de plus énergique que les Pseaumes de David. Ils feront l'instruction & la consolation des Fideles jusqu'à la consommation des temps. On sent à chaque verset qu'ils sont l'ouvrage de Dieu : mais quelle gloire pour David d'être compté parmi les aïeux de Joseph époux de Marie, *de qua natus est Jesus* ! Vierge sainte, le Verbe est votre Dieu , & vous devenez sa mere. C'est dans votre chaste sein que se fait l'*union hypostatique* de la nature

nature divine avec la nature humaine.
 Choisie entre toutes les femmes pour
 être la mere de notre Rédempteur, tout
 le Christianisme pouvoit-il craindre
 qu'un jour l'impie Nestorius vous re-
 fuseroit le titre auguste de Mere de Dieu ?
 Si Nestorius ne concevoit pas cette *union*
hypostatique, concevoit-il mieux com-
 ment son ame s'étoit unie à son corps ?
 En Jésus-Christ la divinité se joint à
 l'humanité pour nous faire sentir toute
 l'étendue de son amour : En nous il
 joint l'immortalité de notre ame à la
 fragilité de notre corps pour nous faire
 adorer en lui ce que nous aurions eu
 peine à comprendre. Un Dieu se fait
 homme, & une Vierge enfante : assuré-
 ment voilà des prodiges qui ne sont pas
 moins étonnant que la création du mon-
 de. Mais ce que nous voyons nous por-
 te à croire ce que nous ne concevons
 pas. Nous sommes bien ennemis de
 nous-mêmes de nier le principe de no-
 tre gloire & de notre bonheur ; nous
 sommes bien extravagans de vouloir
 que les Mysteres soient du ressort de
 la raison, & que les miracles soient du
 ressort de la nature ; nous sommes bien
 ingrats & bien téméraires de reprocher
 à Dieu de ne nous avoir pas fait aussi
 puissans & aussi clair-voyans que lui.

L'histoire de Salomon est une source bien féconde de réflexions salutaires. Ce Prince avant sa chute étoit l'image vivante de la Sagesse éternelle. Il exécuta le grand dessein qu'avoit formé David son pere, d'élever le premier temple qu'on ait offert à Dieu : tous les Ecrivains qui ont parlé de ce temple conviennent que sa magnificence étoit au-dessus des expressions : rien de plus saint que les écrits de ce sage Roi, rien de plus judicieux que son jugement, rien de mieux ordonné que sa maison, rien de plus superbe que sa dépense. Tous les Rois de la terre auroient peine à l'égaliser. La Reine de Saba voulut voir les prodiges d'un Prince respecté & admiré de toutes les Nations : mais quel exemple de la Fragilité humaine ! Les femmes corrompent Salomon, il ne rougit pas de s'allier avec les ennemis du peuple de Dieu, & par degrés il passe de la débauche à l'idolâtrie. Le dogme le plus saint, la morale la plus pure ont peine à contenir l'homme. Il est plus de Dalila que de Sansons. Le Pere Lamy avoit bien raison de dire que les passions & la raison forment un schisme perpétuel dans nos cœurs & dans nos esprits. L'amour nous perd, & l'orgueil nous porte au-delà de la vérité : on aime à inven-

ter, & on s'égare. Le libertinage commence par corrompre le cœur & finit par aveugler l'esprit : voilà la source de toutes les hérésies.

Les femmes mondaines, les coquettes de profession, & les fausses dévotes, s'imaginent qu'elles ont déjà un pied dans le Ciel quand elles ont surpris la confiance meurtrière d'un Prêtre avare, d'un ignorant, d'un adulateur : mais ne craignent-elles pas le sort de Jeshabel ? Ce n'est pas sans dessein que l'antiquité nous propose souvent des grands exemples de vice & de vertu. Toutes nos Jeshabels font horreur à un homme délicat, & un connoisseur ne se lasse jamais d'admirer & de méditer une Judith. Beauté naturelle, piété sans fausse, courage invincible, & la plus vive foi qui fut jamais : telle étoit Judith quand elle préserva le peuple de Dieu des fureurs du téméraire Holopherne. L'Ambitieux Aman pendu à la même potence qu'il avoit fait élever pour l'humble Mardochée : Ananie, Misaël & Asarie préservés dans la fournaise : Daniel sortant deux fois victorieux de la fosse aux lions, ne sont-ce pas là des miracles ? Cette fosse couverte d'une grosse pierre, cette pierre scellée avec soin & levée malgré les surveillans, & la fureur des lions affamés

désarmée par la providence , n'est-ce pas là la figure du tombeau de Jesus-Christ qui a vaincu la mort comme son saint Prophete a vaincu les lions. C'est moi , dit Magdelaine , qui leverai cette pierre & *ego eum volvam*. La foi peut tout , l'incrédulité nie tout : mais l'impiété la plus déterminée & la raison la plus indocile ne sauroit disconvenir qu'on reconnoît le doigt de Dieu à tous ces traits.

Sans Judith , Holopherne avec une armée de cent cinquante mille hommes alloit désoler Israël : Sans Esther , Assuerus trompé par les conseils de l'impie Aman , alloit signer un Edit dont l'exécution auroit exterminé le peuple de Dieu. Mais l'impiété sera toujours punie , & la foi triomphera toujours.

L'exemple de Nabuchodonosor devroit bien effrayer les pervers , il est unique dans nos saintes Ecritures. Babylone étoit la capitale du plus ancien Empire du monde : elle avoit cent portes d'airain , ses murs de deux cents pieds de haut & de cinquante d'épaisseur étoient flanqués de trois cents tours. On croit que les Babyloniens ont été les premiers Idolâtres , mais personne n'avoit porté si loin l'orgueil , la cruauté , l'impiété & l'idolâtrie que

Nabuchodonosor : aussi jamais punition ne fut plus étonnante que la sienne. Ce Prince , par un trouble de son imagination causé par la Justice divine , se crut transformé en bête , & erra pendant sept ans dans les Campagnes , vivant comme une bête farouche. Sa cruauté est marquée par les trois enfans jetés dans la fournaise , son impiété par les fureurs qu'il exerçoit contre les Israélites , son orgueil & son idolâtrie par cette superbe statue d'or qu'il s'étoit fait élever , & qu'il vouloit qu'on adorât. Il est vrai pourtant qu'il respectoit le Prophète Daniel ; mais il ne savoit pas se faire assez respecter de son peuple.

Je ne fais si on approuvera ma réflexion sur ce grand événement. Nabuchodonosor retint captives à Babylone pendant soixante & dix ans les deux Tribus de Benjamin & de Juda : ces deux Tribus étoient devenues plus chères à Dieu depuis que les dix autres s'en étoient séparées : Bethléem dont le nom nous est si cher , étoit de la Tribu de Juda : & le Prophète Michée a fort clairement annoncé que le Sauveur du monde naîtroit à Bethléem : A propos de quoi auroit-il dit que cette mauvaise petite ville située à deux lieues de Jerusalem , seroit recommandable dans les

Nations ? Toutes ces particularités réunies me font croire que la longue captivité de la Tribu de Juda est de tous les crimes de Nabuchodonosor celui qui lui avoit attiré de la part de Dieu un châtimement d'une espece si singuliere. Quand on vous parle de la transmigration de Babylone , souvenez-vous que ce terme signifie le transport d'une nation entiere en un autre pays par la violence du conquérant. Je fais que la captivité de Babylone ne fut pas à beaucoup près si longue que celle d'Egypte : mais l'exemple de Pharaon devoit convertir Nabuchodonosor.

Il ne m'est pas permis de rapporter, même en raccourci , toute l'histoire de l'ancien Testament : mais je dois remettre sous les yeux des incrédules les fait mémorables , qui réunis forment ensemble une parfaite démonstration. Les préceptes du Législateur émanés immédiatement de Dieu , la sagesse de sa conduite , sa fermeté , la vivacité de sa foi , la promptitude de son obéissance , la punition exemplaire des infideles , le respect infini qu'eux-mêmes avoient pour l'Arche d'Alliance , une foule de miracles , des prophéties sans nombre pendant quatre siècles & toutes justifiées par des événemens ! Je

ne fais pas ce que l'esprit le plus rebelle peut opposer à ce point d'évidence.

Je n'ai rien dit du martyre, c'est par là que j'ai cru devoir finir le parallèle de l'ancienne & de la nouvelle Loi : avec cette différence pourtant si bien marquée dans tous les Cœurs, que si Abraham fut le père des Croyans, Jesus-Christ est le Pere de la Croyance : que si Moïse fut choisi de Dieu pour être le libérateur & le législateur de son peuple, Jesus-Christ est lui-même notre Législateur & notre Redempteur : que si Dieu a confirmé la foi par le sang de tant de saints personnages, le Saint des Saints & l'Agneau sans tache a bien voulu la confirmer par son propre Sang : & ce qui démontre sans réplique que l'incrédulité ne peut être que l'ouvrage du démon, c'est que l'excès de la bonté de Dieu est précisément ce qui produit l'excès de la malignité des impies.

Jamais homme ne fut plus impie qu'Antiochus. Il avoit résolu de réduire en poudre les fondemens de Jerusalem ; il fut le plus cruel ennemi d'Israël, & tout le peuple de Dieu sentit les traits de sa barbarie. Il est vrai que près de sa mort il se repentit ; mais trop tard, dit l'Ecriture. Impies, prévenez ce mo-

ment, retournez à la vérité, ou craignez le sort d'Antiochus. Imitiez Eléazar : cet homme révééré de tous les Juifs par ses vertus, par son grand âge, & par son attachement inviolable au culte du vrai Dieu, s'étoit acquis une si grande réputation, que bientôt il fut en bute à toutes les fureurs d'Antiochus. Ce saint homme consterné de voir l'abomination de la désolation dans Jerusalem, s'étoit retiré dans un désert où il vivoit en serviteur fidele, édifiant & encourageant les siens contre l'ennemi de la Loi. Enfin Eléazar méprisa les menaces & les promesses de l'Envoyé d'Antiochus : il n'écouta qu'avec horreur les conseils empoisonnés de ses propres amis, gens foibles & timides, toujours prêts d'apostasier pour se mettre en faveur : Rien ne peut ébranler l'homme de Dieu, il périt sous les coups, & sa persévérance couronna son martyre.

J'ai parlé des effets importants du bon & du méchant exemple ! la fermeté d'Eléazar sanctifia les Machabées comme la conversion de Saint Paul fit des millions de Chrétiens. Examinez cette parité d'événemens dans l'ancienne & dans la nouvelle loi. La naissance du Christianisme ne fut qu'un martyre continuel sous le regne des tyrans, & quoi de plus édifiant

que la fin des Machabées sous le regne d'Antiochus ? quoi de plus touchant que de voir des freres s'immoler courageusement à la foi ? En vain Antiochus met tout en œuvre pour séduire leur mere désolée , & pour la déterminer à sauver du moins les jours du dernier de ses fils : Ennemie qu'elle est des faux Dieux , cette sainte mere exhorte elle-même son septieme fils au supplice. Elle le voit consumer par les flammes avec ce courage mâle que nous admirons dans nos martyrs. Ceux-ci étoient soutenus par le Sang de Jésus-Christ , & cette femme héroïque encore assez loin de la loi de grace , n'étoit soutenue que par sa foi : Enfin cette sainte femme , que j'ose appeler Chrétienne même avant le Christianisme , sent toutes les douleurs de son fils , elle meurt de tous ses maux ; tant de fermeté paroît au-dessus de la nature ; mais quand Dieu parle , la nature se tait.

Parlez donc , Seigneur , parlez au cœur de nos jeunes Antiochus. Leurs passions sont leurs faux dieux , éteignez-en le feu avec les eaux de votre grace : tirez-les de cette fournaise aussi sains qu'Ananie , Asarie & Misaël : préservez-les des faux prophetes , des Jesabels du siècle , & de la fosse aux lions. Faites de nos ambitieux Amans autant de Mardo-

chées. Que les cœurs ébranlés , & les esprits vacillans deviennent des Eléazars. Brisez l'idole de Dagon dans le cœur du vindicatif & de l'avare. Que la mere de Moyse redouble la foi d'une femme Chrétienne. Que la mere des Machabées éclaire tant de Chrétiennes Idolâtres qui ne songent qu'à faire de jolies poupées de leurs enfans : Qu'Esther apprenne à une femme circonspecte le moyen de ramener son mari à la douceur, à l'équité, à la religion : enfin que l'exemple de Judith nous confonde tous sur notre peu de zele pour cette sainte Maison dont Jésus-Christ est l'Architecte , *fundata super petram.*

Saint Matthieu me paroît autant prophete en cet endroit qu'Isaïe étoit Evangeliste en parlant de la Passion de Jésus-Christ , *descendit pluvia* , &c. Tous les articles de notre foi ont été attaqués séparément & avec toute la fureur qu'on peut imaginer. Un grand nombre d'Hérésiarques ont fait un monde d'Hérétiques : tous sont armés de subterfuges & de sophismes : Ils ont appelé à leur secours toute la malice de l'incrédulité & l'autorité des Princes de la terre pour abbatre la Maison de Dieu : suivez les événemens depuis Simon le Magicien jusqu'à Socin ; & après avoir

parcouru cet intervalle de plus de quinze cents ans , réfléchissez à l'état actuel de l'Eglise , vous la trouverez toujours attaquée & toujours triomphante : vous trouverez toujours la véritable orthodoxie dans toute sa pureté , dans toute son intégrité. Que sont devenus les Ariens , les Macédoniens , les Nestoriens , les Pélagiens. Passez aux Iconoclastes , aux Wiclefs , aux Hus , & aux derniers Hérésiarques qui ont renouvelé un mélange d'erreurs : par tout vous reconnoîtrez la débauche , l'orgueil , l'entêtement , la malignité , l'extravagance & l'imposture. Lisez ce que les Saints Peres ont écrit contre toutes ces erreurs ; lisez les Conciles œcuméniques qui ont décidé les questions : vous sentirez par le dogme & par la morale que hors de la catholicité il n'y a point de salut , & que l'Eglise est inébranlable , parce que Jésus-Christ lui-même en a jeté les fondemens : *fundata super petram.*

Saint Augustin devoit être d'une grande utilité à l'Eglise : sa mere le convertit , & l'offre à Dieu comme avoit fait la mere de Samuel. Nos Rois devoient être très-Chrétiens. La Reine Clotilde , quoiqu'élevée parmi les Ariens , conserve sa religion dans toute sa pureté ; elle convertit Clovis , & la France devient le

plus ferme appui de la Foi. Mais je deviendrois diffus : je me reduis donc à deux exemples de conversion qui sont l'ouvrage immédiat de Dieu. Deux ans après la mort de Jésus-Christ, Dieu dit à Saint Paul pourquoi me persécutez-vous ! *cur me persequeris ?* Plus de trois cents ans après il assura Constantin de la victoire par le signe de la Croix, *in hoc signo vinces* : relisez ce que j'en ai dit dans ma préface. Saint Paul, Constantin & Clovis ont peuplé le monde de Chrétiens : voilà la grace & la correspondance à la grace. Quel étoit Saint Paul lors de sa conversion ? l'un des plus beaux génies de son siècle ; ses écrits en font foi : il étoit le plus cruel ennemi du Christianisme naissant : il alloit à Damas pour enlever tout ce qu'il y avoit de fideles : on le regardoit comme l'Apôtre de la Synagogue, & la loi de Moyse étoit son unique loi : mais son incrédulité ne venoit point de ses mœurs. La patience de Saint Etienne l'avoit ébranlé sans le convertir : Enfin à la voix de Dieu il est terrassé près de Damas : tout à coup il se trouve aveuglé par les divins rayons du Soleil de Justice, & après cet aveuglement de trois jours il devient le flambeau de la vérité. Un fameux Prédicateur (je crois que c'est le Pere de la Rue)

a dit que si Saint Paul devoit tout à la Foi, la Foi devoit beaucoup à Saint Paul.

Je dis pour la dernière fois aux Incrédules, la conversion de Saint Paul & de Constantin n'est pas le fruit du bon exemple, d'une lecture chrétienne, d'une conversation édifiante & instructive, ni de l'habileté d'un Docteur persuasif : ce n'est pas le fruit des Sermons des Apôtres, ni la méditation de l'Evangile : ce n'est pas l'ouvrage de Jésus-Christ conversant encore parmi les hommes, les instruisant, leur expliquant sa loi : confondant les Docteurs, faisant tous les jours des miracles en leur présence : c'est donc l'ouvrage de Jésus-Christ Dieu fait homme, mort & ressuscité, assis à la droite de son Pere, & que Saint Paul aimoit à persécuter dans la personne de ses Disciples, *cur me persequeris ?* Aussi saint Paul a-t-il grand soin de publier le miracle de sa conversion, & la divinité de sa mission dans sa première lettre aux Galates : *Paul Apôtre, non de la part des hommes, ni par aucun homme, mais par Jésus-Christ & Dieu son Pere.* Il est donc vrai que la conversion de saint Paul, & celle de Constantin, viennent immédiatement de Dieu. Dieu a parlé comme il parloit à Moïse. Réunissez ces

miracles avec tout ce que je vous ai fait lire depuis Abraham jusqu'à nous : lisez, réfléchissez, ramassez, combinez & concluez. Qu'oppose-t-on enfin à tant d'évidence ? le sourire moqueur d'une poignée de libertins qui s'imaginent qu'il est du bon air de faire les impies. Mais assurément il n'est point de vrais incrédules.

Deux grands Prélats nous ont découvert les véritables causes de l'irréligion. Parmi le peuple, dit M. Fléchier, on n'est Chrétien que par hasard, & non point par réflexion. Voilà ce que produit l'ignorance. Comment, dit M. Bossuet, accoutumer des esprits corrompus à la régularité de la Religion Chrétienne ; chaste, sévère, ennemie des sens, & uniquement attachée aux biens invisibles ? voilà l'objet de la mollesse. Il est donc unanimement avoué par les Poètes, par les Orateurs, par les Docteurs, & par tous les Moralistes qui ont lu qu'il n'est point de vrais incrédules. On ne méprise la religion que parce qu'on ne la fait pas : on la fuit parce qu'elle est sainte : on hait Jesus-Christ parce qu'il nous a trop aimés : mais à la fin tout le monde réclame.

Libertins, écoutez Des Barreaux votre chef. Vous savez les scandales de sa vie, & vous suivez l'impiété de sa morale ;

méditez aussi ses heureuses dispositions aux approches de la mort. Heureux si son sonnet, le plus bel ouvrage que j'aie lu, vous inspiroit les tendres sentimens d'une contrition parfaite.

Grand Dieu tes jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner sans blesser ta Justice.

Je sens que la grandeur de mon iniquité
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périclise.

Contente ton desir puisqu'il est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps ; rend-moi guerre
pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ ?

L'exemple de Des Breaux conduit à
bien des réflexions différentes. Il est vrai
qu'il est propre à soutenir ceux que leurs
mauvaises habitudes pourroient jeter
dans le découragement : mais aussi ces
miracles de la grace ne sont pas com-
muns ; & quand on a toujours vécu sans
foi, on meurt ordinairement sans espé-
rance. Il faut compter sur la miséricorde

de Dieu , donc il ne faut pas lui déclarer la guerre, Exécutons ses ordres, & qu'une curiosité impie ne nous porte pas à vouloir pénétrer ses secrets. Ne regardons pas trop fixement le soleil , n'approchons pas trop de l'Arche d'Alliance, n'approfondissons pas nos mysteres. Un homme discret ne cherche point à savoir ce qu'on lui cache , & un homme docile & rangé n'est jamais incrédule , parce que l'orgueil & le libertinage sont les seules causes de l'incrédulité. Vouloir soutenir une these contre Dieu sur la vérité des mysteres , ce n'est pas seulement manquer de foi , c'est manquer de raison , c'est ruiner la subordination, c'est vouloir mesurer le fini sur l'infini : & cette extravagance blesse également les loix écrites , & la loi naturelle. Il suffit d'avoir le sens commun pour sentir que toutes les horreurs d'une conduite déplorable , & que des sentimens erronés ne peuvent pas se disculper par l'incompréhensibilité de nos mysteres. L'homme ne doit pas être aussi puissant & aussi savant que Dieu. Mais quand le vice a gâté le cœur , la cangrene va bientôt jusqu'à l'esprit : & par degrés l'Impie souhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo , Non est Deus.*

Tout ce treizieme Pseaume peint trait pour trait les hommes dont je viens de parler sous les noms différens de Déistes, Incrédules, Impies de profession, esprits forts : qu'on ne s'y trompe pas, ils sont tous de la même classe. Le pervers se dit donc au fond de son cœur, il n'y a point de Dieu. En effet, ajoute David, Dieu n'aime que les hommes vertueux : qu'on suive de près les Impies, il n'y a pas un d'eux qui pratique la vertu. Ils sont corrompus jusqu'au fond de l'ame : ils ne font, ils ne disent, ils ne lisent, ils ne méditent que tout ce qui peut nourrir leur perversité : *facti sunt abominabiles in studiis suis* : ils vivent dans le trouble & dans une malédiction continuelle, ils ne connoissent point la paix intérieure, ils ne craignent point Dieu. Ne les verrai-je jamais rentrer en eux-mêmes, dit le Seigneur. Ne m'invoqueront-ils jamais ? Sont-ils donc faits pour n'aimer que l'iniquité ? Voilà précisément quels sont ces Docteurs qui veulent argumenter sur nos mysteres. Ils feroient bien mieux de suivre le conseil que Socrate donnoit à Aristodeme. Quelle honte pour un Impie de se voir confondu par un Païen. Non, Dieu ne se plaît que dans l'ame des Justes, il ne se manifeste qu'à eux, *Dominus in generatione justa est.*

Si ce Pseaume est propre à nous inspirer une sainte horreur pour le commerce des Impies , le quatorzieme n'est pas moins énergique pour nous faire aimer la vertu. Qui montera sur cette montagne qui nous figure le thrône du Très-Haut ? Ce sera , dit le Prophete , celui qui conserve son innocence , qui aime la justice, & qui la rend à tout le monde. Ce sera celui qui aime la vérité , qui ne veut tromper personne , qui ne fait aucun tort à son prochain, & qui n'aime pas même qu'on en parle mal : celui qui abhorre les pervers & qui honore les hommes craignant Dieu : celui qui hait la fraude & les petites ruses qui ne tendent qu'à tromper les hommes simples : celui qui aime à secourir les malheureux : enfin ce sera celui qui ne songe pas à grossir ses thrésors par l'usure , qui est fort éloigné de vendre la justice , & qui protege toujours la probité. Un homme de ce caractere ne périra jamais , *non commovebitur in æternum*. Il me paroît , comme à David , que cette morale est assez pure.

Le contraste que ce saint Roi nous propose dans ces deux Pseaumes devoit bien ramener ces fades raisonneurs qui font les esprits forts. Si une mauvaise éducation , le méchant exemple , ou de

funestes habitudes les ont pervertis, qu'ils pensent du moins qu'il reste encore au fond de leur ame un germe de vertu. Qu'ils fassent avec moi cette dernière réflexion : c'est par-là que je finis ce qui les concerne. Je suppose que de l'autre bout du monde on amene en France un païen de deux ans : on commencera sans doute par le baptiser pour assurer son salut, après quoi on le fera élever par des gens choisis qui ne lui parleront que de la qualité d'honnête homme : on lui dira qu'étant né dans le fond de l'Amérique le Roi a bien voulu lui tenir lieu de pere, & qu'il ne sauroit lui marquer assez de reconnoissance & de respect. Ensuite on lui apprendra ce que c'est que la vérité, la probité, l'humanité, la raison, la subordination. Bientôt il comprendra de lui-même par tous les miracles de la nature qu'il y a un Etre supérieur, & il ne pensera jamais à cette folle chimere que j'ai appelé l'Athéisme.

A mesure que sa raison se formera on lui proposera des principes de sagesse, afin qu'il se fasse un plan de vie, & une maniere de penser qui puisse le conduire plus sûrement à une heureuse fin : on lui fera comprendre qu'il y a deux chemins tout différens qui aboutissent l'un à

la perfection, & c'est le sentier de la vertu : l'autre au mépris & à l'indignation, & c'est le grand chemin du vice. Je crois que c'est-là la première leçon du catéchisme de la nature. Dans cette hypothèse, notre étranger est Chrétien par hasard, mais il ne l'est pas encore par réflexion. Bientôt après on lui remplira l'esprit & le cœur de tout ce qui regarde l'ancienne loi : on lui fera remarquer sur la carte dans l'Arabie Pétrée, qu'il y a une Montagne qu'on appelle Sinaï ; que ce fut là que Dieu dicta à son serviteur Moïse les saintes loix qui devoient régler la conduite des hommes : on lui fera sentir toutes les beautés des Pseaumes de David : on lui expliquera toutes les prophéties : enfin on le conduira depuis Abraham jusqu'à la naissance de Jesus-Christ : jusques-là il n'y a point d'Evangile, & c'est ma supposition.

Je crois qu'alors il faut tâter les sentimens du jeune homme, & je suis très-convaincu qu'à la première lecture des deux pseaumes que je viens de citer, il sera pénétré d'une grande horreur pour les impies, & d'une grande vénération pour les hommes vertueux : après cette première impression on lui mettra sous les yeux un formulaire de toutes les manieres de penser, & des systêmes

différens de religion que les hommes se sont faits depuis la création du monde. A coup sûr il ne restera pas Païen, non-seulement à cause de son baptême, puisqu'il l'ignore, mais parce qu'il sentira le parfait ridicule du Paganisme. Il sera charmé du Décalogue, mais les Juifs lui feront horreur : d'ailleurs il voudra savoir quel étoit celui qui faisoit l'attente des Nations. Reste donc à deviner s'il se fera Chrétien ou Musulman. C'est ici le moment de lui annoncer son état & de le pénétrer de la vérité & de la sainteté de notre Religion. Au premier quart-d'heure il comprendra toute l'extravagance du Mahométisme : il reconnoîtra dans Mahomet un audacieux de la lie du Peuple, qui ne sachant ni lire ni écrire fit un pot pourri de toutes les Religions pour se faire des sectateurs, qui pour plaire aux Juifs & aux Chrétiens regardoit Moïse & Jesus-Christ comme de grands Prophètes, & qui plus de six cents ans après la publication de l'Evangile, composa ce tissu d'absurdités que nous lisons dans l'Alcoran.

Au contraire quand il sentira la sublimité de cette filiation merveilleuse de l'ancienne & de la nouvelle loi : quand il combinera les miracles qui leur sont communs : quand il verra que depuis

Abraham jusqu'à nous toutes les prophéties se trouvent accomplies littéralement : quand il réfléchira à la sainteté du Décalogue & de l'Évangile, à la punition des Juifs, & à la foi de nos Martyrs inspirés de Dieu comme les Prophètes : alors pénétré jusqu'au fond de l'ame, fortifié par une bonne éducation contre l'exemple des impies, & aguerri par les vains efforts des hérésiarques contre la malignité des incrédules, il restera toujours inébranlable dans sa foi, & jamais on ne le verra se révolter contre Dieu par l'incompréhensibilité de nos mystères. Femmes du monde, je tremble pour vous : peut-être ne saviez-vous pas un mot de ce que vous lisez depuis une heure, apprenez donc pour vous-mêmes ce que vous êtes nécessairement obligées d'apprendre à vos enfans. Je passe à ceux que des préjugés funestes ont déterminé à s'éloigner de nous.

Les Hérétiques sauvent un peu plus les apparences que les incrédules : du moins en plusieurs pays ils ont leur culte & leur assemblée, ils font un corps. On voit même parmi eux quantité de gens d'un fort grand mérite. Il faut en convenir, c'est un très-grand malheur d'avoir à combattre les préjugés de la naissance & de l'éducation : cette première réflexion

xion doit bien piquer notre reconnoissance. Mais ce qui excuse un peu les Hérétiques marque encore plus la réprobation des Hérésiarques : cent inventeurs de Secte, ont fait cent millions de Sectateurs. L'Hérétique est un aveugle né qui ne connoissant pas le prix de la lumière ne dit jamais à Dieu, *Domine, fac ut videam* : mais l'Hérésiarque est un empoisonneur public qui se fait honneur de distiller son venin dans tous les coins du monde, & comment ne réussiroit-il pas ? Les libertins aiment la voie large, les esprits foibles courent après les nouveautés, les ignorans admirent ce qu'ils n'entendent pas, les Princes aiment mieux le mensonge qui les flatte que la vérité qui les blesse : delà le progrès étonnant de cent erreurs capitales qui n'ont d'autres fondemens que l'orgueil, la débauche, la cabale & la rebellion ; c'est ainsi que le vice accoutume les hommes à croire ce qui n'est pas susceptible de crédibilité.

J'ai lu avec attention ce qui concerne toutes les hérésies : nous en avons de fort beaux traités. Je n'ai trouvé dans aucun Hérésiarque d'autre motif, que la folle espérance de se faire un grand nom en devenant chef de parti, ou de s'affranchir d'une morale trop gênante. C'est

s'illustrer à la façon d'Erostrate. Mais ces gens-là étoient-ils envoyés de Dieu, quelles preuves nous ont-ils donné de leur mission, que comprend-t-on à leur dogme & à leur morale ? quelle gloire prétendoient-ils procurer à Dieu ? quels moyen de salut vouloient-ils procurer aux hommes ? ce n'est pas-là ce qu'ils cherchoient : le libertin a voulu vivre à son gré, l'orgueilleux a voulu faire le bel esprit : voilà les seuls principes de toutes les hérésies.

Je me restreins à parler de Calvin & de Luther, parce que c'est aujourd'hui ce qui intéresse le plus l'Europe. Ceux qui voudront se mettre sagement au fait des anciennes hérésies, peuvent recourir au texte, & lire les Peres qui ont écrit contre. Luther étoit contemporain, concitoyen, & de même sentiment que Zuingle : tous deux renouvellèrent les erreurs des Vandales & de Viclef. Quand Luther se révolta contre Leon X. sur le prétexte frivole d'une publication d'indulgences, toute l'Allemagne ne provoyoit pas qu'un homme si vil & si téméraire lui causeroit tant de troubles, & lui couteroit tant de sang. Luther flatté de ses premiers succès, enflé de son savoir, & soutenu de la protection de quelques Princes s'érige enfin en Législateur : on

compte

compte jusqu'à trente-neuf especes différentes de Luthériens. J'ai vécu près de quatre ans avec eux, je n'en ai pas trouvé quatre de même avis : cependant ce moine apostat qui veut renverser notre dogme & pervertir notre morale, remplit toute sa nation d'absurdités, & par une double apostasie il enleve une religieuse & il l'épouse. Voilà l'Apôtre des Allemands Luthériens. Il faut pourtant convenir que de toutes les hérésies, le Luthéranisme est celle qui approche le plus de la Catholicité.

Calvin aussi entreprenant, aussi orgueilleux & plus entêté que Luther, se nourrit l'esprit dans sa jeunesse de lectures dangereuses, il renouvelle les erreurs des Iconoclastes & des Hussites, il y ajoute cent horreurs qui font frémir; il ruine absolument le mérite des bonnes œuvres & le libre arbitre : il soutient la prédestination physique même, *ante prævisa merita*, par conséquent il ouvre la porte à tous les vices, & rend inutile toute vertu. En vérité il n'est guere possible de lire de sang froid l'impiété de sa doctrine : pour moi je me récrie à chaque mot,

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme.

(Moliere.)

II. Partie.

O.

Aussi la plupart de ses principes sont-ils défavoués de ses Sectateurs : ils suivent donc une religion qu'ils n'entendent pas , & n'en gardent que ce qu'il faut pour vivre toujours dans la révolte.

Il n'y a presque plus de Calvinistes dans le monde. Les Luthériens ne sauroient les souffrir , mais ils sont également ennemis de la Papauté : pour-quoi ? c'est que les uns & les autres sont des rebelles qui ne veulent point reconnoître d'autorité légitime ; mais c'est de leur part une preuve convainquante qu'ils sentent la folie de leur égarement. Ne reconnoître ni chef ni décisions , c'est vouloir établir un Gouvernement Anarchique où tout le monde est maître , c'est abolir toutes les Loix , c'est admettre tous les crimes. Plus de regles , plus d'ordre , plus de subordination. La vertu sera punie & le vice récompensé par les plus forts, il faut supprimer toute justice. De tels dogmes blessent si fort la raison , qu'ils ne méritent pas de raisonnement.

Les Luthériens se parent du beau titre d'Evangeliques , & les Calvinistes du titre imposant de Réformés, ils sont également compris sous le nom de Protestans. Mais chez les uns & les autres nous trouvons une réforme très-dépravée, &

l'Evangile fort mal interprété.. Ils nient l'infailibilité de l'Eglise, parce qu'ils ne veulent pas se soumettre à l'autorité des Conciles œcumeniques: Cependant dans les matieres les plus triviales, il faut des Juges qui décident les questions. La justice habite en Dieu, elle est émanée immédiatement de lui; il a établi des Juges; nous avons des Loix; & quand il naît des contestations, il faut nécessairement les faire décider par ceux qui sont revêtus d'un pouvoir légitime. Voilà la regle de tout l'Univers. Une regle si sage a blessé deux fanatiques, gens sans mission, ennemis du bon ordre, & perturbateurs de toute la Chrétienté, & ils ont trouvé le secret de se faire des sectateurs puissans en Europe, par la seule raison qu'ils ont flatté la corruption des hommes par la débauche ou par le faux bel esprit.

Tout homme qui ne veut pas s'assujettir aux regles est enfermé comme un fou, ou puni comme un séditionnaire: aussi quelques hérésiarques ont-ils fait une fin bien tragique. Qu'un Calviniste ait un procès civil pour une bagatelle, il consulte sa cause, il communique son titre, il sollicite ses Juges, il demande jugement; si ce titre n'est pas clair on l'inter-

prête ; & quand la chose débattue est décidée en dernier ressort , on n'y revient plus. Si cette Jurisprudence est la loi universelle de tous les Peuples dans les matieres les moins importantes , par quels prétextes les Protestans osent-ils se soustraire à cette regle générale dans tout ce qui nous intéresse le plus ? J'ai trouvé dans quelques écrits des plus célèbres Calvinistes qu'on pouvoit interpréter l'Evangile par le sentiment particulier ; c'est-à-dire , que chacun sera juge dans sa propre cause. Je ne crois pas que depuis qu'on a inventé l'art d'écrire , on ait jamais hasardé une proposition aussi absurde. Aussi voyons-nous tous les jours qu'un Protestant , d'ailleurs homme doux , poli , officieux & réglé , devient comme un furieux quand on parle de Religion. Il commence par se déchaîner contre le Pape ; bientôt après il attaque les Sacremens & l'Eglise , & il mettroit volontiers Calvin en parallele avec saint Paul.

Pour moi qui ne connois guere l'emportement , je lui répons de sang froid & avec le zele le plus désintéressé , qu'il doit au plutôt abjurer toutes les erreurs du Calvinisme : que si l'un de ses peres a eu le malheur de se livrer aux nouveaux

tés qui infectoient une partie de la France, ce fut l'effet perniceux d'une séduction dont il ne doit pas se rendre complice par entêtement : qu'il doit par préférence à tout savoir sa Religion, & se soumettre à la décision des points contestés, que tous les protestans se sont soumis aux quatre premiers Conciles généraux; qu'ils ne se soumettent pas aux autres par un pur esprit de révolte, & que le Protestant qui depuis le Concile de Trente ne rentre pas dans l'unique voie qui mene au salut, ajoute le crime de la rebellion au malheur de l'égarement.

Des circonstances fâcheuses déterminent souvent la volonté des plus grands Rois. . En 1598. Henri IV. permit aux Calvinistes l'exercice public de leur Religion. Louis XIV. répara ce grand malheur en 1685. & grace à ce grand Roi. bientôt il ne resta pas un Protestant parmi nous : mais enfin il en est encore. J'en honore quelques-uns, & je les plains. La paix de Westphalie & de Munster plus favorable encore aux Luthériens que l'Edit de Nantes ne l'avoit été aux Calvinistes, doit bien réveiller l'attention des Souverains quand quelque esprit audacieux & brouillon viendra débiter un nouveau fanatisme.

Quelle mortification pour ceux qui aiment de bonne foi la Maison de Dieu ! Nous voyons en Allemagne exercer tour à tour dans la même Eglise le Luthéranisme & la Catholicité. L'Evêché d'Osna-bruck devint alternatif entre les Luthériens & les Catholiques , par le fameux Traité entre l'Empire , la Suede & les Protestans. Adorons les décrets de Dieu qui a souffert dans tous les temps que les pervers affligeassent son Eglise. Mais plus l'hérésie a fait de ravages , plus les Princes doivent sévir contre les novateurs.

Rien ne me paroît plus extraordinaire que de voir des Calvinistes s'appeller Réformés. Je ne fais pas en quoi ils faisoient consister cette prétendue réforme. Supprimer l'autorité & la subordination pour substituer l'indépendance ; nous ôter le libre arbitre , le mérite des bonnes œuvres & les Sacremens ; contester le pouvoir de la Sainte Vierge , nous priver de l'intercession des Saints & du portrait de Jesus-Christ : ce n'est assurément pas réformer les Chrétiens , c'est vouloir annuler le Christianisme. C'est un monstre dans la Langue Françoise d'appeller Réforme la doctrine de Calvin ; le feu & l'eau ne sont pas plus opposés. Tout réformateur est un homme qui ajoute un degré de vertu à la

premiere institution : mais appeller Calvin Réformateur , c'est vouloir que le mensonge & la vérité soient termes synonymes.

Plaignons ceux qui ont eu le malheur de nous quitter. Nous avons perdu d'excellens sujets , dont le zele & l'érudition auroient fait honneur à la Religion Chrétienne , & qui n'ont pas eu la force de résister aux nouveautés qui ont partagé l'Europe depuis deux siècles. Abbadie , son nom fait son éloge , Abbadie qui avoit tant de feu pour la cause commune , & qui a si bien connu l'excellence du Christianisme , Abbadie qui m'a appris à raisonner sur la Religion , nous est pourtant échappé. Funestes préjugés , progrès fatal de l'hérésie , quels ravages n'avez-vous pas fait en France , en Allemagne , en Angleterre , & dans tout le Nord ? L'Arianisme n'en fit pas plus dans tout l'Orient. Dès qu'une fois les passions des Princes se trouvent flattées par le dogme imposteur des pervers , ils épousent l'erreur , ils la protègent , leurs Sujets les imitent , & des vérités professées unanimement pendant quinze siècles , & confirmées par tous les Conciles , ont moins de force pour ramener les hommes dans la voie , que le mensonge n'en a trouvé tout à coup pour les plonger dans le pré-

cipice. Pourquoi cela ? Dès que le cœur est corrompu , la vérité ne peut presque plus rien sur l'esprit.

On ne trouvera point dans six Confistoires de Luthériens le même dogme rendu ou entendu de même façon ; ils ne sont point encore convenu entr'eux , ni de ce qu'ils croient , ni de ce qu'ils doivent croire. Le Luthérien & le Calviniste qui diffèrent entr'eux , pour le moins autant que l'un & l'autre diffèrent de nous , se ménagent dans leurs Ecrits & dans la Chaire , & réunissent leurs forces contre la Catholicité. Image naturelle des enfans dénaturés qui abandonnent leur mere , & font contr'elle une ligue offensive & défensive avec ses ennemis. Quand je n'aurois pas pour moi vingt argumens concluans , cette seule affectation des Protestans , de réunir leurs armes contre nous , me démontreroit le sentiment qu'ils ont de notre supériorité & de leur foiblesse. Tous les ennemis de la Religion n'ont jamais servi qu'à manifester son excellence.

Avec gens qui ont de l'esprit & même de la politesse parlez peu de dogme si vostre ministere ne l'exige pas : on commence par s'échauffer , bientôt on ne raisonne plus. Heureux même si l'aigreur ne succède pas à la politesse ! Irez-vous demander aux Protestans si leurs peres

n'ont pas cru pendant quinze siècles ce que nous croyons, & dans le même sens que nous le croyons : quelle étoit la vocation & la mission de ces deux *Prophetes* qui sont venus pour nous reformer ? Leur direz-vous que la foi n'étant qu'une, il est nécessaire de conclure que l'un de ces deux hommes qui ont débité des préceptes tout différens sur les mêmes points, ait erré ? Prenez garde à vous, Calvin & Luther vous traiteroient bientôt d'homme féditieux & visionnaire.

Je ne combattrai point ici tour à tour le Luthérien & le Calviniste ; la controverse n'entre point dans mon plan. D'ailleurs ne voulons-nous pas tous le salut des uns & des autres ! La réprobation des damnés ajoute-t-elle quelque chose à la félicité des Elus ? Et que nous donne-t-on pour dire ce que nous disons ? Pour moi je me croirois fort obligé à un Musulman, à un Juif, à un Protestant qui me démontreroit que sa Religion est plus sûre que la mienne pour la gloire de Dieu & pour mon salut. J'épouserai le dogme de celui qui aura su me convaincre ; & je suis prêt de me laisser instruire : mais jusqu'à ce que je sois autrement convaincu que je ne le suis ; je resterai, s'il plaît à Dieu, comme tous mes peres dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine.

& je suis très-persuadé que notre foi conduira le monde jusqu'à la consommation des siècles. Enfin je dois faire un homme de bien : un homme de bien doit pratiquer sa Religion : pour la pratiquer il faut la savoir. Je dis donc à tous les Protestans ou réunis, ou divisés, ou subdivisés. Quand vous diminuez le nombre des Sacremens & l'efficacité de ceux que vous voulez bien qui subsistent, vous m'ôtez des moyens de salut & vous ne me réformez pas. Quand vous niez la réalité dans le Sacrement de nos Autels ; ou que vous l'admettez avec des exceptions de votre fantaisie, non-seulement vous vous privez du secours le plus puissant que Jesus-christ nous ait laissé, ou vous l'affaiblissez ; mais vous attendez encore à sa toute puissance. Vous ne concevez pas la transsubstantiation ; mais concevez-vous votre *impanation* ? Concevez-vous le flux & le reflux de la mer ? vous concevez - vous vous - mêmes ? D'ailleurs la Foi n'est-elle pas une profession de croire ce qu'on ne sauroit comprendre ; & les parties du Mystere que vous recevez si différemment, les concevez-vous ? Mais il y a plus ; il est physiquement impossible de pécher contre Dieu en croyant à la lettre le Texte sacré. Me conviendrait-il d'y apporter des res-

trictions & des modifications ? La présence réelle ne m'inspire-t-elle pas plus de respect & plus d'amour ! Ma façon de croire est donc la plus respectueuse & la plus tendre pour Dieu , & pour moi la plus judicieuse & la plus utile. Ma foi foumet mon esprit , la participation au Mystere remplit mon cœur , & Dieu ne demande qu'amour & obéissance.

Je continue , & je leur dis : Vous voulez bien me dispenser de la Confession auriculaire ; il faut convenir que de la part d'un réformateur le procédé est obligéant : mais je ne puis profiter de cette indulgence , le texte s'y oppose en termes précis. D'ailleurs il y a une efficacité merveilleuse attachée à ce Sacrement : le dénombrement de mes fautes , la honte d'y retomber , une protestation sincère de ne plus les commettre , de nouveaux efforts , & des précautions nouvelles pour en mériter le pardon. De là l'horreur du péché & la crainte de Dieu , tous moyens de conversion qui me sont absolument nécessaires ; cependant vous me les supprimez en me réformant. Tous les points de controverse des Réformateurs sont de cette qualité , encore ai-je choisi les plus forts. Ils ont pourtant des sectateurs.

Dans presque toutes les maisons on

trouve les portraits du Roi & de la Reine, & l'on me fait un crime de ce que j'ai le portrait de Jesus-Christ dans ma chambre. En bonne foi, Dieu peut-il en juger ainsi? Pour supposer qu'il le trouve mauvais, il faut commencer par nier l'Incarnation du Verbe, sans quoi la proposition ne peut pas être reçue par un homme de bon sens non prévenu. S'il y a un Dieu incarné dans le sein d'une Vierge, mort & ressuscité; le Pere peut-il s'offenser de ce que j'aime à voir souvent l'objet de ma foi, & de ce que je réclame la médiation de son Fils? puis-je errer quand je respecte profondément la Sainte Vierge, quand j'invoque ses bontés, & quand je fais quel est son pouvoir; que ce mot de Saint Augustin est beau, il l'appelle la toute puissance suppliante. *Omnipotentia supplex*. Puis-je errer quand je supplie les Saints d'intercéder pour moi, & Dieu croira-t-il que je me fais des Dieux étrangers, parce que je cherche auprès de lui des Patrons que nous savons être ses élus, ses favoris, les participans de sa gloire, & que nous n'invoquons néanmoins que comme ses créatures? En tout pays ne respecte-t-on pas infiniment le Sang des Souverains; n'honore-t-on pas leurs Ministres; ne réclame-t-on pas leur bien;

veillance & leur entremise auprès du Maître. Il faut en convenir, toutes ces chicanes font pitié.

Je fais que rien n'est plus précieux, mais que rien n'est si rare que de mourir vieux avec l'innocence baptismale : je fais aussi que tout crime doit être expié, que l'expiation doit être proportionnée au crime ? divers crimes, divers châtiement ; cette regle d'équité est observée dans tous les coins du monde. Sur cette regle souverainement sage, l'Eglise toujours infallible, croit le Purgatoire. O quel scandale pour les Novateurs ! Mais cet article de ma croyance est-il nouveau, est-il attentoire à quelque attribut de Dieu ! & n'est-il pas infiniment consolant pour une pauvre créature, qui ayant toujours vécu en bute aux tentations & aux foibleffes, a le bonheur de mourir chrétiennement ? est-ce donc pour me jeter dans le désespoir qu'on n'admet point le purgatoire, & qu'on refuse des prières aux morts ? Que Dieu gagnerait-il, & que ne perdons-nous point en ne le croyant pas ? je donnerois tout pour la sanctification de mes ennemis.

Sur tous ces chefs, je crois cette décision sans réplique. La Religion infalliblement la meilleure est celle qui rend le plus parfait hommage à Dieu, & qui

procure à l'homme des moyens de conversion plus sûrs, & des ressources de salut plus efficaces ; qui demande de nous des mœurs plus pures & plus régulières, & qui nous inspire autant d'horreur pour le vice que de goût pour la vertu.

Réunissez ce que j'ai dit sur l'établissement divin du Christianisme, sur la grandeur ineffable de nos mystères, sur l'accomplissement des Prophéties, sur l'espece & le nombre des miracles, sur l'infailibilité de l'Eglise. Pensez à la nécessité de reconnoître une autorité légitime, d'embrasser la Religion la plus sainte, de suivre le dogme le plus orthodoxe, dogme décidé sur les lumieres des plus grands hommes & scellé du sang de tant de Martyrs : réfléchissez à l'absurdité des opinions contraires : lisez enfin avec fruit ce beau passage de saint Bernard, après quoi déterminez-vous: *Nonne Religio sancta, pura, & immaculata; in qua homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius, incedit cautius, irroratur frequentius, quiescit securius, moritur fiducius, purgatur citius, præmiatur copiosius.*

Quelle est sainte cette Religion dont le sectateur fidele vit avec plus de conspektion, tombe plus rarement, se relève plus vite, se conduit avec plus de sagesse, reçoit plus de graces, jouit plus

parfaitement de la paix intérieure, meurt avec plus de confiance, dont les fautes sont effacées plus promptement, & dont les bonnes œuvres sont plus superbement récompensées. Ma traduction est fidele : notre morale est-elle sûre ? La raison éclaireroit l'esprit si la corruption des mœurs ne rendoit pas le cœur indocile.

J'en dis trop pour ceux qui croient, & trop aussi pour ceux que la seule crainte d'être obligés de vivre mieux a déterminés à ne croire jamais. Je finis donc le raisonnement par un sentiment. Dieu ayant déterminé de mesurer sa justice sur l'abus que nous avons fait de sa miséricorde, les plus parfaits doivent trembler. Il m'offre tous les jours mille moyens de salut de toute espece, & je l'offense tous les jours. Que de miséricorde de sa part, & quel abus de la mienne ! S'il est aussi sévère au jour de ses vengeances qu'il est miséricordieux pendant mon exil, combien ne dois-je pas redouter sa justice ? Cette idée pourroit jeter les moins imparfaits dans la consternation & dans une espece de désespoir. Mais Dieu qui a tout prévu nous a fait une loi de l'espérance ; & cette loi nous soutient : il fait plus ? il nous apprend lui-même à désarmer sa colère. Réparez les désordres de votre vie par les bonnes œuvres. Incrédule, es-

fayez-en, pendant six mois; si après cette épreuve vous n'êtes pas bon Chrétien, je vous permets l'Athéisme. O que cette attention, que cette dernière marque de bienveillance de la part d'un Dieu si souvent offensé est selon moi une admirable preuve de l'excellence de ma Religion! je ne puis mieux conclure ce que j'ai dit des incrédules & des Protestans que par cette pensée de Pascal, voici ses propres termes : *Je ne dis pas ceci par le zele pieux d'une dévotion spirituelle, je prétends au contraire que l'amour propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumiere nous doit donner ces sentimens.*

Le Pere Cheminais a eu raison de dire que les plus justes d'entre nous sont les moins coupables. En effet, nous avons tous des inclinations au mal qui augmentent par l'habitude & par la persévérance au péché. Chaque penchant au mal a ses prétextes, & nous aimons nos défauts. Défions-nous de l'amour propre, c'est un imposteur. Que la charité nous couvre toujours les défauts d'autrui, & que la justice nous découvre toujours les nôtres. Ne soyons pas assez fots pour en tirer vanité, ce seroit nous couronner de notre propre honte. Enfin nous sommes forcés de convenir qu'il est juste d'expier nos fautes, c'est même s'élever au-dessus

d'elles que de les avouer avec courage pour les réparer , & souvent on en tire autant de fruit que des plus belles actions : c'est-là le miracle de la pénitence. Vous qui êtes encore dans la tendre jeunesse , mettez à profit cet âge heureux où l'habitude n'est point un obstacle à la conversion. A mesure que vous avancerez , songez qu'il est de la prudence d'un homme sage d'apporter le remède au second mal quand il n'en reste plus pour le premier ; & à tout âge , en tout état , sauvez-vous par les bonnes œuvres.

Vous savez comme moi , & c'est encore une délicatesse de notre Langue , que bonnes actions & bonnes œuvres ne sont pas termes synonymes. Une bonne œuvre est toujours nécessairement une bonne action , & une bonne action n'est pas toujours absolument une bonne œuvre ; l'une est du ressort de l'honnête homme ; l'autre est du ressort de l'homme de bien. Au motif de l'humanité & de la bonté , ajoutez celui de la charité , & la bonne action devient une bonne œuvre.

On dit que l'esprit fait moins de fautes que le cœur ; mais il est toujours vrai qu'il échappe à l'un & à l'autre une infinité de faiblesses & d'égaremens. Faisons entrer des bonnes œuvres en compensation : Serions-nous pardonnables de ne

pas profiter d'un remede aussi facile & aussi sûr ? Un grand homme croyoit n'avoir point vécu le jour pendant lequel il n'avoit fait du bien à personne ; mais en général il est peu d'hommes capables de faire une bonne action sans témoins. Les actions qui ont causé du repentir doivent être d'une grande instruction : mais le repentir ne suffit pas, il faut réparer le mal, & on ne peut le réparer que par les bonnes œuvres. L'Aveu sincere, le tendre repentir, & la réparation exacte de nos fautes sont les trois parties de la pénitence.

De toutes les bonnes œuvres il n'en est point de plus aisée ni de plus méritoire que l'aumône. Dieu par une tendre condescendance pour notre foiblesse offre aux riches ce moyen de salut qui supplée en quelque façon au peu d'usage qu'ils font des choses saintes. On croit dans le monde que le don de la longue méditation, des prieres ferventes, des saintes lectures, & de la fréquentation des Sacremens, est le don des parfaits. Une funeste crainte de se trop gêner si l'on se tournoit à la vertu, en produit le retardement. Que fait Dieu en faveur du mondain & du riche pour le ramener à lui ? Il veut bien recevoir l'aumône pas maniere de supplément. Il n'est point de satisfaction plus facile, tout le monde en

convient: il n'en est pas de plus méritoire, l'Ecriture y est formelle, peut-être même que de cent conversions qu'on croyoit les plus difficiles & qui sont devenues les plus parfaites & les plus édifiantes, n'y en a-t-il pas une qui ne doive son commencement à la pratique de l'aumône.

Les richesses sont les instrumens propres à acquérir les biens du Ciel, & elles ne passent point en l'autre monde si elles n'y sont portées par les mains des pauvres qui sont les avocats des riches & les introducteurs des Grands dans le Ciel. L'amour du prochain qui nous porte à faire l'aumône, est d'ailleurs de tous les sentimens le plus sage & le plus habile. Il est aussi nécessaire dans le bon ordre pour notre propre bonheur, que méritoire dans le Christianisme pour l'Eternité.

Si j'éleve un peu mes sentimens, si je pense que la grandeur de Dieu est la mesure de celle du péché; qu'après ma mort je porterai la peine d'avoir négligé mon salut pendant ma vie; que Dieu ne hait rien tant qu'un cœur dur; qu'il me recommande les pauvres avec une tendresse infinie; qu'ils sont mes freres; que leur protection auprès de Dieu peut briser cet enchaînement de passions qui me tyrannisent: si je réunis toutes ces

réflexions , pourrai-je rester l'esclave d'un vil intérêt : & si elles ne me touchent point , à quoi dois-je m'attendre ?

En bonne politique on doit faire du bien à ses amis & à ses ennemis , pour conserver les uns & pour acquérir les autres. M. de Lefdiguieres ne gardoit un trop grand nombre de domestiques dont il n'avoit pas besoin que parce que tous avoient besoin de lui. Il y a autant de gloire à accorder des graces qu'à les mériter , & la générosité croit toujours devoir ce qu'elle donne : mais quand un homme attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait , ce n'est plus libéralité, c'est une espece de trafic que l'esprit d'intérêt a voulu introduire dans les graces : c'est ici le prodige de l'aumône; le motif de l'intérêt personnel qui nous porte à la faire , est saint , le trafic est utile & glorieux ; & l'usure , ce vice si honteux , se feroit canoniser si elle ne nous déterminoit qu'à partager notre bien avec les pauvres dans la vue de l'Eternité.

Puisque l'intérêt est l'unique ressort qui met les hommes en mouvement ; qu'il tire sa source de l'amour que nous avons pour nous-mêmes ; que toutes les vertus se perdent dans lui comme tous les fleuves dans la mer ; puisqu'enfin l'intérêt , à qui on reproche d'aveugler les

tins, est tout ce qui fait la lumiere des autres ; laissons-nous donc aveugler ou éclairer par nos vrais intérêts. Aimons nous comme il faut, & nous sentirons que rien n'est si lucratif que l'aumône.

Non-seulement l'aumône est un sûr moyen de racheter nos péchés, comme l'Evangile en fait foi ; elle a encore le don de nous procurer des graces, & de nous approcher de Dieu. Il n'est point d'homme au monde qui, s'il est homme de bien, n'en devienne meilleur ; qui, s'il est dans le désordre, n'ait de temps en temps un desir de se convertir, quand il trouve du plaisir à faire l'aumône. Mon Dieu, rendez-moi juste & charitable. S'il y a un avenir, comme je le crois, j'aurai tout gagné ; & si par impossible il n'y en avoit point, qu'aurois-je perdu pour avoir fait l'aumône ? Heureux celui qui fait l'aumône, malheureux celui qui, parce qu'il la fait, se croit dispensé de prier.

Il est peu de Chrétiens qui ne prient Dieu, mais il en est peu qui le prient bien. Il n'y a que deux motifs légitimes de la priere ; rendre graces à Dieu de sa bonté, ou lui représenter nos maux pour obtenir qu'il les soulage. C'est souvent par miséricorde que Dieu refuse de nous exaucer sur des certaines choses que nous

lui demandons. Ne demandons donc que ce qui nous est convenable pour notre salut. La première est une union du cœur à Dieu ; elle est dans la vie chrétienne ce que la respiration est dans la vie naturelle. Je ne m'étendrai pas sur la nécessité de prier, il n'est point de maison où l'on n'inspire aux enfans ce devoir par préférence même à tout ce qui regarde les besoins de la vie ; mais je ne puis trop admirer la bonté de Dieu qui semble avoir attaché de grandes graces à l'observance exacte de petites regles qu'on s'est imposées soi-même dans ses jeunes ans ; temps fortuné où la bonne éducation tenoit le cœur fermé au poison du siècle. J'ai connu de vieux Guerriers convaincus de très-bonne foi que dans cent dangers dont ils ne pouvoient se tirer sans miracles, ils avoient dû leur salut à la régularité avec laquelle ils recitoient depuis leur enfance quelques prieres dont ils faisoient la nourriture de leur ame. Qu'il y a de grandeur dans un *Pater* bien compris ! toute la Loi s'y trouve. Un *Miserere* recité & médité avec attention, une courte lecture, mais réfléchie ; tout cela est bien peu de chose, & ce peu fidelement exécuté peut infiniment sur le cœur du Très-Haut.

Combien de gens doivent leur salut à

un Sermon qui les a touchés , qui leur a inspiré le goût de la priere, de la lecture, & d'une conduite sage ! Je conviens, que quand un Moine en colere débite de pieux riens , ou qu'il farcit de galimatias une vérité fondamentale , l'esprit se refuse , & l'ame qui ne s'est point encore retournée vers Dieu reste dans sa léthargie. La parole de Dieu n'en est pas moins une pierre précieuse, mais on lui fait peu d'honneur & à nous peu de profit quand on ne la montre que sur du cuivre. Au contraire nos pieds se détachent de la terre , nous nous sentons enlever peu à peu , & nous prenons l'effor vers le Ciel quand les Bourdaloues & les Massillons nous y conduisent. Mais presque toujours le Prédicateur cherche à plaire , non à toucher ; l'Auditeur à s'amuser, non à se convertir. Corruption de toutes parts.

Je ne prétends pas réduire l'utilité de la chaire aux Prédicateurs de la premiere classe ; on trouve du très-bon dans le second ordre ; & si le hazard m'expose à l'ignorance effrontée d'un ennuyeux confabulateur, j'ai recours à mon Évangile à l'aide duquel je tourne en principes de Religion les mêmes principes que la seule qualité d'honnête homme m'imposoit. Je fais servir mon esprit de justice à rendre à Dieu le culte que je lui dois,

& à ne point violer ses Commandemens ;
ma reconnoissance à méditer ses bontés ,
ma générosité à secourir les pauvres , &
la modération de mes desirs à me déta-
cher de tout ce qui se passe.

Je crois l'assiduité à entendre la Messe
le plus efficace de tous les principes de
conduite. J'ai trouvé des Officiers Géné-
raux en voyage, qui forcés de partir dès
quatre heures du matin, ne l'auroient pas
perdue pour tous les biens du monde ;
ils savoient rendre à Dieu & à Cesar ce
qu'ils devoient à l'un & à l'autre. Bon
Dieu ; quelle différence de ces braves
gens , de ces hommes vrais & raisonna-
bles qui veulent devoir à leurs services
la bienveillance de leur Maître ; mais qui
attendent une plus grande fortune du
Seigneur , & à qui on peut appliquer ces
belles paroles de l'Apôtre : *Bonum certa-
men certavi* : quelle différence , dis-je ,
de ces hommes sages à ce tourbillon de
fous qui croient que Dieu leur doit tout ;
que le Roy leur doit tout , & qu'on voit
impunément déshonorer & profaner
nos Temples ! Que diroient l'Idolâtre ,
le Juif & le Musulman si la curiosité les
attirant dans nos Eglises ils y voyoient
accourir un essain d'étourdis & de folles ,
uniquement pour étaler un quart-d'heu-
re tout l'attirail d'une parure bizarre ;
s'ils

s'ils favoient que le matin usé tout entier à arranger des vains ajustemens, ils viennent à midi recueillir dans la maison de leur Dieu les fruits de leur mollesse, & concerter les plaisirs du soir? N'auroient-ils pas raison de croire que le Christianisme est une secte d'extravagance dans laquelle on ne fait pas grand cas du Dieu qu'on y adore?

Tant d'extravagance mérite d'être châtiée avec une sévérité exemplaire sans exception de sexe, d'âge & de qualité; & il est vrai que cet abus, devenu presque général, déshonore à la fois la Religion, la Raison & la Nation. Scandale affreux qui fait trembler ceux à qui il reste quelque pudeur. Grand Dieu! peut-on croire en vous, & vous insulter chez-vous? Arche du Seigneur, Temple de Salomon, & vous sur-tout sacrés Tabernacles, qui renfermez le Roi des Rois, pénétrez-moi de plus en plus du profond respect que je dois à Sa Majesté Sainte. Homme! qui que tu sois, réponds-moi; si tu n'es pas Chrétien, pourquoi viens-tu dans nos Temples? Si tu es Chrétien, crois-tu le Sanctuaire de ton Dieu le rendez-vous de tous les vices?

Saint Paul, ce bouclier de la Foi, défenseur aussi zélé de l'Eglise naissante qu'il en avoit été cruel persécuteur, Saint

Paul suffisamment désigné par le nom d'Apôtre reprochoit aux Corinthiens, Ep. 1. Chap. 11. de n'avoir pas de respect pour le Temple du Très-Haut, *Aut Ecclesiam Dei contemnitis*. Ne semble-t-il pas que devinant les mœurs de notre siècle, il dise à ces bustes vivans qui viennent se placer auprès de l'Autel sur un piedestal de velours : Quoi vous osez arborer l'étendart du luxe & de la coquetterie dans la maison d'un Dieu anéanti & crucifié ! Que voulez-vous que je pense de votre caractère, *Quid dicam vobis* ? Au lieu d'adorer, vous venez quêter l'encens de vos adorateurs : & vous prétendez que je fasse votre éloge, *Laudo vos* ? Non en vérité, je ne fais point profiter mon ministère, *In hoc non laudo*. Je n'altère assurément pas le texte, je ne fais que remettre au cours du temps l'esprit de Saint Paul.

Quand Jésus-Christ chassa les vendeurs du Temple, ne leur dit-il pas ce que je répète aujourd'hui à tous ceux qui viennent effrontément dans nos Eglises faire un honteux commerce de tendres regards ? *Ma Maison est une Maison de prières, & vous en faites une caverne de voleurs.*

Il est vrai que dans presque toutes les campagnes on ne connoît point l'abus

dont je viens de parler ; mais il s'y en commet d'autres qui ne scandalisent pas moins. La plupart des Eglises n'y sont guere mieux décorées que la cabane d'un berger. Combien de Curés gros & gras jouissent des trente & quarante ans de Bénéfices considérables, & pensent bien plus à meubler la cave qu'à orner l'Autel ! Les deniers du trésor servent bien plus souvent à marier la niece qu'à parer le Temple. Ne seroit-il point convenable d'imposer à quelques Prêtres de savoir lire , à d'autres de s'occuper plus utilement qu'à boire , à tous d'être sages , humbles , & désintéressés ? Aux Bénéficiers de négliger un peu moins la maison du Seigneur , de faire instruire la jeunesse , & de ne point intenter de procès pour une bagatelle. Un peu plus de sévérité de la part des Supérieurs fourniroit de plus dignes Ministres à l'Eglise, & de meilleurs sujets à l'Etat.

Ce n'est pas tout , je ne crois pas absolument impossible de rassembler dans des retraites délicieuses la mollesse & la dévotion. On y parle pieusement de choses agréables ; l'esprit & bientôt après le cœur ont autant de part à la conversation que l'amendement des mœurs : on lit pourtant un point de Sermon bien châtié, mais on boit du Saint

Laurent; & dans un tête à tête aussi dangereux, le béat est bien près de distribuer sous le manteau des absolutions de contrebande. Mais aussi l'abus qui scandalise donne un grand relief à la vraie vertu.

Boileau en parlant des Directeurs, dit :

Le premier massépain exprès pour eux se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.

L'Abbé Regnier s'est un peu plus étendu.

Mais d'où vient qu'on en voit ne gouverner pas
moins

Les maisons que les consciences ?
Etendre à toute chose également leurs soins
Sous de pieuses apparences,
Et dans toutes les occurrences
Se charger de tous les besoins ?

Dès qu'une pénitente entre leurs mains s'est
mise,

De tout le temporel ils se font inspecteurs,

Tout est du ressort de l'Eglise,

Tout se fait par leur entremise,

Et des rôles du monde ils deviennent acteurs,

Fort mauvais Intendans, plus mauvais Direc-
teurs.

Qu'à défendre la Comédie

Ils témoignent un zèle ardent,

C'est bien fait, quand elle est trop libre & trop
hardie.

Dieu veuille qu'aucun cependant

Ne la joue en la défendant.

Il ajoute dans un autre endroit :

Vous , qui savez appercevoir
Une paille dans l'œil d'un autre ,
Arrachez la poutre du vôtre ,
C'est-là votre premier devoir.
Mais quoi tout hypocrite estime
Que sa poutre n'est qu'un fétu !
Dans les dévots tout est vertu ,
Dans les autres gens tout est crime.

Combien de femmes ont tout ensemble un Confesseur & un Directeur ? En font-elles plus complaisantes pour leurs maris , plus attentives à l'éducation & à l'établissement de leurs enfans ? Non , il s'agit seulement d'obtenir un brevet de dévote. Le Confesseur en minute les provisions , & le Directeur y met le sceau. Cent petites douceurs leur tiennent lieu d'honoraires qu'ils reçoivent *bénignement* comme les épices d'un compte de fadaïses revisé à la correction.

La simplicité Evangélique n'admet point toutes ces *simagrées*. Rien n'est si saint que la Religion Chrétienne ; mais sa sainteté même en rend l'abus plus pernicieux. Une femme vraiment pieuse qui connoît ses devoirs & qui aime à les remplir, fait l'usage qu'elle doit faire du temps & ne perd point des matinées entières à dire des riens à un Directeur. Quelle comparaison d'un cœur contrit

& humilié à ce scélérat qui s'accusoit d'avoir tué une puce avec trop de colere ? Quelle comparaison d'un seul verset de David bien médité avec ces conversations inutiles dont je parle ? Pour décider si elles ne sont pas plus dangereuses qu'édifiantes, on peut s'en rapporter au sentiment d'un Religieux qui n'étoit pas Moine.

Qu'on est édifié quand on voit une belle
Assise auprès d'un Moine au fond d'une Chapelle.
Bon Dieu qu'il se fait là d'ouvertures de cœur !
Mais Satan & la chair ne leur font-ils point
peur ?

Non, la chair devient morte, & Satan est trop
bête

Pour faire son profit d'un si saint tête-à-tête :
Cependant si l'on croit ce qu'en dit un dévot,
La chair se ressuscite, & Satan n'est pas sot.

Sanlecque.

Je reviens aux bonnes œuvres.

La fausse idée que nous nous faisons de la plupart des choses, produit d'étranges préjugés. Proposez aux mondains l'usage de la méditation, ils croiront qu'on les veut conduire tout d'un coup à la surérogation des parfaits ; cependant il n'y en a pas un d'eux qui ne médite. Penser, réfléchir, prévoir, former des projets de fortune, de gloire ou de plaisirs ; consulter & délibérer sur la fin & sur les moyens : tout cela s'appelle

méditer. Combien d'extravagances nous fairoient d'étonnement, si comme on déploie une piece d'étoffe on pouvoit dévoiler l'imagination d'un jeune fou ou d'un homme obsédé de quelque passion vive ! Une coquette ne met pas plus de temps à ranger ses mouches, ni une fausse dévote à tromper son mari, qu'un étourdi à méditer une sottise, ou à composer une mode nouvelle. Méditons autant qu'ils méditent, mais méditons plus sagement ; que la sagesse nous conduise dans toutes nos vues, & que de solides réflexions nous ramènent à la prudence chrétienne. Commençons par nous connoître, & sentons ce que nous sommes. Qu'est-ce après tout que cette grandeur qui m'éblouissoit, que cette poignée d'or qui m'aveugloit, que ces plaisirs qui me séduisoient ? Qu'est-ce que l'homme pris dans son néant ? mais que n'est point l'homme rapproché de Dieu ! Je crois cette façon de compter avec nous-mêmes une matiere suffisante à méditer toute la vie.

Rien n'est plus important que de s'accoutumer de bonne heure à faire un bon usage de son esprit ; & de cette importance je tire la nécessité de la méditation. Si-tôt que j'ai trouvé du goût à bien

penfer, je m'apperçois tout d'un coup que l'homme n'est pas fait pour se meubler la cervelle de vaudevilles, & pour passer le tiers de sa vie à nouer des rubans. Par-là je raccourcis le temps de la bagatelle, & c'est le premier fruit de la réflexion. Delà je passe à de plus grands objets. Le tuteur qui désole son pupille, le prêteur usuraire, l'homme dur, le faquin qui fait le fier, le voisin qui fait le tyran, tous caracteres qui me font horreur. Les voies égarées de la plupart des hommes m'apprennent à tenir une autre route, enfin je pense que le pèlerinage est court, je porte mes vues sur l'avenir, & je les élève jusqu'à Dieu. Alors mon esprit m'apprend que Dieu seul est infiniment aimable, & mon cœur sent qu'on ne peut assez l'aimer. Voilà à peu près quelles sont les especes & les degrés de méditation de l'honnête homme & de l'homme de bien.

Je vous ai fait connoître combien il est utile à l'honnête homme de savoir vivre seul. Deux moyens à l'homme sage de mettre sa solitude à profit; la lecture que je vous ai tant recommandée, & la méditation. C'est à ceux qui entendent le langage de la spiritualité à vous apprendre à méditer chrétiennement. Moi qui ne fais que bégayer sur cette matiere, je

vous dis tout uniment que la méditation est un des plus sûrs moyens de sanctifier notre loisir. Quand nous avons appris à fixer notre loisir sur les vérités chrétiennes, sur les attributs de Dieu, sur quelque moralité; nous ne nous livrons plus à une infinité de pensées vaines & vagues, souvent folles, quelquefois criminelles, dont il faudra pourtant rendre compte. Un vaisseau battu d'une tempête affreuse roulant au gré des flots irrités à la lueur des éclairs, n'est pas plus agité que le petit génie qui se prête à toutes ses frénésies, & à toutes ses fureurs: Au contraire, le vaisseau qui n'est poussé que par les doux zéphirs, vogue légèrement dans la bonace, & arrive au port. De même, l'esprit revenu de la sottise & devenu bon, fait méditer utilement, & apprend à conjurer l'orage de ses passions; il parvient à la modération de ses desirs, dont je vous ai tant parlé; & goûte enfin cette paix intérieure, qui est l'avant-goût de la suprême félicité.

A l'homme qui pense, il ne faut ni matières prescrites ni formulaire de méditations; chaque trait de l'Evangile, chaque verset des Pseaumes, chaque période d'un livre de piété, chaque prière de l'Eglise lui fournissent des sujets inépuisables. Puis-je entendre chanter *quis sicut*

Deus noster, sans m'abymer dans les grandeurs de Dieu? Si je lis de toutes les choses de la terre, & *mutabuntur*, je ne tarde guere à les mépriser ; & je trouve le motif d'un attachement bien plus solide dans le *tu autem idem ipse es* qui fuit. Voilà des traits bien communs : ils ont pourtant une douceur & une élévation infinie. Il n'y a qu'à vouloir s'occuper chrétiennement, cette volonté vaut mieux que toutes les leçons.

La méditation est encore d'un secours merveilleux quand nous sommes assiégés sans le vouloir d'un monde qui nous distrair de nos exercices ordinaires, ou forcés de voyager en des lieux & en des temps qui rendent assez difficiles les autres pratiques de Religion. Dans tous ces cas nous avons la ressource du recueillement intérieur, une petite élévation du cœur à Dieu pour corriger le poison d'une partie de plaisir ; & l'habitude de réfléchir sur nos devoirs nous apprend à dédommager la piété du temps & des soins que nous devons à nos affaires temporelles. Mais craignons de ressembler à certains contemplatifs qui composent deux classes de faux Dévots d'une autre espece que les Hypocrites. La familiarité avec laquelle on croit s'entretenir avec Dieu dans la méditation peut nour-

rir la paresse des uns & l'orgueil des autres. Les premiers se croient quittes de tout, quand ils ont rêvé deux heures sans savoir à quoi, ils approchent des Quiétistes. Cependant ceux qui se contentent de dire, Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le Royaume des Cieux. Il faut de l'action ; toute piété inactive est une chimere, c'est un Fanatisme. La paresse ne seroit pas un vice capital, si l'on pouvoit se sauver en n'agissant pas. Les seconds, plus flattés de l'approbation publique que pénétrés de l'humilité chrétienne, prennent hardiment un air imposant & un ton de supériorité. Ils font superbement les Evangélistes, & contens de fronder tout le genre humain ils s'embarrassent peu de se corriger eux-mêmes, parce qu'ils se croient des Saints. Mais que sont-ils dans le vrai ? des superbes aux yeux de Dieu, des pédans aux yeux des hommes.

Les méditations les moins distraites & les plus touchantes sont peu méritoires, si elles ne produisent l'amendement des mœurs. Qu'une femme de mauvaise humeur, d'ailleurs sage & rangée, passe à contre-temps tout le matin à l'Eglise, qu'elle médite quatre heures par jour ; en un mot qu'elle soit la *dévote* de profession dont je viens de parler, on la croira

femme de bien. Moi je la crois une folle qui néglige l'essentiel de son état. Remplir bien nos devoirs à tous égards, c'est là le véritable esprit de la Religion. Donc bien étudier ses devoirs, & se bien étudier soi-même est la plus importante de toutes les méditations.

Le plus grand fruit que nous puissions tirer de la connoissance de nous-mêmes, c'est de sentir la sottise de notre orgueil par le dénombrement de nos miseres : En effet : *Unde superbit homo, cujus conceptio culpa, nasci pœna, labor vita, necesse mori ? quando, quomodo, vel ubi nasci ;* que sommes-nous tous, pour nous tant élever au-dessus les uns des autres ? La haute naissance, la grande fortune, les dignités, les talens, sont des accidens fugitifs qui ne durent qu'un quart-d'heure. La seule bonne qualité de l'homme, c'est d'être homme. Les distinctions dont l'amour propre nous amuse, ne sont par elles-mêmes qu'un jeu du hazard, ou une erreur de notre imagination ; souvent même elles deviennent l'occasion prochaine de notre perte par la matiere qu'elles fournissent à notre cupidité. Ne laissons pas de les recevoir avec reconnoissance, & d'en jouir gracieusement quand la nature nous les a données, ou quand le bonheur ou le mé-

rite nous les procurent: Mais ne croyons pas que cette jouissance, fut-elle de tous les avantages rassemblés dans toute leur plénitude, puisse remplir l'infinité de nos desirs. Connoissons mieux la grandeur de notre condition ; mais commençons par connoître nos miseres. Tout ce qui compose l'homme, c'est un corps & une ame, un cœur & un esprit. Le corps, l'esprit, le cœur, tous principes de miseres. Notre seule ame est notre seule grandeur.

Il est vrai que le corps humain est par l'arrangement de toutes ses parties le plus bel édifice qui soit dans la nature ; c'est le chef-d'œuvre du Créateur : mais il lui a plu de l'assujettir pour le temps à des miseres bien humiliantes. J'ai déjà dit qu'il est conçu dans le péché, enfanté dans la douleur, condamné au travail sur le trône comme dans la cabane, assiégé d'infirmités de toute espece, enfin englouti par la mort.

Notre esprit, cette partie de nous-mêmes si noble, qui embrasse tout à la fois le passé, le présent & l'avenir, qui saisit dans le même instant mille & mille objets, & qui pourroit s'enrichir de connoissances précieuses : cet esprit qui devroit faire notre plus grand lustre, est précisément ce qui fait notre plus grande

confusion; c'est un fou qui nous promene à travers les champs sans savoir lui-même la route qu'il tient, ni le terme où il veut nous conduire. Préjugés, préventions, entêtemens, sentimens erronnés, opinions fausses, absurdités infinies en tout genre & en toute matiere, contradictions étonnantes, disputes qui vont jusqu'à la fureur, livres pitoyables, critiques encore plus mauvaises. Voilà le triste usage que nous faisons le plus souvent de notre esprit.

Pour le cœur, ah le traître ! dans quels précipices affreux ne nous conduiroit-il pas, si la raison ne le tenoit à la chaîne ! Toute la terre ne combleroit pas ses desirs : mais puisqu'il desire à l'infini, il se croit donc fait pour jouir à l'infini ? Cependant ce cœur fait pour s'élever jusqu'à Dieu, se borne à desirer infiniment ce qui est fini : Ainsi, changeant au gré de sa corruption sa destination naturelle, il nous tyrannise au lieu de nous soutenir, il nous dégrade au lieu de nous élever, & substitue un arpent de vigne ou une feuille de parchemin à une Eternité de gloire. O homme créé à l'image de ton Créateur ! réveille-toi, élève-toi, tu n'es pas fait pour ramper ; sens tes vrais intérêts, connois ta dignité. Ton ame est immortelle.

Toutes les miseres qui nous environnent , & dont nous sommes comme pétris étoient bien connues de David. Il sentoît tout le prix d'un cœur pur & d'un esprit droit ; mais que la conviction & le sentiment de tous nos maux si propres à réprimer notre orgueil & à nous redresser dans nos voies , ne nous jettent pas dans le découragement & dans la défaillance. Ramenons notre esprit à l'idée de notre immortalité, rapportons-y tous les mouvemens de notre cœur , & nous retrouverons toutes nos forces, nous connoîtrons notre grandeur. L'ame qui réfléchit à la distinction de son Etre compte pour peu de chose la peine ou le plaisir qui passe. Tout ce qui périt peut l'amuser un moment, mais ne l'occupe jamais. Elevée au-dessus des objets qui frappent les sens , elle ne se livre qu'à ce qui est immortel comme elle , & ne va point supposer follement de vraie gloire ni de vrai bonheur dans tout ce qui n'est point proportionné à sa nature ; elle mesure ses vues sur sa propre excellence , & se croiroit trop resserrée si l'on bornoit sa jouissance à la possession de tout l'univers. Pourquoi ? rien de plus commun que cet axiome, c'est que du fini à l'infini il n'y a ni comparaison ni proportion.

Si quelque mauvais plaisant repassant

dans sa tête ce que j'ai dit des plaisirs, le trouvoit incompatible avec cette morale, j'ai à lui répondre ce qu'il auroit dû sentir dans tous mes Chapitres. Mon dessein, toujours suivi dans mes conseils, est d'apprendre aux jeunes gens destinés au monde le secret d'allier les plaisirs innocens, le mérite, l'honneur & la vertu. Je veux bien qu'on se réjouisse à tout âge : mais je veux que le divertissement soit honnête, & qu'on ne s'en laisse pas trop posséder ; de même, je veux qu'on s'attache par préférence à la grande affaire du salut ; mais je n'exige pas qu'on aille s'enterrer dans les déserts de la Thebaïde. Ce parti ne convient qu'aux vertueux du premier ordre & aux âmes privilégiées. Restons dans le monde, goûtons-en les douceurs qui sont convenables à notre condition ; mais vivons en hommes polis & délicats, en hommes raisonnables, & en Chrétiens : ne soyons ni étourdis, ni féroces ; cessons d'être injustes, devenons charitables ; & si c'est en trop demander, du moins que les hommes soient humains : en un mot, ne regardons le monde que pour ce qu'il est, mettons chaque chose à sa place ; donnons lui sa vraie valeur, & ne sacrifions pas la gloire & les intérêts d'une âme immortelle aux extravagances &

aux emportemens d'un corps qui périra bientôt.

Quoi de plus propre à me démontrer la sottise de mon orgueil, que la certitude que je périrai bientôt ; & quoi de plus propre à détromper mon cœur de la vanité de tous ses attachemens, que la certitude que mon ame ne périra jamais ? Le grand dessein de Dieu dans toute la Religion est d'humilier notre esprit & de détacher notre cœur ; nous sommes créés à cette condition , & le marché est-il si mauvais pour nous ? Ne nous reste-t-il pas mille & mille bonnes choses pour le temps , n'attendons-nous pas un avenir superbe ; & si nous étions les maîtres de notre destinée, préférerions-nous le non-être à notre état , parce que l'esprit & le cœur sont assujettis à des regles ? Mon Dieu, qu'il entre de grandeur & de bonté dans vos vues sur nous ! Qu'il est doux d'être bien conduit , & que nous sommes heureux de pouvoir forcer le Ciel par de bonnes œuvres ! Orgueilleux tu périras , humilie - toi : mais ton ame est immortelle , convertis-toi.

Je crois l'orgueil le plus grand vice de l'esprit ; & je crois encore qu'indépendamment du mépris que les honnêtes gens font de l'orgueil, la plupart des orgueilleux sont par eux-mêmes les plus

méprisables de tous les hommes. Il en est pourtant quelques - uns que le Public voudroit pouvoir honorer ; ils ont de l'acquis & d'excellentes qualités, ils sont utiles à la République, ils approchent des grands Hommes. La gloire ou la justice, l'éloquence & l'érudition alloient les mettre de niveau, quand le sot orgueil est venu développer leur petitesse ; on s'est apperçu qu'un peu de fumée leur suffisoit, qu'au lieu d'aimer la vraie vertu, & de penser à leur fin dernière, ils bornoient leurs vues à l'approbation du monde ; mais tout-à-coup on voit tomber & se réduire en poudre tout cet échafaudage d'orgueil sur lequel ils s'élevoient pour paroître plus grands.

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit. (Rousséau.)

Ce poison est bien subtil ; si vous avez lieu de le craindre, usez promptement de deux préservatifs que vous fournissent l'Arithmétique & la Religion. A chacune de vos bonnes qualités, opposez un de vos défauts, pour cela connoissez-vous bien, & comptez juste. La soustraction étant faite, il ne restera guere de matiere à l'orgueil. Si pourtant vous êtes encore tenté de vous approprier les dons d'en-haut, & de ne rapporter qu'à vous le peu de bien qui est en vous ; si tout le ridicu-

le qui est inséparable de l'orgueil fastueux ne peut vous en guérir, répétez cent & cent fois après David: *ipse fecit nos, & non ipsi nos*. Non, mon Dieu, je ne dois qu'à vous seul le peu que je vauz; je ne suis point l'auteur de mes talens, vous me les avez confiés; malheur à moi si j'en abuse. Si je les fais valoir, toute la gloire vous en est due: *Non nobis Domine, non nobis: sed nomini tuo da gloriam*.

Parvenir à une élévation sans bornes & sans fin par la voie de l'humilité chrétienne; parvenir à la jouissance éternelle de biens infinis par le détachement volontaire des biens périssables, ce sont les deux mystères du salut pour le cœur & pour l'esprit, voilà tout le système de la Religion. Humilions donc notre esprit à la considération de toutes nos miseres: élevons notre cœur au dessus de ce qui passe à la considération de notre immortalité.

Mais quoi! vous m'écoutez sans m'entendre, vous me lisez, & vous restez dur, le monde vous enforcelle encore, & livré à toutes les fadaïses de la vie, vous traitez mes principes de chimeres, & mes conseils de visions: cependant parmi plus d'un million d'hommes qui m'ont passé sous les yeux, je n'ai connu que trois ou quatre Professeurs publics.

d'incrédulité. Ils avoient assurément tout le savoir du monde & l'éloquence la plus insinuante ; aussi ont-ils fait d'assez bons Ecoliers. Mais aux approches de la mort, qu'est devenue leur Philosophie païenne ? J'ai eu la consolation de les voir détester leur morale impie ; & les yeux baignés de larmes, réclamer tendrement la miséricorde de Dieu dont ils avoient si long-temps & si follement affecté de mépriser la justice. Ne faisons point sottement les esprits forts sur une matière aussi décisive , puisqu'il n'est personne qui ne désavoue à l'agonie, & qui ne regrette infiniment cette prétendue force d'esprit. Mais, que dis-je, ce n'est pas force d'esprit, c'est foiblesse de cœur ! Prenons le parti le plus sûr, raisonnons dès aujourd'hui comme nous voudrions bien raisonner quand nous nous trouverons seul à seul avec Dieu. Mon Dieu, éclairez-moi, pénétrez-moi, & que des idées extravagantes & impies ne me conduisent jamais à débiter *dans la Chaire de peste* la morale du démon.

Je mourrai. Quelle foule de réflexions dans la nécessité de mourir : Nos grands Prédicateurs n'ont rien de plus pathétique. La mort est le plus commun & le plus inévitable de tous les événemens, pourquoi donc faut-il toute l'éloquence

& tout l'art d'un Confesseur habile pour nous y préparer ? Je crois en deviner la raison. On dit du matin au soir aux enfans , apprenez à vivre : on ne leur dit jamais , apprenez à mourir.

Cependant nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Ecoutons Madame Deshoulières pour la dernière fois. La femme forte peut en toute occasion donner à l'homme foible une leçon de vertu. Je ne fais si nos plus grands Orateurs ont des traits sur la mort aussi pathétiques que les maximes suivantes.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende ,

Quand il dit qu'elle le surprend !

Elle naît avec lui, sans cesse lui demande

Un tribut dont en vain son orgueil se défend.

Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure.

Il périt en détail imperceptiblement.

Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure

N'en est que l'accomplissement.

Cette première réflexion nous avertit que nous mourons tous les jours ; mais elle ne nous aguerrit pas contre les frayeurs de la mort , & c'est l'objet de la seconde maxime :

D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?

Lâche, regarde-la, sans changer de visage,
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

Méditons donc sans cesse la nécessité de mourir ; *statutum est* , & pour nous y préparer , connoissons le peu de valeur de toutes les choses créées. En effet, nous voyons tomber à chaque instant quelque chose de nous , & presque tout ce qui nous environne. Il semble que le monde se renouvelle tous les cinquante ans , & à cinquante ans nous ne trouvons presque plus personne de tous ceux dont le commerce nous flattoit tant à vingt. Nous perdons tous les jours quelqu'un de nos avantages , & quelque partie de nous-mêmes , nous sommes exposés à une infinité d'infirmités & de malheurs : & malgré cette expérience journaliere si propre à nous détacher de la vie , nous ne voulons point apprendre à la quitter. Accoutumés à ne regarder la mort que dans le lointain , il semble quand il faut nous y exhorter qu'on nous annonce un prodige. Ne cherchons point ailleurs la source de tous les égaremens de notre esprit, & de toute la corruption de notre cœur. Je suis persuadé que la méditation de la mort est ce qui peut le plus sur le cœur de l'homme. S'il pensoit à mourir d'aussi bonne heure & avec la même

attention qu'il pense à vivre, il raisonneroit plus juste & se conduiroit mieux.

Prévenu dans ma tendre jeunesse de ce préjugé si faux, si funeste, & pourtant presque général, que cinquante ou soixante ans de vie étoient une espee d'éternité; semblable aux enfans qui regardent une pistole comme une fortune inépuisable; je croyois que l'homme raisonnable ne pouvoit faire un meilleur usage du temps que d'en employer la premiere moitié à apprendre à vivre, & la dernière à apprendre à mourir. Détrompé par ma propre expérience je jette les yeux sur ces cinquante ans que je croyois éternels, je ne trouve plus qu'une ombre fugitive. Cette seule raison de la rapidité du temps me fait sentir que la science de la mort devroit être l'étude de toute la vie.

Ne tombez pas dans la même erreur; ornez-vous l'esprit, cultivez vos talens, arrangez vos affaires, songez à votre famille, tout cela est dans l'ordre; ce sont les Loix, ou l'usage local de la petite Bourgade par où vous passez. Mais bientôt vous habiterez un autre hémisphere, infiniment étendu, & vous y vivrez toujours. Ne regardez donc vos ménagemens temporels que comme une commission confiée à vos soins; remplissez-

en les devoirs , recueillez-en les fruits : mais songez qu'elle peut être révoquée à tous les momens du jour ; & que l'arrêt de votre mort est irrévocable. Apprenez donc une fois par jour à bien mourir. On ne peut étudier assez tôt ni trop long-temps la seule science qui peut servir toujours.

La plupart des hommes qu'on croyoit forts, montrent toute leur foiblesse à l'heure de la mort. Je fais, & je voudrois sentir encore mieux, combien la crainte des jugemens de Dieu est salutaire ; mais souvent cette crainte est un beau voile dont nous couvrons notre défaut de courage , & ce défaut procede toujours du dérèglement des mœurs ; car enfin , à cent ans comme à vingt-cinq il faudra être jugé , le compte en fera plus long & plus difficile. Plus d'occasions, donc plus de pechés, donc plus d'expiation. D'ailleurs, le sacrifice de la vie dans le temps même que nous ne saurions la retenir ne laisse pas d'être méritoire , sans quoi la résignation ne seroit pas une vertu. Ne confondons donc pas la crainte de la mort avec la crainte de Dieu ; nous craignons un peu Dieu , mais nous aimons beaucoup la vie ; & ce trop d'attache à la vie est tout à la fois le vice du cœur & de l'esprit. Combien de gens pour qui elle

elle est onéreuse ! des infirmités continuelles , de grands malheurs , des iniquités criantes , une extrême vieillesse , mais sur-tout le desir sincere de ne plus offenser Dieu , tout cela devoit bien nous détacher de la vie.

La mort, dit la Bruyere, n'arrive qu'une fois , & se fait sentir tous les momens de la vie. Il est plus sûr de l'appréhender que de la souffrir. Il n'y a pour l'homme que trois événemens , naître , vivre & mourir. Il ne se sent pas naître, il oublie à vivre , & il souffre à mourir. Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre , après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté , à la dépendance , à l'ennui , à la maladie : ou de n'essayer des richesses , de la grandeur , des plaisirs & de la santé que pour les voir changer par la révolution des temps en leurs contraires , & être ainsi le jouet des biens & des maux , l'on ne sauroit guère à quoi se résoudre. La nature nous fixe , & nous ôte l'embarras de choisir : & la mort qu'elle nous rend nécessaire , est encore adoucie par la Religion.

Quand je pense à une foule de malheurs réunis & compliqués que la prudence ne sauroit prévoir , & que l'honneur ne devoit pas craindre, je ne com-

prends pas qu'on puisse tant aimer la vie, mais une triste expérience nous apprend tous les jours que la nature, toute foible qu'elle est, ne se rend qu'à peine : & quand enfin la Religion & la raison réunissent toutes leurs forces, pour déterminer l'homme, la crainte des jugemens de Dieu vient à son secours. Cette crainte est bien fondée, j'en conviens, mais trop souvent elle ne sert que de prétexte à cacher celle qu'on a de cesser de vivre. Les enfans du siècle, dit le Pere Bourdaloue, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse : ils sont défolés parce qu'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie.

Les jugemens de Dieu sont bien formidables, mais aussi sa miséricorde est infinie. Tous les jours j'entends chanter *Deus omnipotens*, mais à côté d'*omnipotens* je trouve toujours *misericors*, toujours *venia largitor*, toujours *humanae salutis amator*. Ce qu'il y a de plus sûr dans la vie, c'est que nous la perdrons; donc ce qu'on peut faire de mieux, c'est de s'attendre à la perdre : cependant personne ne l'attend, & tout le monde la craint. Cette inattention à la mort quand on la croit éloignée, & la peur outrée qu'on en a quand on la croit prochaine, pourroient bien venir autant d'un défaut d'éducation,

que d'une foiblesse naturelle. On mene les enfans à une inhumation comme à un spectacle. Que nous perdions un frere, on commence par nous dire que notre part en devient meilleure. Comment une mere apprendroit-elle à son fils le grand art de bien mourir ? cette seule idée la feroit mourir elle-même. Le pere de son côté ne lui remplit le cœur & l'esprit que de vues pour le monde. Pavillon à faire, Parc à étendre, Terres voisines à acquérir, Charge, Régiment, alliance, tout cela se répète cent & cent fois par jour, & pas un petit mot sur la mort. La leçon est soutenue de l'exemple. Delà un attachement démesuré aux choses de la vie, & pas la moindre réflexion sur l'avenir. Cette maniere d'élever les enfans est diamétralement opposée à la raison.

Au lieu qu'avec un soin fidele
On devroit dès les jeunes ans
La cultiver dans les enfans,
Pour porter des fruits dignes d'elle,
On la remplit d'illusions,
De dangereuses passions,
D'espérances, de craintes vaines,
Et - - - - - (L'Ab. Regnier.)

Cependant ce pere meurt avec un *in-folio* de projets; & le fils qui les compte parmi les effets de la succession, ne songe qu'à la recueillir toute entiere; il se dé-

barasse le plutôt qu'il peut d'une cérémonie qui lui paroît trop lugubre ; un retour sérieux sur le même sort qui l'attend, un souvenir amer, des images chagrinantes l'importuneroient trop : il secoue sa douleur prête à tomber d'elle-même , & bientôt le *Te Deum* succede au *De profundis*. Ce sont de ces héritiers avides & ingrats dont Boileau dit :

Qu'ils se font consoler du sujet de leur joie.

J'ai déjà dit que les premières impressions ne s'effacent jamais. Un père croit s'éterniser dans sa postérité, & y substitue trop d'attachement pour ce qui passe & trop peu pour l'Eternité ; mais sera-t-il temps de ramener votre fils à la vertu par la considération de sa fin dernière, quand son cœur ouvert à toutes les passions & peut-être livré au désordre, quand son âge, sa santé, les ris folâtres, les vains amusemens, & toutes les vues mondaines dont vous avez obsédé son ame, lui feront regarder vos leçons comme l'effet d'une humeur chagrine ? Vous avez négligé de lui parler de la mort & ce silence plus meurtrier que la mort même, devient la cause première de sa perte. Cette omission perpétuée dans presque toutes les familles l'indolence criminelle qu'on a sur l'avenir, & a bonne part à la

réprobation des hommes. Peres de famille, pénétrez de bonne heure vos enfans de la nécessité de la préparation, & des suites de la mort; prévenez-les par préférence à tout sur la grande affaire du salut, ils feront honneur à la Religion & à la Nature.

Je dis plus, quand par impossible il n'y auroit point de Dieu, tous les biens de la vie ne feroient pas si précieux qu'une bonne mort. Cette proposition n'est point un paradoxe, toutes les grandes passions me fournissent de quoi la prouver. Représentons-nous la vie & la mort d'un ambitieux, d'un impudique, d'un avare, trois esclaves de leurs desirs. Le premier par trop de goût pour les grands honneurs n'a jamais connu la tranquillité intérieure, & meurt désespéré précisément, parce qu'il ne verra point la première promotion. Le second occupé toute sa vie à satisfaire & à cacher sa turpitude ne connoît que la rage & la fureur, quand il faut quitter l'objet de son attachement. Et quelle est la situation de l'avare, quand il va se séparer de son coffre fort ! Tous trois se sont dit au fond de leur cœur : Il n'y a point de Dieu, aussi n'en connoissent-ils pas d'autre que leur passion : & voilà mon hypothèse. L'un formoit des projets de grandeur; l'autre mé-

ditoit une partie de débauche , & le troisieme cachetoit le dernier sac de mille francs, quand la mort enveloppée d'une fièvre maligne s'est glissée dans leur chambre. Des regrets cuisans & inutiles sont les seuls préludes du dernier soupir ; & la vivacité de leur passion fait leur réprobation , même avant qu'ils meurent. Au contraire, nous voyons mourir en paix & avec résignation ces hommes débonnaires & pacifiques , qui ont su réprimer leurs desirs, qui ont souffert patiemment & joui modérément , qui ont secouru les pauvres, qui ne se sont regardés que comme les freres des autres hommes , qui ont fait de la justice & de la bonté les regles fondamentales de leur conduite , & qui ont appris de bonne heure à quitter le monde. Il est donc vrai que rien n'est plus à desirer que de mourir de la mort des Justes ; & qu'au jour de la mort, le détachement est plus précieux que tous les biens , puisqu'indépendamment de l'avenir il corrige l'amertume de cet instant , formidable il est vrai , mais absolument inévitable, & qui par-là même est pour les hommes sans foi le plus grand de tous les maux.

Pourquoi craignons-nous tant la mort, & pourquoi nous y attendons - nous si peu ? Si j'ai de la Religion, puis-je regarder

la mort comme un mal, quand la seule voie de redonner à mon ame toute sa splendeur est de la tirer pour toujours de ce tabernacle d'argile où elle étoit emprisonnée ? Non, un corps de foiblesse & de péché, un corps qui fera bientôt la nourriture des vers, ne doit pas contenir long-temps une ame immortelle. Je fais que toute chair est effrayée du coup qui va la détruire, & il est de la nature de se dérober au péril : mais il est inévitable ce péril : & je vois la faux toujours levée sur ma tête. C'est donc une raison nouvelle de me préparer de longue main à une action unique qui décide de mon Eternité, & à rendre sans répugnance ce que je ne saurois garder toujours.

Si l'on pesoit bien les peines & les plaisirs, les agrémens de toute espece, & toutes les disgraces de la vie, je doute qu'on y fût tant attaché. On trouve au moins cent misérables contre un homme heureux. Le bonheur de ce monde est une espece de loterie : tous les hommes, sans exception, y mettent leurs desirs, leur espoir, leur confiance, & très-peu de gens ont un billet noir. Une autre réflexion qui montre assez le vuide & le défaut du bonheur que nous cherchons, c'est que les gens que nous appellons les heureux du siecle sont presque toujours

ceux qui méritent moins de l'être. Je conviens qu'il est d'heureux & de dignes mortels , mais le nombre en est bien petit. Le plus grand bonheur joint au plus parfait mérite est un assemblage presque miraculeux , & la jouissance la plus complète de tous les biens réunis passe comme un éclair ; il n'y a donc pas de quoi s'attacher tant à la vie.

Par l'analyse d'un quart-d'heure , on peut faire celle des plus longs jours. Le nombre des jours peut flatter l'espérance de l'homme , mais il ne fait pas vraiment son bonheur. Le passé ne revient point , l'avenir est incertain ; le quart-d'heure où je vis , est le seul qui m'appartienne. La précision de Boileau est inimitable.

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

On ne peut donc mesurer tout le bonheur de l'homme avec quelque justesse , que sur la mesure d'un seul jour , & qu'est-ce enfin que le plus beau de tous les jours ? Tel dévoreroit au premier service qui n'a pas vu l'entremets. Un autre meurt en passant son habit de nêces. Ces exemples sont familiers. Quoique tous nos jours se succèdent , notre jouissance n'en est pas moins fixée à l'instant pendant lequel seul on peut dire vraiment que nous vivons : En vérité , un si petit

volume ne peut contenir que rien peu de choses. Ne comptons pour rien la durée du bonheur : souvent même sommes-nous trompés par l'espérance qui est assurément le plus flatteur de tous nos biens. Il est décidé que l'espoir pique plus que la jouissance du bien désiré, que la plupart de nos biens & de nos maux ne sont que de fantaisie, & que souvent nous les confondons. Il est pourtant vrai que la vie n'est pas un mal, elle est même le principe de tous nos biens. L'homme est infiniment plus grand qu'une pierre, qu'un arbre, à plus forte raison heureux de n'être pas resté dans le néant. Mais à cette supériorité de l'homme sur tout ce qui est créé, Dieu a joint des assujettissemens. Il a voulu que l'animal raisonnable eût de la raison, & qu'il connût la vraie valeur des choses ; il a voulu que sa créature sût & pratiquât ce qu'elle doit à son Créateur : Enfin il a voulu que dès que l'homme commenceroit à vivre il apprit à mourir.

Je crois que l'agrément le plus réel de la vie est de pouvoir satisfaire à nos vrais besoins, non pas à toutes nos extravagances & à des besoins chimériques, qui ne sont appelés tels que dans le Dictionnaire du sot orgueil & de la molle volupté. Il faut être vè-

tu, c'est une pénitence imposée à toute la postérité du premier homme : mais le pinchina est aussi chaud que le velour, & la toile aussi fraîche que l'argent glacé ; l'état & la condition ne servent que de masque à l'Orgueil. Supprimons nos fantaisies, refondons nos cœurs, & nous conviendrons que nous ne saurions mieux faire pour le temps & pour l'avenir que de régler notre conduite sur nos devoirs, & notre dépense sur notre fortune. Enfin, il faut manger tous les jours, & se chauffer l'hyver. Que ces deux besoins deviennent des plaisirs quand on les satisfait, ils n'en seront pas moins des preuves de l'infirmité humaine. Mais d'ailleurs, ôtez la cause, vous ôtez l'effet. Quand vous mourez, vous ne vous chauffez plus : vous ne mangez plus, mais vous n'avez plus ni froid ni faim. Que perdez-vous donc en mourant ?

Quand j'ai proposé le détail d'un seul jour pour porter un jugement plus sain de toute la vie, je n'ai pas prétendu choisir le jour le plus court & le plus sombre de l'année ; prenons au contraire le plus long & le plus brillant. A cinquante ans nos beaux jours sont passés : on jouit encore de quelques restes : mais

on compte les heures , on choisit les saisons : En vérité tout ce qui décline , n'est pas beau. Au-dessous de vingt ans l'animal vit , mais la raison ne vit pas encore : c'est donc entre ces deux âges qu'il faut choisir le plus beau jour de notre vie , & le marquer par le plus flatteur de tous les événemens. Ce sera si vous voulez , une succession importante , une faveur du Prince , une Charge honorable , ou un mariage avidement souhaité. Dans tous ces cas vous êtes forcé de convenir que votre plus grande satisfaction n'est pas dans la jouissance pour le quart-d'heure , du bien qui vous arrive , mais dans l'espoir d'en jouir quelque temps ; & c'est pour cela que j'ai appelé l'espoir le plus flatteur de nos biens.

Il est aussi le plus séduisant & le plus trompeur. Si vous croyiez n'avoir qu'un jour à vivre , vous ne concluriez point ce mariage , vous ne vous mettriez point en Charge , & la plus grande succession ne vous flatteroit guere. Le bâton de Maréchal qu'on reçoit à l'agonie honore fort une famille , & réjouit peu l'agonisant. Ces principes étant bien constans , j'ai droit de conclure que le plus précieux bien de l'homme qui périt est d'espérer ce qui doit durer plus long-temps ,

& de l'homme immortel, ce qui doit durer toujours.

Or ici les deux parties de l'homme, l'ame & le corps, sont également intéressées à espérer l'Eternité. Cet espoir nous rend la mort moins effrayante, & il nous fait préférer la solide gloire à ce faste enchanteur que le monde avec tous ses atours étale à nos yeux. Attendons donc toujours la mort, préparons-nous y dès l'enfance, craignons-la peu; mais craignons Dieu & l'aimons encore davantage. Voilà mon système.

Il est fort aisé à l'incrédule de nier l'Evangile, & toutes les prophéties qui l'ont précédé; il ne coûte rien de nier tout. Mais si je lui demande ce que l'Evangile contient de mauvais & de dangereux, & quelles preuves positives ou probables il a que ce n'est qu'une imagination, la réponse n'est plus si aisée; malgré son acharnement à ne pas croire, il ne pourra s'empêcher d'admirer un établissement si ancien & si sage; & son esprit ébranlé ne tarderoit guère à se rendre, si son incrédulité n'étoit pas l'ouvrage de ses mœurs. S'il entre un peu de sécheresse dans ce que j'ai dit, c'est que pour convaincre l'incrédule j'ai cru devoir presser le raisonnement, sans m'attacher uniquement à la foi qui seule pouvoit y

mettre de l'onction. Grand Dieu ! ramenez les hommes aux bonnes mœurs & à une conduite sage , ils reprendront bientôt la foi.

Une preuve tirée de la nature & de l'expérience , que la raison n'a nulle part au trop d'attachement que nous avons pour la vie , c'est que l'homme de quarante ans est plutôt résigné à la mort que celui de quatre-vingt. Le dernier revenu à l'enfance , pleure comme un enfant de quitter une vie très-onéreuse : le premier , au contraire , sacrifie avec fermeté le plus grand nombre de jours que son âge lui promettoit, & tous les agrémens qu'il en pouvoit attendre. Cette différence n'a rien d'étonnant ; le bon esprit commence la résignation , & l'espérance l'acheve.

Que j'envisage la mort des yeux de la nature ou des yeux de la foi , je ne vois rien qui puisse justifier nos frayeurs. Par rapport à la nature , elle est le terme de nos peines , & en ce monde les peines passent les plaisirs. Par rapport à la foi , elle est le terme de nos faiblesses & de nos misères ; & la vie la plus commode est le moyen le plus invincible du péché. Donc à tous égards il entre plus de lâcheté que de tendres sentimens dans la crainte de la mort.

Je vous ai peint la vie par le plus beau de tous vos jours, ne vous dirois-je rien de tant d'événemens qui la rendent importune ? Le printemps passe vite, & l'hiver dure long-temps. Si Dieu vous avoit donné la plus aimable & la plus raisonnable femme du monde, & si charmé de son mérite vous la perdiez à vingt ans, la vie vous paroîtroit-elle le plus grand de tous les biens ? Je vous entends, les exemples d'un mariage si précieux ne sont point communs. Hé bien prenez donc une femme qui vous épargne la dépense des larmes, vous en trouverez qui dans le même cas, vous fourniroient plus d'un juste sujet de consolation. Vous resterez garçon, & vous vivrez à la Cour, c'est le centre de la politesse & la source des graces ? Vous allez peut-être faire encore le difficile, vous ne voulez point habiter des lieux où l'encens ne fume que sur les autels de la dissimulation & de la flatterie, & où l'on possède à fond l'art de supplanter son ami en l'embrassant ; c'est donc Paris que vous choisissiez pour votre domicile ? point du tout encore ; c'est un tumulte affreux ; le laquais surdoré y est confondu avec le Marquis ; on ne sauroit y vivre commodément sans une dépense exorbitante, & l'on y est

exposé à cent mille périls. Bon , nous commençons à nous entendre. Vous voilà donc guéri du fracas du monde , & c'est par où je voulois commencer. Pour suivons s'il vous plaît : je vous vois enfin retiré dans un coin de Province avec vos amis , vos voisins & vos livres ; vous vous contenterez de votre patrimoine , & vous lirez souvent *mihi parva rura*. O que nous avançons ! Encore un mot , & vous jugerez sainement de la vie.

Vous avez tué une perdrix à trois doigts de votre Fief ? Procès qui passera de vous aux vôtres. Le principal & l'accessoire , la forme & le fond , ce n'est jamais fait : vous mourez de chagrin , & l'on assigne votre héritier en reprise d'instance. Votre argent est chez un Marchand ? il fait banqueroute. Vos revenus sont des rentes constituées , remboursement ou réduction. Vous n'avez que des fonds ? l'année devient stérile & le Fermier insolvable. Vous avez une Charge ? on vous taxe ou l'on vous supprime. Vous comptez sur un ami ? il vous abandonne , ou la mort vous l'enleve. Enfin tout cela vous rebute , vous vous guérissez l'esprit sur tout ce qui passe , & vous vivez seul. Vous voilà donc détrompé du monde , vous crai-

gnez moins la mort , & vous ne songez qu'à l'attendre. Voilà précisément tout ce que je voulois de vous.

Mais prenez garde à un petit inconvénient. Dans le renoncement que je vous prêche ; n'allez pas prendre l'humeur atrabilaire pour la droite raison , & une Philosophie bizarre pour la Religion Chrétienne. Ayez soin de sanctifier votre solitude , & de mettre vos peines à profit. D'ailleurs on ne laisse pas que de trouver encore un peu de bon dans le monde. Il est quantité de femmes d'un mérite infini , & l'on trouve encore quelques hommes polis , vrais & judicieux. Quittez le monde en esprit ; mais vivez avec le monde sans prendre un caractère dur , hétéroclite & dédaigneux.

Un plâintif de profession est un fort ennuyeux personnage ; & un Philosophe bourru est un fort vilain monsieur. Faites-vous donc une condition uniforme, douce , polie & chrétienne , & que votre mépris pour les choses de la vie ne soit pas le fruit de la seule raison. Vous pourriez en nourrir votre orgueil , au lieu de recueillir le fruit de la sagesse. Sur-tout ajoutez au détachement du monde une vigilance scrupuleuse sur vous-même. Vous savez votre Horace, on a beau

fuir les hommes, on se retrouve toujours,
quis exul patriæ se quoque fugit?

Je vous ai conseillé plus d'une fois l'acquiescement de vos dettes, & le bon ordre dans vos affaires. La matiere que je traitois ne regardoit que la sagesse humaine: il n'étoit pas temps encore de vous faire sentir combien ces précautions sont nécessaires pour pouvoir obtenir d'en-haut la grace de bien mourir. Mais nous voici vous & moi à cet instant critique, où il faut compter tout à la fois avec les hommes & avec Dieu. Enfin le temps est venu, la dernière heure approche. Hélas ! rien n'est si commun aujourd'hui que la mort subite ; cette idée fait trembler. Mais j'aime à croire que notre dernière maladie nous conduira jusqu'au septieme jour, peut-être au treize, si vous voulez même jusqu'au vingt-un. Tout le monde ne languit pas six mois au lit mortel, & encore combien en voit-on qui se font une habitude de languir, sans en penser plus efficacement à leur fin dernière ? Ah, que ces derniers moments sont chers ! Que l'emploi en est important ! De bonne foi est-il temps alors d'user le peu qui en reste à griffonner avec des Notaires, à arranger des papiers, à faire une liste de tous ceux à qui on doit, à arrêter des comptes avec

le Fermier, l'Ouvrier & le Marchand? combien de gens veulent s'expliquer avec le malade ! mais les valets ne pensent qu'à eux : une famille alarmée craint que des importuns n'avancent le dernier soupir : La fille veut être réservée à partage, le fils veut être instruit de l'état des choses. A tant d'inquiétudes de toutes parts, à tant de mouvements, le pauvre agonisant qui commence à balbutier ne répond que par des signes, & il est obligé de ramasser les fragmens de sa défaillance pour serrer la main de son Confesseur.

Concluez delà qu'il est de décision pour votre salut d'arranger par avance toutes vos affaires temporelles, de n'y laisser ni embarras ni confusion ; de ne point recevoir sans quittance ; de ne point emprunter sans billet ; de compter très-régulièrement avec tout le monde, & de ne point laisser de matiere à procès. Je ne parle pas de double emploi à rectifier, de clauses frauduleuses à réparer, ni de restitutions à faire : ce détail est réservé aux frippons par état ; ou à ces demi-honnêtes gens qui se font une sagesse du *bonus dolus*. Pour vous soyez tous les moments du jour infiniment circonspect sur les moindres choses de la vie, pour n'être pas obligé de sacrifier

vos derniers momens aux autres ; mettez-vous en état de n'en faire usage que pour vous.

L'idée de la mort doit être alors votre seule affaire ; le siecle va finir pour vous, ne vous occupez plus des affaires du siecle. Les plus grands objets ne paroissent que des bagatelles , & si vous avez été homme d'ordre , vous n'aurez plus de bagatelles à discuter : Ainsi , débarassé de tout ce qui auroit pu & dû vous distraire , vous ne ferez point obligé de rendre trop tard justice à tout le monde ; vous ne songerez qu'à rassurer l'ame inquiète & la nature effrayée par le souvenir des bontés du Sauveur. Jésus-Christ , comme homme , vous console encore , trois jours après il vous jugera comme Dieu : Et que pouvons-nous lui demander de plus consolant , que la grace de pouvoir par la contrition la plus vive & par le plus tendre amour , forcer son humanité sainte à défarmer sa divinité.

Déjà le galant homme & l'homme de mérite sont mort en vous , vous n'en avez plus besoin : ainsi la perte n'est pas grande. Il reste donc à mourir de vous , & l'honnête homme & l'homme de bien. C'est dans ce moment décisif que ces deux qualités doivent se réunir & se

confondre. Si la probité a produit la Religion, la Religion sanctifiera la probité. Demandons cette grace au Médiateur, tâchons de la mériter par nos bonnes œuvres.

Si l'on ressuscitoit seulement pour dix ans, l'ambitieux seroit bien humble, l'avare soulageroit bien les pauvres, on ne perdrait guere de bons procès, & les jeunes gens seroient sages; mais la chair ne ressuscitera qu'à la fin des siècles. On n'a point éprouvé les suites de la mort, on ne les a point méditées, & comment apprendroit-on à mourir? on ne se donne pas la peine d'apprendre à vivre. N'approcherions nous point de la consommation des temps! il semble que la méchanceté & la débauche n'ont plus rien à imaginer.

O! vous qui pouvez par de bonnes mœurs & par vos talens faire honneur à la Religion & à la patrie, rappelez souvent à votre esprit les douces leçons d'une éducation chrétienne; puisqu'enfin le monde veut se corrompre & vous corrompre avec lui, fendez la presse, retirez-vous à l'écart, & ne vous laissez point écraser. La politesse vaut mieux que la grossièreté, l'érudition mieux que l'ignorance. Un cœur pur, un esprit droit, & une conduite sage valent bien,

même pour le temps, toutes les fanfaronnades de l'impiété. L'Hôpital à trente ans, & à la mort l'impénitence finale, c'est tout ce qui reste du commerce des libertins.

Jeunes gens, pardonnez-le moi, je vous ai blessé en plus d'un endroit; mais je ne l'ai fait que par zèle. Si par la grâce de Dieu un petit dépit intérieur produisoit en vous la réflexion, la réflexion le sentiment, & le sentiment l'amendement des mœurs, vous reviendrez à aimer & l'ouvrier & l'ouvrage. Prions tout les uns pour les autres, convertifions-nous c'est le seul moyen d'attendre la mort sans la craindre.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Gardé des Sceaux le *Traité du vrai Mérite*, &c. pour une seconde Edition, dont le succès ne doit pas être moindre que celui de la premiere. Fait à Paris ce 17. May 1735. FONTENELLE.

VU cette troisieme Edition. A Paris ce 22. Novembre 1736.
FONTENELLE.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé GUILLAUME CLAUDE SAUGRAIN fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remonter qu'ils souhaiteroit faire imprimer & donner au public, un *Traité du vrai Mérite de l'homme considéré dans tous les âges & dans toutes les conditions, avec des principes propres à former les jeunes gens à la vertu. Abrégé méthodique de l'Histoire de France, par le sieur DE BRIANVILLE*: s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bons papiers & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; A ces causes,

voulant traiter favorablement ledit Exposant ,
Nous lui avons permis & permettons par ces Prés-
entes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus
spécifiés , en un ou plusieurs volumes conjoint-
ement ou séparément , & autant de fois que
bon lui semblera , sur papier & caractères con-
formes à ladite feuille imprimée & attachée sous
notre contre scel , & de les vendre , faire ven-
dre & débiter par tout notre Royaume , pen-
dant le temps de six années consécutives , à com-
pter du jour de la date desdites Présentes. Faisons
défenses à toutes sortes de personnes , de quel-
que qualité & condition qu'elles soient , d'en
introduire d'impression étrangere dans aucun lieu
de notre obéissance ; comme aussi à tous Librai-
res , Imprimeurs & autres , d'imprimer , faire
imprimer , vendre , faire vendre , débiter , ni con-
trefaire lesdits Livres ci-dessus , en tout ni en
partie , ni d'en faire aucuns extraits , sous quelque
prétexte que ce soit d'augmentation , correction ,
changement de titre , ou autrement , sans la per-
mission expresse & par écrit dudit Exposant , ou
de ceux qui auront droit de lui , à peine de
confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois
mille livres d'amende contre chacun des contre-
venans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hô-
tel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant ; à
la charge que ces Présentes seront enrégistrées
tout au long sur le Régistre de la Communauté des
Libraires & Imprimeurs de Paris , & ce dans trois
mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces
Livres sera faite dans notre Royaume & non ail-
leurs , & que l'Impétrant se conformera en tout aux
Réglemens de la Librairie , & notamment à celui
du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les exposer en
vente , les Manuscrits ou Imprimés qui auront
servi de copies à l'impression desdits Livres , se-
ront remis dans le même état où les approbations
y auront été données, es mains de notre très-cher

& féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le
fieur Chauvelin , & qu'il en fera ensuite remis
deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothé-
que publique , un dans celle de notre Château du
Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal
Chevalier Garde des Sceaux de France le fieur
Chauvelin , le tout à peine de nullité des Pré-
sentes. Du contenu desquelles vous mandons &
enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans
causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir
qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêche-
ment. Voulons que la copie desdites Présentes qui
sera imprimée au commencement ou à la fin des-
dits Livres , soit tenue pour dûement signifiée ,
& qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés
& féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée
comme à l'original. Commandons au premier no-
tre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution
d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans de-
mander autre permission , & nonobstant clameur
de Haro , Charte Normande & Lettres à ce con-
traires : Car tel est notre plaisir. **DONNE'** à Paris
le quatr^{eme} jour du mois de Juin , l'an de grace
mil sept cent trente-quatre , & de notre Regne le
dix-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

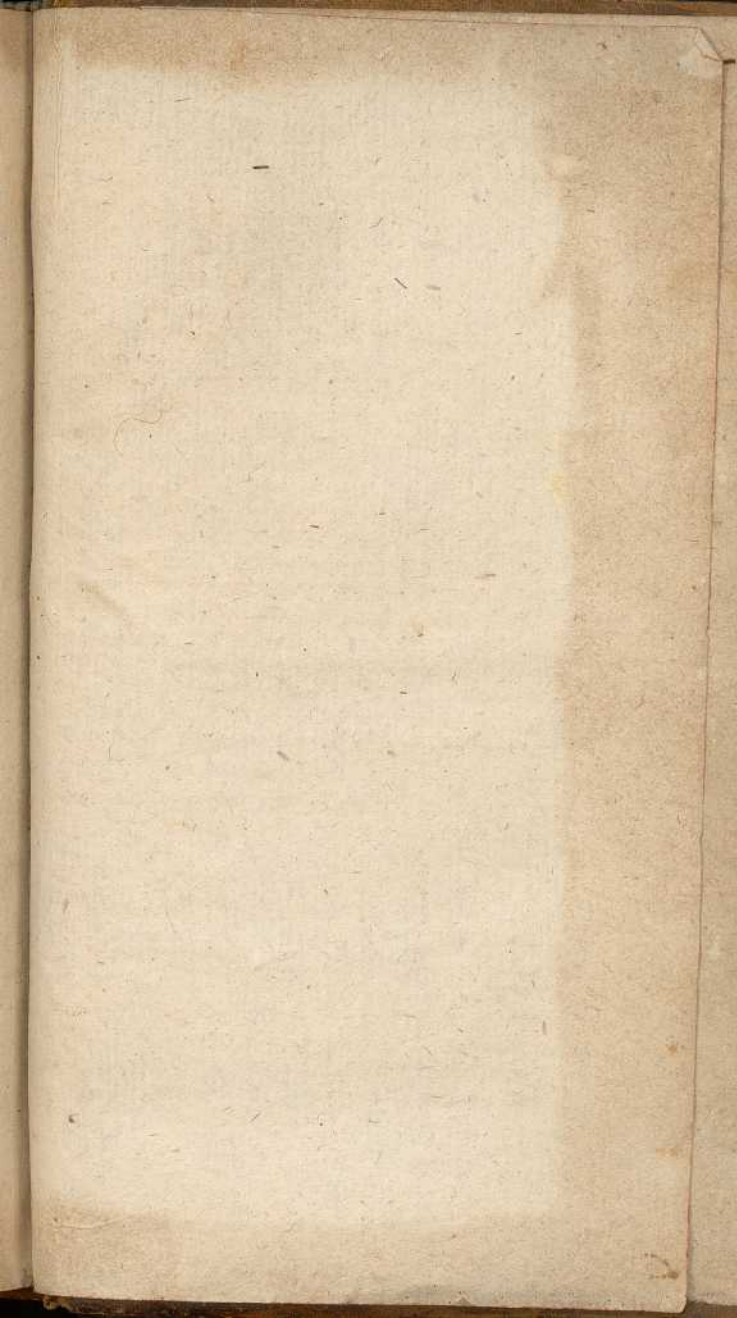
J'ai cédé à Madame Prud'homme la moitié du
présent Privilege pour l'*Abrégé méthodique de l'His-
toire de France par le Sieur de BRIANVILLE*, in-
douze , seulement , suivant les conventions faites
avec ladite Dame. A Paris ce huitieme Juin mil
sept cent trente-quatre.

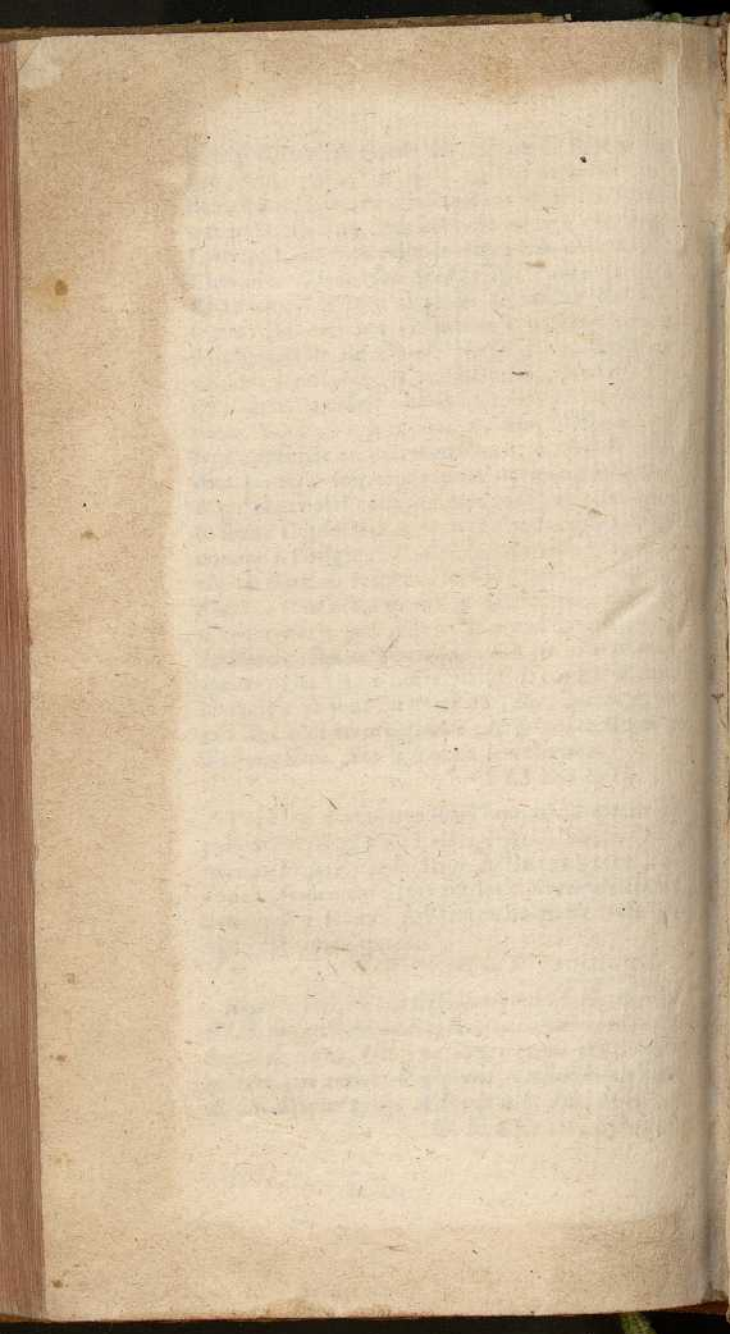
G. C. SAUGRAIN.

*Registré ensemble la Cession ci-jointe sur le Registre
VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Impri-
meurs de Paris, No. 715. page 717. & 718. confor-
mément aux anciens Réglemens , confirmés par celui
du 28. Février 1723. A Paris le 9. Juin 1734.*

G. MARTIN, Syndic.







pa 2. T.

